

V. O Y A G E
E N N U B I E
E T
E N A B Y S S I N I E.

TOME TREIZIÈME.



VOYAGE

A U X

SOURCES DU NIL,

EN NUBIE

E T

EN ABYSSINIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

TOME TREIZIÈME.



L O N D R E S.

M. DCC. XCII.

YACE

DU

U



PORTS

NOT

VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

INTRODUCTION

A LA PARTIE D'HISTOIRE NATURELLE.

COMME, dans le cours de cet ouvrage, je n'ai rien voulu négliger de ce qui étoit en mon pouvoir pour mettre mes Lecteurs à même de bien comprendre les divers objets qui y sont traités, je me crois obligé d'expliquer les motifs qui m'ont dirigé dans l'arrangement de ce volume, consacré tout entier à l'Histoire naturelle. L'on fait que plusieurs personnes dignes de toute notre estime se sont occupées de cette partie des sciences : mais malgré cela elles sont encore loin d'égaler celles qui, pour notre amusement ou notre instruction, ont étudié & peint les mœurs, le caractère des peuples & tout ce qui fait principalement le sujet des voyages.

A. iij

EN mêlant confusément les divers objets dont j'avois à parler, j'aurois couru risque de déplaire à deux classes opposées de Lecteurs. Tous ceux qui ont lu Tournefort, & quelques autres botanistes célèbres, savent combien il est désagréable de voir une description intéressante des ruines de Corinthe, d'Athènes ou d'Ephèse, interrompue tout-à-coup par des dissertations sur une ortie ou une asphodèle, qui sans doute ont beaucoup d'importance & de charme aux yeux d'un botaniste, mais qui n'en sont pas moins indifférentes pour la plupart des Lecteurs.

Pour prévenir cet inconvénient, j'ai traité à part ce qui appartient à l'Histoire naturelle; & j'espère par ce moyen mériter l'approbation de ceux qui aiment cette étude. Ils auront tout rassemblé sous leurs yeux, sans avoir besoin de feuilleter divers volumes pour chercher l'objet qui intéressera particulièrement leur curiosité. Les figures, les payfages & quelques autres dessins de ce genre se trouveront en même temps à côté de l'objet que je décrirai, ce qui est d'autant plus nécessaire, que mes descriptions auront fort peu d'étendue.

Une considération principale m'a déterminé à placer les cartes dans ce dernier volume. L'on a besoin d'avoir continuellement sous les yeux les cartes, tant générales que particulières, jusqu'à ce qu'on se soit bien familiarisé avec le gissement & les distances des principaux fleuves, montagnes & villes du pays dont on parle dans l'ouvrage qu'on lit. Les cartes ne peuvent être pliées que d'une seule manière, le papier en est très-épais; & quand par inadvertance on change leur plicature, elles se brisent, tombent, & le livre reste incomplet. Mais on peut prévenir cet accident arrivé quand les cartes sont dans un volume particulier, parce qu'on n'a qu'à les ôter, & les faire replacer ensuite, ou bien, si par hasard elles se gâtent, on peut s'en procurer de nouvelles à peu de frais.

J'aurai bientôt achevé ce qui me reste à dire sur les objets particuliers d'Histoire naturelle que j'ai traités dans ce volume. Le choix en pourra plaire à beaucoup de personnes : mais il ne sera peut-être pas du goût de tout le monde; & j'en suis véritablement fâché. Je n'ai point épargné mes soins : mais

je fais que contenter tous les Lecteurs est une chose impossible.

Les premiers objets dont je parle, sont les arbres, les arbrustes, les plantes. Je me suis surtout attaché à ceux que les anciens ont regardé comme très-importans, & dont ils ont parlé d'une manière assez étendue, mais dont la description est incertaine & l'existence même contestée, parce qu'on ne nous en a point laissé des deffins, & parce que les mœurs & le climat ont changé, & que les habitans des contrées où ces végétaux croissent ont été soumis à des révolutions successives. La connoissance exacte de plusieurs de ces objets est nécessaire à l'intelligence des anciens Auteurs.

Les personnes les moins versées dans l'étude de l'Histoire naturelle savent quelle révolution prodigieuse il s'est fait depuis le temps de Gallien, dans l'usage des drogues, des gommes, des teintures, par des remèdes puissans qu'on a tiré des minéraux. La découverte du nouveau Monde nous a procuré aussi des remèdes végétaux, qui ne sont

guère moins puissans que ceux que le règne minéral nous fournit. D'ailleurs, on a trouvé dans ce nouveau Monde plusieurs des végétaux qui croissoient dans l'ancien ; ce qui a produit dans l'Histoire naturelle des deux continents une confusion qu'il sera impossible de débrouiller dans quelques années, à moins que quelques botanistes intelligens, secondés par des dessinateurs laborieux & étrangers à tout système, ou du moins ne s'en rendant point esclaves, placent sur le papier les choses qu'ils auront vu existantes, sans s'amuser à imaginer, suivant des règles arbitraires & capricieuses, ce que ces choses doivent être. Un tel ouvrage fait avec attention seroit bien plus utile à l'histoire des plantes, & en étendroit bien plus la connoissance qu'une foule d'herbiers qui ne font que de donner naissance à des notions fausses, & jeter du doute sur tout ce qui est vrai.

Le dernier & le plus exact de tous les systèmes de botanique, a placé les distinctions des genres & des espèces dans des parties si fragiles, que la main la plus attentive peut en détruire quelqu'une en les faisant sécher, en les étendant, ou en les pressant. Souvent

ces parties manquent dans une plante & existent dans une autre, qui, à tout autre égard, ressemble parfaitement à la première; alors on fait de ces deux plantes deux espèces différentes; heureux encore si l'erreur se borne là! La destruction de ces parties si fragiles dans un herbier, a précisément le même inconvénient qu'un dessin où l'on auroit eu l'inexactitude de ne pas les copier.

Après avoir donné mes premiers soins à ces végétaux fameux dont parle l'Histoire ancienne, & qui maintenant ne sont plus connus, ou ne le sont qu'imparfaitement, j'ai mis toute mon attention à recueillir ceux qu'on emploie dans les manufactures de la médecine, & ceux dont se nourrissent les habitants des contrées que j'ai parcourues.

J'ai ensuite parlé des plantes ou du moins d'une variété de plantes, dont le genre ni l'espèce ne sont connus en Europe. Je ne me suis pourtant étendu sur ces objets qu'à proportion des notions que j'avois sur la botanique, dont la connoissance devient tous les jours plus facile à acquérir.

L'Histoire des oiseaux & des animaux vient

après celle des plantes; & la seule règle que j'aie suivie a été de donner la préférence à ceux dont il est parlé dans l'écriture, & à l'occasion desquels il s'est élevé des doutes. Un précepte qui défend positivement, tu ne mangeras pas de tel animal ou de tel oiseau, est inutile tant qu'on ignore ce qu'est cet oiseau ou cet animal.

Plusieurs savans ont traité cette matière avec succès : malgré cela il reste encore beaucoup à faire; parce qu'en général ceux à qui la langue originale de l'écriture a été familière, n'ont jamais voyagé ni vu les animaux de la Judée, de l'Égypte & de l'Arabie; & ceux qui ont voyagé dans ces contrées & vu ces animaux n'entendoient qu'imparfaitement la langue originale de l'écriture, & quelquefois même ne l'entendoient point du tout. J'ai cherché à mettre à profit le double avantage que j'ai d'avoir voyagé & de connoître les Langues orientales, pour éclaircir autant qu'il m'a été possible les doutes qui se sont élevés sur ces matières. Je me suis expliqué avec liberté & avec candeur. Si j'ai réussi, j'aurai obtenu ma récompense,

Quant aux poissons & aux autres productions de la mer Rouge, mes moyens ne me permettent pas de mettre au jour le fruit de mes travaux. Indépendamment de ce que j'offre aujourd'hui au public, j'ai chez moi plus de cent articles d'Histoire naturelle pris dans le seul golphe d'Arabie. J'en fais en ce moment graver bien peu, & ce ne sont pas sûrement les plus curieux : mais je les ai choisis de préférence, parce qu'il en est beaucoup parlé dans les écrivains de l'antiquité, & qu'ils ont rapport à l'ancien commerce de la mer Rouge, commerce qui peut se renouveler, comme je l'ai démontré. La gravure a fait de grands progrès en Angleterre ; mais aussi cet art a renchéri à mesure qu'il s'est perfectionné. Ce seroit une injustice envers sa famille, si, avec une fortune médiocre, déjà altérée par les dépenses que mes voyages m'ont occasionné, j'allois publier à mes fraix toutes les curiosités que je possède. Quelque désir que je puisse en avoir, ce qu'il m'en coûteroit seroit trop considérable pour que je doive le hasarder.

Si l'Egypte n'avoit été qu'un pays nouveau & créé par le Nil, comme quelques philosophes modernes l'ont prétendu, les moindres choses

que nous eussions dû nous attendre à y trouver feroient quelques plantes nouvelles, extraordinaires, & bien différentes de celles qui ont été jadis produites par un moyen *peu philosophique*, par la volonté toute-puissante du Créateur de l'Univers. Mais tout au contraire, l'Égypte n'a aucune espèce d'arbuſte ni de plante qui lui ſoit particulière. Tout y eſt porté de la Syrie, de l'Arabie, de l'Afrique & de l'Inde; & loin que les plantes & les arbres, qu'on y voit ſoient les productions du Nil, elles ont beaucoup de peine à ſ'acoutumer à la quantité d'eau qui tous les ans inonde la terre cinq mois de ſuite.

L'on ne peut jamais en Égypte planter au haſard ni les végétaux exotiques, que des temps de diſette ont obligé d'eſſayer à y naturalifer, ni ceux que la curioſité a été chercher dans des contrées lointaines; car ils ne peuvent y croître que dans des terrains élevés au-deſſus du ſol ordinaire, dans des jardins où on les arroſe par le ſecours de l'art, ou bien ſur le bord des canaux, où, quoique très-près de l'eau, ils ſont cependant au-deſſus du niveau où le fleuve a coutume de monter. Le jardin de Mattaréah, par exemple, eſt

quelquefois rempli de plantes qu'on y porte de tous les pays de l'Orient, parce que les pèlerins & les dervices, qui sont presque les seuls voyageurs de ces contrées, s'imaginent que la Vierge Marie vint habiter en cet endroit quand elle s'enfuit en Egypte : mais quelquefois aussi ce même jardin est extrêmement négligé; & aujourd'hui à peine y trouve-t-on une seule plante curieuse.

La première de ces productions étrangères que les anciens habitans de l'Egypte y aient transplanté, est le sycomorre, que les Arabes appellent giumez (1), & qui d'après sa grosseur & la facilité qu'on a de le scier en planches, tout à la fois extrêmement minces & extrêmement larges, convenoit parfaitement aux cercueils auxquels on l'employoit. En outre, les Egyptiens s'imaginoient que ce bois étoit incorruptible, ce qui eût suffi pour lui faire donner la préférence sur tout autre, d'après tous les soins que prenoit ce peuple pour rendre le corps éternel.

(1) Ce nom signifie figuier, & on le lui a donné d'après la quantité de figues qui croissent autour du tronc.

Mais l'avantage d'être incorruptible, attribué au sycomorre, est je crois imaginaire; & quoiqu'il soit bien certain que la tradition nous apprenne que toutes les momies qu'on a trouvées, dès les temps les plus reculés, fussent renfermées dans des cercueils de ce bois; quoiqu'il soit bien prouvé que celles qu'on trouve encore le soient de même, je ne me hasarderai pas à garantir qu'il ne se corrompt jamais. Je crois que du bois d'orme bien mûri, du chêne, du frêne, même du sapin, enterré dans les sables de l'Egypte, & à l'abri de l'air & de toute espèce d'humidité, comme le sont tous les cercueils des momies, paroîtroit également incorruptible. Ce qui me prouve que le sycomorre n'a pas cette qualité particulière, c'est que, pendant que j'étois au Caire, je fis faire une caisse de ce bois pour renfermer mon télescope; au retour je la fis couvrir d'un pied de terre dans mon jardin, & en moins de quatre ans elle a été entièrement pourrie. J'avois une autre caisse de télescope, faite de cèdre du Liban, sur lequel je voulus tenter la même expérience. Il se gâta moins que le sycomorre; mais malgré cela il commençoit à se pourrir.

Toutefois, supposons que les cercueils des momies fussent incorruptibles, ne peut-on pas attribuer cette qualité à une sorte de vernis résineux, dont j'ai vu tous ces cercueils couverts, & qui, sans contredit, est aussi une des causes de la conservation de ces momies? Le sycomorre est indigène de ces plaines brûlantes & enfoncées, qui se prolongent entre la mer Rouge & les montagnes d'Abyssinie. Nous en vîmes de très-beaux avant d'arriver au mont Taranta. Il y en a aussi en Syrie, dans les environs de Sidon : mais ils sont moins beaux que les premiers. Le défaut de fraîcheur fait qu'ils ne réussissent guère en Arabie.

Toutes les autres productions végétales de l'Egypte ont varié sans cesse d'une année à l'autre. Nous en voyons plusieurs décrites dans Prosper Alpinus, qu'à présent on chercheroit vainement en Egypte. On les y a négligées, & elles ont péri. Mais on les revoit en Nubie, en Abyssinie, dans l'Arabie Heureuse, d'où les curieux les avoient transplantées jadis dans le pays des Pharaons, comme on les y transplantera peut-être encore.

L'ouvrage

L'ouvrage de Prosper Alpinus ne devoit donc pas être regardé comme une collection des arbres & des plantes de l'Egypte, mais bien comme un traité des plantes qui y ont été accidentellement. Les Egyptiens les avoient prises en Syrie, en Arabie, en Nubie, en Abyssinie, en Perse, dans le Malabar, dans l'Indostan. Je n'y en ai pu retrouver que quelques-unes, & de ce nombre étoient surtout des arbres, venus à une grosseur où ils ne pouvoient plus craindre que la cognée.

La première production végétale dont je parlerai, le papyrus, est une preuve singulière des changemens que ces objets peuvent éprouver dans un petit nombre d'âges. Il fut le premier dépositaire des progrès des sciences & des faits consacrés par l'histoire. C'est par lui qu'une nation communiquoit à l'autre ses découvertes. Il étoit d'un usage si utile & si étendu, qu'il servoit même à la nourriture des hommes; & cependant on dispute aujourd'hui sur ce qu'étoit le papyrus; on ignore sa figure; on doute s'il existe encore en Egypte.

Un homme qui est à la tête du monde littéraire, un homme qui, dès sa première jeu-

nessé, s'est consacré à la théorie de botanique, & qui dans un âge plus mûr a fait le tour du globe, pour pratiquer & étudier plus utilement cette science; Sir Joseph Banks, enfin m'a avoué, qu'excepté d'après quelques mauvais deffins, il n'avoit jamais eu d'idée de ce qu'étoit le papyrus, jusqu'au moment où je lui en donnai un très-beau morceau. Le comte de Caylus rapporte qu'ayant ouï dire qu'il y en avoit un morceau à Paris, il fit tous ses efforts pour le découvrir, & quand on le lui présenta, il lui parut que c'étoit une espèce de jonc très-commun.

Pour moi, je recueillis du papyrus de mes propres mains, & ce ne fut pas sans peine & sans risque; en Syrie, dans le Jourdain, en deux différens endroits de la Haute & de la Basse-Egypte, dans le lac Tzana & dans le Goodero en Abyssinie. Ce fut avec une extrême satisfaction que je vis que cette plante étoit partout de même, & absolument conforme aux descriptions que nous en ont laissées les anciens. Je trouvai seulement qu'en Egypte elle étoit plus forte, plus belle, & d'un pied au moins, plus grande qu'en Syrie & en Abyssinie.

PLANTES, ARBRES ET ARBUSTES.

P A P Y R U S.

LE papyrus est un jonc que les Grecs appeloient biblus. Il n'y a nul doute qu'il ne fût très-anciennement connu en Egypte, puisque Horus Appollo nous apprend que les Egyptiens, voulant prouver l'antiquité de leur origine, représentoient un fagot de papyrus, parce qu'ils prétendoient que c'étoit la chose dont ils s'étoient nourris avant de connoître l'usage du blé. Cependant je crois que c'étoit une autre plante, que je décrirai plus bas, & non le papyrus, qui servit d'abord de pain aux Egyptiens; car bien qu'ils fûssent la racine du papyrus, qui a un goût mielleux & sucré, il ne paroît pas qu'on ait jamais pu se nourrir d'aucune partie de ce jonc; au lieu que l'enseté, qui est l'autre plante dont je viens de parler, pouvoit sans aucune difficulté servir de pain dès les pre-

miers âges , quand le froment n'étoit pas encore connu , puisqu'il en sert encore dans plusieurs pays.

Le papyrus fut , je pense , porté de l'Ethiopie en Egypte. Les Egyptiens s'en servirent immédiatement après qu'ils eurent abandonné l'usage des hieroglyphes , & le premier papier qu'on tira de ce roseau se fit dans le Saïd. Le Saïd est comme on fait la Haute-Egypte , qui n'étoit même connu jadis que sous ce premier nom. Le Saïtic , qui , après la langue Ethiopienne , est probablement la plus ancienne langue de l'Egypte , subsiste encore dans les premiers caractères , qui succédèrent aux hieroglyphes , dans la vallée , c'est-à-dire , dans le pays cultivé.

Cependant , quoique le papyrus ait été connu très-anciennement , je ne crois pas que cette plante soit naturelle à l'Egypte & au Nil , comme quelques auteurs l'ont prétendu. Elle a la tête trop pesante , & dans un pays plane comme la vallée d'Egypte , elle n'auroit jamais pu résister au vent , surtout avec une tige mince , foible & une racine fort courte & fort menue. Indépendamment du vent , le

courant du fleuve auroit suffi pour l'arracher ou la briser ; ainsi elle n'auroit pû croître ni dans le Nil, ni dans aucune autre rivière rapide & profonde.

Pline (1), qui paroît avoir bien connu le papyrus, ne dit point qu'il pût croître dans le lit même du Nil, mais bien dans les canaux où le fleuve montoit en se débordant, & où ses eaux demeuroident stagnantes & n'avoient pas plus de deux coudées de profondeur. Cette observation est très-exacte ; & tout ce que j'ai vu, tant dans la Haute-Egypte qu'en Abyssinie, la confirme. Jamais le papyrus ne croît dans le lit d'une grande rivière, mais bien dans quelque branche où les eaux s'épanchent, ou sur le bord des lacs, où il n'y a qu'environ une brasse d'eau de profondeur, & où il peut être à l'abri du mouvement des vagues, quand le vent les agite avec force.

Pline dit encore que le papyrus croît en Syrie, & j'y en ai vu en effet avant d'aller en Egypte. Il étoit dans le Jourdain, entre l'ancienne cité de Paneas, qui porte encore

(1) Plin. Nat. Hist. lib. 13. cap. II.

le même nom, & le lac de Tibérias, qui est vraisemblablement le même lac dont parle Pline, quand il dit que non-seulement on y voit le papyrus, mais encore le roseau odorant (1); l'une sans doute de ces plantes exotiques, que quelques curieux y avoient transportées, & qu'on ne retrouve ni en Syrie, ni en Egypte. Le papyrus que je vis dans le Jourdain étoit à main gauche du pont appelé le Pont des enfans de Jacob. Il y avoit en cet endroit deux pieds neuf pouces d'eau, & le Jourdain étoit gonflé par les pluies. Le papyrus croît aussi, suivant ce que rapporte Guilandinus (2), au confluent du Tigris & de l'Euphrate. J'imagine que ce jonc ne se multiplia en Asie & en Grèce, que lorsqu'on eut commencé à en faire du papier & que l'usage en devint commun.

Cette époque n'est pas bien certaine. Pline dit que, suivant Varron, l'usage du papier devint commun dans la Grèce, après qu'Alexandre eut conquis l'Egypte. Cependant on voit

(1) *Calamus odoratus.*

(2) Melch. Guilandin. *Philosoph. & Medic. Laurus*, ann. 1566 in-8.

dans Anacréon (1), Alcée, Eschyle, & dans les poètes comiques, qu'il étoit connu de leur temps. Platon, Aristote, Hérodote & Théophraste en parlent également. Nous savons aussi qu'il étoit très-anciennement en usage chez les Ioniens, qui l'avoient sans doute tiré directement d'Egypte. Numa Pompilius, qui vivoit trois cens ans avant Alexandre, laissa dit-on, un assez grand nombre de livres écrits sur du papyrus, livres qu'on trouva à Rome long-temps après sa mort.

Tout cela peut très-bien être vrai. Les écrivains étoient alors en petit nombre, & ils avoient tous, par leur savoir, plus ou moins de rapports avec l'Egypte. Ce n'étoit même que d'eux seuls que l'Egypte étoit connue; & si c'est en Egypte qu'ils apprennoient à écrire, il est probable qu'ils adoptoient aussi l'usage du papier sur lequel les Egyptiens écrivoient.

Ce fut Aristote qui commença à former la première bibliothèque. Les conquêtes d'A-

(1) Anac. Ode 4.

(2) Joseph. lib. 12. pag. 405.

Alexandre & la fondation d'Alexandrie avoient ouvert au monde l'Egypte, son commerce & son savoir. L'exemple d'Aristote fut imité, & le goût de rassembler des livres fit de très-grands progrès.

Les Ptolémées & les rois de Pergame se disputoient à qui auroit la plus nombreuse bibliothèque. Les Ptolémées, maîtres de l'Egypte & du papyrus, se servirent de cet avantage pour empêcher que les livres ne se multipliasent dans la Grèce. Mais probablement les autres princes trouvèrent le moyen de se procurer le papyrus, & le firent propager partout où il pût croître. Eumènes, roi de Pergame, fit plus encore, il essaya de perfectionner la préparation du parchemin, dont les Ioniens faisoient usage depuis long-temps, à cause de la rareté du papier; car quelque chose qu'on puisse dire d'après la ressemblance des noms, il n'en est pas moins certain que l'usage d'écrire sur les peaux ou sur le parchemin étoit connu long-temps avant la formation des états de la Grèce, & même avant que la Grèce fût habitée. Nous savons que les Israélites s'en servoient dès les premiers âges; & nous voyons dans l'histoire de Joseph que les anciens du

peuple Hébreu portèrent, par l'ordre du grand-prêtre, à Ptolémée Philadelphie, une copie de la loi, écrite en lettres d'or sur des peaux, qui étoient collées avec tant d'art, qu'on ne pouvoit pas distinguer les joints.

Les anciens divisoient le papyrus en trois parties. D'abord on coupoit & on mettoit à part la tête & la partie la plus mince de la tige; ensuite le milieu, puis la racine qui y tenoit. Chacune de ces parties avoit un usage différent. Pline (1) dit que le bout mince qui soutenoit la tête & les fleurs ne servoit qu'à orner les temples & à couronner les statues des dieux. Mais il me semble pourtant qu'on s'en servoit aussi pour couronner les hommes distingués par leur mérite. Plutarque (2) rapporte qu'Agésilas préféra cette espèce de couronne à cause de son extrême simplicité, & qu'en se séparant du roi, il demanda cette faveur, qui lui fut soudain accordée. Athénée (3), au contraire, se moque de ceux qui mêlent des roses aux couronnes de papyrus, & il dit

(1) Plin. Nat. Hist. lib. 13 cap. II.

(2) Plutarq. Vie d'Agésilas.

(3) Athen. lib. 15.

que c'est aussi ridicule que si l'on mêloit des roses à une couronne d'ail. Cependant, la raison qu'il en donne n'est pas bien fondée; car la tige du papyrus n'a pas plus d'odeur que du fable, que le bois du rosier, comme il l'observe; mais la fleur du papyrus est odorante & agréable, bien qu'elle le soit moins que la rose. S'il avoit dit que la panache du papyrus ressembloit à de l'herbe sèche, ou à du foin, & faisoit un vilain contraste avec la couleur riche & brillante des roses, il se seroit mieux exprimé.

Toutefois, quoiqu'en ait dit Plin, la tête du papyrus étoit employée non-seulement à servir de couronne pour les statues des dieux, mais encore à faire des cables pour les vaisseaux. Nous voyons que les cordages des flottes d'Antigone n'étoient pas d'autre chose; car on ne connoissoit pas encore l'usage du spartum, qui ne vaut guère mieux, mais dont on se sert pourtant jusqu'à présent pour tous les petits vaisseaux des côtes de Provence. Le panache du papyrus servoit aussi pour coudre & calfeutrer les vaisseaux, & on le faisoit entrer dans les joints, qu'on recouvroit ensuite de poix-résine.

Plinè (1) nous apprend ensuite qu'on se servoit de la plante entière pour construire des vaisseaux. On mettoit d'abord dans le fond une pièce d'acacia, qui servoit de quille, & on y joignoit de chaque côté des papyrus qu'on lioit bien fort à la poupe & à la proue. *Conferitur bibula Memphitis cymba papyro.* C'est encore le seul bateau dont se servent les Abyfiniens. Ils l'appellent Tancoa. C'est d'après l'usage de ces bateaux qu'Isaïe, qui avoit sans doute en vue les Egyptiens, décrit les nations sur lesquelles doit tomber la colère du Très-Haut. J'imagine aussi que les jonques de la mer Rouge, qu'on dit avoir été faites de cuir, étoient de papyrus recouvert de peaux. Les Homerites naviguoient dans ces jonques pour aller trafiquer avec les Sabeans, leurs amis, à l'embouchure de la mer Rouge : mais on ne pourra jamais me persuader, quoiqu'on ait osé le dire avec un air de confiance, que de pareils vaisseaux eussent pû résister une heure dans l'Océan Indien.

La racine & la partie d'en-bas du papyrus étoient aussi employées à divers usages, avant

(1) Plin. Nat. Hist. lib. 13. cap. II.

qu'elles eussent le temps de se dessécher. Comme il y avoit beaucoup de jus, on les mâchoit. C'est du moins ce que rapporte Dioscorides ; & cela se pratique encore en Abyssinie ; où non-seulement on mâche & on suce la racine du papyrus, mais celle du maïs, & de toute espèce de jonc. Hérodote nous apprend aussi qu'on prenoit environ une coudée du bas du papyrus, pour le faire rôtir & pour le manger.

Comme le bois étoit extrêmement rare en Egypte, par les raisons que j'ai déjà expliquées, on se servoit aussi du bas de la tige du papyrus pour faire des moples, des coupes & divers autres ustensiles. Nous ne devons pas douter non plus, d'après ce que disent Anacréon & Alcée, qu'on ne se servît de cette partie du papyrus que pour faire ce que nous appelons les bordages dans un bâtiment, & pour lier les autres parties.

J'ai en ma possession un très-grand & très-beau manuscrit trouvé dans les ruines de Thèbes, dont la couverture est faite avec la racine du papyrus, puis couverte de fortes pièces de papier, & recouvertes encore avec du cuir, de la même manière que nous pourrions le

faire à présent. Ce livre est un petit *in-folio* : & je suis maintenant porté à croire que tous les livres faits avec du papyrus, avoient précisément la même forme que celle de nos livres modernes. Les lettres sont grosses, profondes, noires, & elles paroissent avoir été écrites avec un roseau, comme écrivent encore les Egyptiens & les Abyssiniens. Il est écrit des deux côtés de la feuille, de sorte qu'il ne pouvoit point être roulé comme les livres de parchemin ; & en outre, la matière est trop fragile pour ne s'être pas brisée si on l'avoit souvent roulée. Ce qui fait que les Abyssiniens ont conservé cette manière de ne pas rouler leurs livres, c'est qu'après que l'usage d'écrire sur la pierre fut cessé, ils se servirent du papyrus, & ils n'adoptèrent le parchemin qu'en embrassant la religion juive. Dans toute l'Ethiopie, où le parchemin est maintenant en usage, les livres ont la même forme des nôtres. Les ais sont de bois recouverts en cuir. Les Abyssiniens disent que ce n'est que la loi de Moïse, qu'ils ont conservée en rouleau de parchemin écrit d'un seul côté, parce que le verso n'est pas une place assez honorable pour qu'on puisse y tracer des choses émanées de Dieu même. Tel étoit le rouleau présenté, comme je viens

de le dire, à Ptolémée; & c'est pour cette raison qu'on avoit pris tant de peine pour joindre ensemble les peaux.

L'on n'a pas été d'accord sur la manière dont les anciens faisoient le papier : mais il me semble que quiconque lit attentivement Pline (1), ne peut pas rester long-temps dans l'incertitude. La partie la plus grosse du papyrus étant une fois partagée en deux, on prenoit la pellicule, ou même les deux pellicules qui étoient entre l'écorce & la moëlle, & on les séparoit avec un instrument de fer, qui pouvoit bien être pointu mais non tranchant sur les côtés. On étendoit ensuite ces pellicules sur une table bien unie, on égalisoit bien quarrément les bords, & on les coupoit de la longueur dont on avoit besoin que fussent ses feuilles. Ces rubans ou ces bandes de papyrus étoient posées l'une un peu sur le bord de l'autre, & recouvertes par le bout avec d'autres bandes transversales & très-minces dont la longueur répondoit à la largeur des premières. Le livre que j'ai a onze pouces & demi de long & sept pouces de large; & il n'y a

(1) Plin. Nat. Hist. lib. 13. cap. XII.

pas une seule feuille où il y ait une bande de papyrus de deux pouces & demi de marge; ce qui me fait penser que la plante d'où il a été tiré, devoit avoir environ quinze pieds de long. Cependant je n'en ai jamais vu qui eût plus de dix pieds : mais le papyrus a sans doute dégénéré depuis qu'on le laisse croître au hasard, trop épais & sans le sarcler. Hérodote (1) rapporte que les Egyptiens coupoient les leurs tous les ans, dans le même temps de leur récolte de blé.

Ces bandes de papyrus ont dans Pline jusqu'à douze noms différens, ce qui est vraiment excessif (2). Néanmoins voici ces noms, *philura*, *ramentum*, *scheda*, *cutis*, *plagala*, *corium*, *tania*, *subtegmen*, *statumen*, *pagina*, *tabuna*, & *papyrus*. Lorsque ces bandes étoient régulièrement arrangées l'une avec l'autre, & qu'elles étoient encore toutes fraîches, on leur mettoit dessus un poids qui les tenoit bien comprimées, & on les faisoit sécher au soleil.

L'on s'est imaginé que l'eau du Nil avoit

(1) Herod. lib. 9.

(2) Plin. Nat. Hist. lib. 13 cap. XIII.

une qualité gommeuse nécessaire pour joindre ensemble les diverses bandes de papyrus ; mais je puis assurer qu'il n'y a rien de si faux. Au contraire, il m'a paru que de toutes les eaux celle du Nil étoit la moins propre à humecter le papyrus, jusqu'à ce qu'elle eût été purgée du limon qui la rend ordinairement fort trouble. J'ai fait souvent de cette espèce de papier, tant en Abyssinie qu'en Égypte ; & il m'a paru que ce suc doux que contient la plante même, étoit la vraie cause de l'adhérence des bandes, & que l'eau qu'on employoit n'étoit que pour délayer ce suc & le faire étendre également partout.

Il y avoit de l'avantage à poser les pellicules dans le même sens où elles étoient avant de les détacher ; c'est-à-dire, le dedans vis-à-vis du dedans, & l'une en long, l'autre en travers, après quoi on posoit par-dessus l'ais d'un livre, & on le surchargeoit de pierres. Je ne crois pas que l'eau chaude eût été bonne pour humecter les feuilles ; mais je fais bien que l'eau du Nil les rendoit toujours rudes & graveleuses. J'en ai fait plusieurs feuilles assez unies en me servant d'eau filtrée, telle que je la faisois préparer pour boire : malgré cela

tela elles étoient toujours épaisses , pesantes , elles séchoient trop-tôt, devenoient roides & n'étoient jamais blanches. Je n'en ai jamais vu une seule feuille , lors même qu'elle étoit nouvelle , qui pût supporter un coup de maillet (1) , sans que toutes les fibres fussent divisées , & je ne me suis pas non plus aperçu que le livre que j'ai , & qui a indubitablement été fait dans le Saïd , porte l'empreinte d'un coup de maillet. Un passage de Pline (2) me fait conjecturer qu'on ne se servoit du maillet que lorsqu'on avoit besoin d'employer une préparation rigoureuse , c'est-à-dire , toutes les fois qu'on laissoit sécher les bandes de papyrus avant de les arranger.

Pline rapporte (3) que quand les livres de Nu-

(1) Sir Joseph Banks m'a montré un morceau de papier qu'il a eu d'un Italien , & qui a été fait avec du papyrus trouvé dans le lac Thrasymène. Je ne me souviens pas des procédés qu'on a employés pour le faire : mais je sais bien qu'il est d'une qualité supérieure à tout celui que j'ai fait moi-même ; qu'il a plus de flexibilité que l'ancien papier Egyptien , & que s'il étoit fini , il répondroit mieux à tous les usages de notre papier ordinaire.

(2) Plin. Nat. Hist. lib. 13. cap. XV.

(3) Ibid. Ibidem.

ma furent trouvés, ils étoient écrits depuis 830 ans, & il s'étonne qu'un papier, dont le dedans étoit si fragile, ait pu durer si longtemps. Le manuscrit que j'ai & qui, comme je l'ai déjà dit, fut trouvé à Thèbes, est, j'imagine, trois fois aussi vieux que l'étoient ceux de Numa quand on les trouva : mais quoique très-fragile assurément, il se conserva encore vingt-cinq siècles & étoit très-lisible.

Si le papier du Saïd fut, comme je le crois, le premier inventé, Isidore a eu tort quand il a avancé que c'étoit à Memphis que cette invention avoit eu lieu. Le langage du Saïd ou de la Haute-Egypte fut sans doute le premier en usage ; & Lucain s'est trompé comme Isidore.

Nondùm flumineos Memphis contexere biblos.

Noverat....

Lucan. lib. 3.

Après que l'usage des hiéroglyphes fut perdu, peut-être même quelque temps auparavant, les Egyptiens adoptèrent généralement le papier ; & il n'est pas douteux que quelque motif religieux (1) ne les empêchât de se servir des

(1) Leur scrupule touchant les animaux immondes.

peaux des animaux, dont l'usage étoit bien plus naturel. Cependant, quoiqu'il en soit, ce peuple étoit si naturellement contraire à toute espèce d'innovation, que le papier ne fut perfectionné que lorsque les Romains s'en servirent. Le papier claudien (2) avoit 13 pouces de grandeur, celui du Saïd onze pouces, & c'est la longueur de mon manuscrit, qui est écrit en langue saïtique, c'est-à-dire, dans l'ancien cophte ou la langue de la Haute-Egypte. Je n'ai aucune idée de ce que pouvoit être le papier d'Empore, qui étoit, dit-on, assez épais & assez fort pour que les marchands l'employassent à envelopper leurs marchandises. Peut-être ressembloit-il à ce gros papier brut, que nous employons au même usage.

Si l'époque de l'invention d'un art si utile, l'art de se servir du papyrus, est incertaine, l'on ne connoît pas mieux le temps où le papyrus fut abandonné pour une chose plus commode. Le moine Eustache dit qu'on cessa de s'en servir en 1170. Mabillon a essayé de prouver qu'il étoit en usage au neuvième siècle, & qu'il existoit même des bulles des

(1) *Charta Claudia.*

papés du onzième siècle, écrites sur du papyrus. Il cite pour exemple une partie de l'évangile de St. Marc conservé à Venise, & écrit sur du papyrus, & un fragment de Joseph conservé à Milan, & écrit sur du papier de coton. Mais Maffei soutient précisément le contraire; il dit que le St. Marc est en papier de coton, & que Joseph est indubitablement en papyrus égyptien; de sorte que, d'après cela, on peut soupçonner que Mabillon s'est également trompé sur les bulles du pape.

Toutes les fois que je suis allé & à Milan & à Venise, il m'a été impossible de voir les deux manuscrits dont je viens de parler: mais l'on m'a assuré que celui de Venise étoit bien reconnu pour être écrit sur du papier de coton. Il est maintenant illisible, parce qu'on l'a laissé trop exposé aux baisers des bigots, dont la salive est sans doute très-corrosive; les Vénitiens ne veulent plus le montrer. J'ai vu deux feuilles détachées du papyrus: mais je ne crois pas qu'il existe d'autre livre que le mien, qui est très-bien conservé. J'ai consenti, à la sollicitation de lord North, que le docteur Woide le traduisit. C'est un livre gnostique & plein d'extravagances.

Pline a très-justement observé que le papyrus ressembloit à un thyrsé. La tête ou le panache est composé d'un grand nombre de filamens d'environ un pied de long. Chacun de ces filamens se partage en quatre vers le milieu, & de là partent quatre branches de fleurs. Cette fleur a la forme d'un épi de blé, mais elle est douce, soyeuse & molle. Les fleurs se développent successivement, & ne paroissent jamais régulièrement les unes vis-à-vis des autres, c'est-à-dire, au même degré de hauteur.

Si l'on en croit Pline (1), le papyrus n'a point de graine; mais certainement cet auteur se trompe. La forme de la fleur démontre suffisamment qu'elle est faite pour couvrir une graine, à la vérité, extrêmement petite, mais qui, à cause de la violence du vent auquel elle est exposée, a besoin de cette couverture extraordinaire. Par la même raison, les filamens qui composent le panache sont fondus en quatre feuilles concaves, qui se tenant serrées empêchent le vent de pénétrer entr'elles & de nuire à la fleur.

La tige est d'un verd très-vif, grosse vers

(1) Plin. lib. 13. cap. II.

le pied & s'effilant à mesure qu'elle monte. Sa forme est triangulaire. Dans le Jourdain elle présente toujours un de ses angles au courant, comme la proue d'un bateau qui remonte, ou l'éperon d'un pont, de manière que la pression de l'eau est beaucoup moindre. Je ne me rappelle pas précisément quelle est sa situation dans les lacs d'Ethiopie & d'Egypte ; & je n'ai trouvé cette remarque que dans les notes que je fis en Syrie.

Cette forme triangulaire de la tige du papyrus prouve qu'Aristote n'a pas bien observé le règne végétal ; car ce philosophe avance qu'il n'y a point de plante qui ait la tige triangulaire ni quadrangulaire. Nous voyons cependant ici le contraire ; & nous apprenons dans Dioscorides que plusieurs autres plantes ont la tige quarrée.

Le papyrus n'a qu'une racine très-grosse & très-forte (1). Plin. dit que cette racine est de la grosseur du bras d'un homme ; & cela devoit être en effet quand cette plante avoit quinze pieds de haut : mais aujourd'hui elle

(1) Plin. lib. 13. cap. II.

est diminuée, en raison de la hauteur de la plante, qui, en y comprenant le panache, n'a guère plus de dix pieds. Malgré cela cette racine est encore très-dure & très-solide, surtout dans le cœur, & elle convient parfaitement aux tisserands pour faire des navettes, comme elle convenoit autrefois à ceux qui s'en servoient pour faire des coupes. Du milieu de cette longue racine la tige s'élève à angle droit; de sorte que lorsqu'elle est retournée elle a la figure d'un T. De chaque côté de la principale racine pivotante sont plusieurs autres petites racines flexibles, qui, semblables aux cordes d'une tente, la tiennent fixe dans la terre. La tige est revêtue jusqu'à environ deux pieds de haut de feuilles longues, creuses, & taillées comme des lames d'épées, qui renforcent beaucoup le pied de la plante.

La gravure qu'on voit ici représente le papyrus dans le temps de sa croissance. Le panache ne s'élève point droit; mais il est incliné, comme il doit toujours l'être d'après son volume, dans les pays chauds, où il croît. Dans tous ces climats il y a toujours quelque vent qui règne plus long-temps & avec plus de force que les autres, & qui, en conséquence,

est cause que tous les arbres & toutes les plantes, dont le faite est pesant, sont inclinés du côté opposé à la direction.

Le papyrus est appelé en Egypte el-berdi, mot qui n'a aucune signification en arabe, & qui appartient sans doute à l'ancien égyptien. Un homme (1) très-instruit m'a dit qu'en Syrie on le nommoit babur, dont le son approche davantage de papyrus & de papier. Je ne l'ai jamais entendu nommer moi-même par les gens du pays : mais je m'en rapporte à celui de qui je le tiens.

(1) M. Adamson interprète de la factorerie Française de Seide, homme d'un vrai mérite, très-versé dans la connoissance de l'Histoire Naturelle, & frère d'un autre naturaliste qui a écrit un voyage au Sénégal, & surtout un traité sur la conchilialogie de ces mers, ouvrage rempli d'idées saines & de mots barbares,

BALESSAN, BAUME ou BALSAM.

DÈS les premiers âges du monde ce baume a été très-cher & très-recherché. On a commencé à en trafiquer dès l'instant que l'Inde a fait le commerce du poivre, & conséquemment l'origine de son usage se perd dans la nuit des temps. L'écriture sainte, qui est, sans contredit, la plus ancienne histoire comme la plus vraie, apprend que les Ismaélites, ou les marchands arabes, qui venoient trafiquer en Egypte des productions de l'Inde, portoient en partie du baume & du poivre; mais quand les enfans de Jacob leur vendirent Joseph, ils se firent payer en argent & non point en marchandises.

Strabon est le seul des anciens qui ait fait mention du lieu où croissoit originairement le baume. "Après ces contrées, dit cet écrivain, est la terre fortunée des Sabéens, peuple nombreux & puissant. Chez eux croît l'encens, la myrrhe, la canelle; & sur la

„ même côte aux environs de Saba croît aussi
„ le baume „.

C'est donc dans le pays de la myrrhe, derrière Azab, & tout le long de la côte qui s'étend vers le détroit de Babel-Mandel, que vient le baume. Il vient à la hauteur d'environ quatorze pieds; & il croît spontanément & sans avoir besoin d'aucune espèce de culture, non plus que les arbres qui produisent la myrrhe, l'encens & le café. C'est le bois naturel au pays, & on le coupe souvent pour le brûler, comme nous coupons nos arbres les plus communs. Nous ne devons pas douter que le baume ne fût transplanté très-anciennement en Arabie, c'est-à-dire, dans cette partie de l'Arabie-heureuse, qui est précisément sur la côte opposée à celle d'Azab; car la partie montueuse de l'Arabie est trop froide pour cet arbre, puisque l'eau y gèle.

La première fois que les Anglois voulurent rouvrir le commerce de la mer Rouge, sir William Middleton fut pris par les Turcs, & quand on voulut le faire partir pour Sana (1),

(1) 22 Décembre 1610.

appelé par corruption Zenam, lieu où réside l'iman, souverain de l'Arabie-Heureuse, on lui dit de prendre son manteau fourré pour ne pas avoir froid (1) : mais sir Middleton crut qu'on se moquoit de lui, parce qu'il étoit convaincu que la chaleur devoit être excessive dans le centre de l'Arabie.

Le premier endroit où le baume réussit fut à Pétra, ancienne capitale de l'Arabie, & maintenant connue sous le nom de Beder ou Beder-Hunein. C'est de là que j'ai eu le pied qui m'a servi de modèle pour le dessin de la planche qu'on voit ici.

Joseph (2) dit, dans ses antiquités judaïques, que la reine de Saba porta un pied de baume à Jérusalem, & qu'elle en fit présent à Salomon qui, suivant le témoignage de l'écriture, aimoit singulièrement l'étude des plantes, & savoit très-bien les décrire & les distinguer. Ce baume réussit si bien en Judée qu'on finit par oublier le lieu de son origine.

(1) Purchas, chap. 9. § III.

(2) Joseph. Antiq. lib. 5,

Cependant, malgré l'autorité de Joseph & la vraisemblance de ce qu'il affirme, nous ne pouvons pas y ajouter la même foi qu'au rapport de l'Écriture, qui nous dit que le lieu où il croissoit étoit Gilead en Judée, & qui remonte à une époque de plus de 1730 ans avant Jésus-Christ, & conséquemment antérieure de mille ans à Salomon & à la reine de Saba. Rien n'est plus clair que le passage de l'Écriture, où l'on trouve que le baume croissoit en Gilead, & y étoit un objet de commerce. « Et ils s'étoient assis pour manger leur pain, & ils virent une troupe d'Ismaélites, qui venoient de Gilead avec des chameaux, portant des épiceries, & du baume & de la myrrhe, qu'ils alloient vendre en Egypte. (1) »

Or les Ismaélites achetoient certainement les épiceries ou le poivre à l'embouchure de la mer Rouge, où l'on portoit toutes les marchandises des Indes; & ils devoient en même temps y acheter la myrrhe, car il n'y en a jamais eu ailleurs qu'à Saba, ou Azabo, à

(1) Genèse, chap. 37. vers. 25.

l'orient du cap Gardefan, d'où elle étoit dispersée dans le reste du monde.

Les Ismaélites ou marchands Arabes chargeoient leurs chameaux de poivre & de myrrhe à l'embouchure de la mer Rouge; & ensuite, par des raisons que nous ignorons, ils alloient compléter leur chargement avec du baume de Gilead. Ainsi, quoiqu'ait écrit Joseph, il est certain que 1730 ans avant le Christ, & mille ans avant que la reine de Saba vint à Jérusalem, le baume avoit été transplanté d'Ethiopie en Judée, & y étoit devenu un objet de commerce; & le laps de temps qui s'étoit écoulé depuis sa transplantation, & plusieurs autres raisons encore, avoient fait oublier le lieu de son origine.

Théophrastes, Dioscorides, Pline, Solinus & Serapion, s'accordent tous à dire que le baume venoit de Judée. Voici les propres paroles de Pline : — “ L'odeur du baume est préférée à toutes les autres odeurs. Le baume ne croît que dans la seule Judée; encore n'en trouve-t-on que dans deux jardins différens, qui tous deux appartiennent au roi, & dont

l'un n'a pas plus de vingt acres (1) d'étendue,
& l'autre moins. (2)

J'imagine qu'alors on l'appeloit le baume de Gilead (3); & de-là il devint un article du revenu public, ce qui probablement empêcha qu'on en tirât d'Arabie, ou du moins celui qui en venoit étoit prohibé. Nous ne devons pas douter qu'un terrain de trente acres, rempli de ces arbres, ne donnât plus de produit que tous ceux qui sont en Arabie n'en donnent de nos jours. La plantation de Beder-Hunein n'est pas plus considérable. Nous devons observer que, quoique naturalisé en Judée & portant le nom du pays, le baume n'en avoit pas moins l'air d'y être étranger, puisqu'il étoit confiné dans deux jardins appartenans au roi, & qu'on ne l'y conservoit qu'à force de culture. Strabon nous confirme ce fait, en disant que le baume se trouvoit dans le jardin du roi à Jéricho. C'étoit l'endroit de la Judée dont le climat étoit le plus chaud;

(1) L'acre est une mesure de 720 pieds de roi de long, sur 72 pieds de large.

(2) Plin. Nat. Hist. lib. 12. cap. XXV.

(3) Balsamum Judaicum.

ce qui prouve encore les soins qu'on prenoit de cet arbre ; & nous pouvons croire hardiment qu'il y étoit à-peu-près dans l'état où sont en Angleterre les myrthes, qui, quoi-qu'assez multipliés dans toute l'isle, réussissent beaucoup mieux dans le Devonshire & dans la province de Cornwal, où la température est la plus douce.

Diodore de Sicile dit que le baume croît dans une vallée de l'Arabie-heureuse. Il auroit dû plutôt dire, sur un assez grand nombre de petites collines de l'Arabie déserte, qui sont peu élevées au-dessus de la plaine, mais qui ne ressemblent nullement à une vallée. Cet endroit fut le théâtre de trois sanglantes batailles que livra Mahomet à ses frères les Beni-Koreish, qui refusoient alors de se soumettre à sa loi, & de reconnoître la sainteté de sa mission. Ces batailles sont décrites par plusieurs Arabes, avec des anecdotes non moins intéressantes qu'élégamment racontées. L'on voit pleinement que la tribu des Beni-Koreish, dans laquelle est né Mahomet, ne doit point à ce législateur ses mœurs fanatiques & son zèle barbare ; & qu'ils étoient tout aussi opiniâtres & sanguinaires quand ils vivoient dans les tènè-

bres du paganisme , qu'ils le font depuis qu'ils ont embrassé la religion mahométane. La dernière de ces batailles , gagnée par Mahomet , lui assura la souveraineté de la Mecque , & fut cause de la perte totale de quelques-unes des principales familles de sa tribu.

Pendant ce temps - là le baume se vendoit en Judée ; les troubles de l'Arabie empêchoient qu'on ne pût y en aller chercher , & avoient presque fait oublier qu'il y en eût. La même cause avoit également interrompu le commerce des Arabes avec l'Abyssinie ; & dès que Mahomet se fut emparé du Caba , cet ancien temple du Soleil , où les Sabéens portoient les marchandises de l'Inde , ce peuple s'éloigna de la Mecque. L'imposteur jugea cet intervalle propre à un prétendu miracle. Il dit que du sang des Beni - Koreish étoit né ce bosquet d'arbres , dont le suc avoit guéri les blessures de tous ceux qui croyoient à sa religion , & en avoit même ressuscité plusieurs. Dès ce moment ce baume eut la même réputation qu'il avoit eue dans l'antiquité , & il la conserve encore aujourd'hui.

Prosper Alpinus dit , que l'eunuque Messa-
ner ,

ner, gouverneur du Caire en 1519, fit venir d'Arabie quarante pieds de baume, qu'il planta dans le jardin de Mattareah, dont il prenoit soin lui-même. Il ne se passoit pas de jour sans qu'il allât dans ce jardin adresser ses prières à la Vierge-Marie. Malgré cela le baume n'y réussissoit pas, & il eut beau le faire renouveler plusieurs fois, il finit par périr entièrement. Bellonius dit que, de son temps, il y avoit dix pieds de baume dans le jardin de Mattareah, & il pense que cet arbre a toujours bien réussi en Arabie : mais il se trompe, car les arbres qu'on voit à Beder ont besoin d'être renouvelés à mesure qu'ils vieillissent. Dans les divers voyages que j'ai fait au Caire, il n'y avoit point de ces arbres dans le jardin de Mattareah ; mais quelques chrétiens du pays se rappeloient très-bien d'y en avoir vu un.

Les anciens estimoient singulièrement trois différentes productions de l'arbre du baume. La première est l'opobalsamum, ou le suc du balsam, qui étoit cette liqueur verte qu'on trouve dans le noyau du fruit. La seconde est le carpobalsamum, qu'on tire du fruit même, en le pressant, quand il est dans sa maturité ; & la troisième étoit le xylobalsamum, la moins

précieuse des trois, & qui est une décoction des bourgeons & des jeunes branches rougeâtres. L'on ramasse encore de ces jeunes branches, & on les envoie à Venise, où elles entrent, dit-on, dans la composition de la thériaque ou de quelqu'autre remède. Mais la plus grande quantité de baume s'obtenoit autrefois & s'obtient encore par le moyen d'une incision faite à l'arbre. On a même débité beaucoup de fables à ce sujet.

Le célèbre historien Tacite dit que cet arbre craignoit tellement le fer, qu'il trembloit à la seule approche du couteau; & quelques autres écrivains ont prétendu qu'il falloit que l'incision fût faite avec de l'ivoire, du verre ou de la pierre. Il n'est pas douteux qu'il ne faille s'y prendre avec beaucoup de précaution, & que mieux l'incision est faite, meilleur est le baume qui en sort. On se sert à présent, & on s'est vraisemblablement toujours servi, d'une hache pour faire l'incision dans l'arbre du baume; & on choisit le temps où la sève est dans toute sa vigueur, comme en Juillet, en Août & au commencement de Septembre. On reçoit le baume dans un petit vase de terre, & chaque jour on le verse dans un plus grand

qu'on tient bien bouché. Les Arabes Harbs, noble famille de la tribu des Beni-Koreish, sont propriétaires du baume & du territoire de Beder où il croît en Arabie. C'est une des stations de l'émir Hadjé, qui conduit les pèlerins qui vont à la Mecque; & elle se trouve précisément à moitié chemin de la Mecque à Médine.

Quelques auteurs parlent d'une espèce de baume blanc porté par les caravanes & appelé par les uns le baume de la Mecque & par les autres le baume de Judée: mais ce n'est certainement pas du vrai baume. Le baume de Judée, dont j'ai parlé plus haut, fut perdu dès que les troubles du pays ne permirent plus aux rois de Jérusalem d'en prendre soin. Cependant du temps de Gallien il en existoit encore non-seulement à Jéricho, mais en divers autres endroits de la Palestine. Maintenant il n'y en a pas un seul arbre.

Quand le sultan Selim conquit l'Egypte & l'Arabie en 1516, il ordonna qu'on lui envoyât tous les ans à Constantinople un tribut de trois livres de baume; & ce tribut se paie toujours avec exactitude. En outre, il en revient une

livre au gouverneur du Caire, une livre à l'émir Hadjé, conducteur des pèlerins de la Mecque, une demi livre au bacha de Damas, & un peu à quelques autres officiers. Après quoi le reste est vendu ou affermé à quelques marchands, qui, pour en augmenter la quantité, le falsifient par des mélanges d'huile d'olive, de cire & d'autres drogues, s'attachant seulement à ne pas dénaturer sa couleur. L'on dit qu'autrefois ces falsifications se faisoient avec beaucoup d'art; mais à présent il n'y a rien de plus aisé que de les appercevoir.

Les anciens ont décrit le balsam de tant de manières différentes, que j'ai peine à croire qu'ils l'aient vu. Quelques-uns ont dit que c'étoit un arbre, d'autres un arbuste, & d'autres seulement une plante; & Prosper Alpinus, qui n'est qu'un moderne, ajoute aux erreurs des anciens, en disant que le balsam est une vigne (1). La figure qu'il en donne est très-mauvaise, & nous laisse incertains de savoir dans quel rang on doit le classer. Cet arbre manquant en Judée & en Egypte, & les anciens étant en contradiction dans les descriptions

(1) *Viticosus*.

qu'ils en ont laissées, on soupçonna que, depuis les guerres des mahométans, il étoit perdu non-seulement dans ces deux contrées, mais en Arabie; & il s'éleva une vive dispute entre les Vénitiens & les Romains, parce que ceux-ci prétendoient que ce qu'on employoit dans la thériaque n'étoit pas l'opobalsamum véritable & tel que celui des anciens. La chose fut remise à la décision du pape; & Sa Sainteté fit prendre en Egypte des informations, qui furent absolument favorables aux Vénitiens.

Veslingius publia, en 1643, à Padoue, un savant & ennuyeux traité, où cette affaire est longuement discutée. Comme les deux partis opposés disputent sur ce qui est, d'après les fausses idées qu'ils ont sur ce qui a été, je me bornerai à spécifier brièvement les qualités réelles de l'opobalsamum, sans prendre la peine de réfuter les opinions de ceux qui ont prétendu que l'opobalsamum n'existe pas.

L'opobalsamum, ou le suc qui découle du balsam, est, dès l'instant qu'on le recueille dans le vase placé sous l'incision faite à l'arbre, léger, d'une couleur jaune & un peu trouble, & il a un coup-d'œil blanchâtre, qui, je crois,

ne provient que des globules d'air qui y circulent quand il est dans sa première fermentation. Mais dès qu'on secoue la bouteille, le baume semble avoir très-peu de consistance. A mesure qu'on le laisse reposer & se refroidir il devient sain & perd cette couleur laiteuse qu'il avoit d'abord en découlant de l'arbre. Alors il a une véritable couleur de miel, & paroît plus fixe & plus pesant. Gardé deux ans, il devient d'une véritable couleur d'or. J'en ai un peu, que j'ai déjà dit dans mes voyages m'avoir été donné par le cadi de Médine, en 1768. Il est maintenant d'un jaune foncé & comme du miel le plus jaune. Sa fluidité est presque toujours la même, & il n'a perdu que très-peu de son goût, de son odeur & de son poids. L'odeur en est d'abord très-violente & porte à la tête, comme ces sels volatils qu'on respire avec peu de précaution. Mais cette force diminue à mesure que le baume vieillit, & elle est même bientôt perdue, si on néglige de bien boucher la bouteille. Il y a apparence que, malgré tous les soins possibles, le temps seul produiroit à la longue le même effet.

Quand le baume est frais & pur il se délaye

facilement dans de l'eau. Si on en laisse tomber une goutte sur une étoffe de laine, on n'a qu'à la laver & on est sûr qu'elle ne laisse point de tache. Il a un goût acre & piquant. Les Arabes s'en servent contre tous les maux d'estomach & les coliques intestinales. Il est reconnu pour un puissant anti-septique, & pour être propre à prévenir la peste. Toutes ces qualités lui sont aujourd'hui communes avec les divers baumes que nous avons reçu du Nouveau Monde; tels, par exemple, que ceux de Tolu & du Pérou. Mais il est toujours employé comme un cosmétique, & singulièrement estimé par les femmes, & surtout en Orient. Voici comment elles s'en servent. Elles prennent d'abord un bain tiède, afin que tous leurs pores soient bien ouverts, ensuite elles se frottent la peau avec un peu de baume, qui a, dit-on, l'avantage de conserver la beauté & la fraîcheur de la jeunesse. Je n'ai pourtant jamais ouï-dire qu'il les rendit quand on les avoit perdues. Mais si cela étoit, on pourroit les acquérir à bon marché.

La figure du balsaïn que je donne ici est très-exacte. Je l'ai dessinée avec la plus grande attention d'après deux arbres venus de Beder-

Hunein. L'un me fut porté à Yambo par le cadi de Médine ; l'autre à Jidda par ordre de Yousef-Kabil, visir du sherif de la Mecque. Mon esquisse avoit été si bien exécutée sur le premier arbre, que le second ne me fut utile que parce qu'il me confirma l'exactitude avec laquelle j'avois représenté le premier. L'arbre avoit cinq pieds deux pouces de hauteur, à partir de la racine jusqu'où il commence à se diviser en branches. Le tronc avoit cinq pouces de diamètre, & le bois en étoit léger, poreux, & hors d'état de pouvoir être poli. L'écorce est d'un bleu blanchâtre, & semblable à celle d'un jeune cérifier. Mais une partie de cette écorce est pourtant d'un rouge brun. Il est applati vers le faite, comme ces arbres qui sont exposés à des vents neigeux ou l'air de la mer, ce qui lui donne un air rabougri. Cet arbre est surtout remarquable par la rareté des feuilles. Les fleurs sont blanches & rondes, & ressemblent à celles de l'acacia, excepté qu'elles pendent par petits bouquets de trois en trois, au lieu que celles de l'acacia sont isolées. Deux de ces trois fleurs tombent & ne laissent qu'un seul fruit, qui vient toujours sur les branches qui ont poussé la même année, & qui sont rouges & plus dures que les vieux

bois. Ce sont ces jeunes branches qu'on coupe, & qu'on met en paquets pour les vendre aux Vénitiens, qui les emploient dans la composition de la thériaque; & ce sont ces mêmes branches dont on faisoit jadis le xylobalsamum.

Quant aux vipères que Pline dit se tenir très-fréquemment parmi les balsams, j'ai pris soin de m'en informer très-particulièrement; & l'on m'en a porté plusieurs en vie à Yambo & à Jidda. Mais je n'en parlerai que quand je donnerai la figure & la description de cet animal.

SASSA, MYRRHE ET OPOCALPASUM.

TANDIS que j'étois sur les côtes du Tal-Tal, c'est-à-dire, du pays des Troglodytes, je cherchai à me procurer des branches & de l'écorce de myrrhe, afin de pouvoir décrire & dessiner cet arbre précieux. Mais la longueur & les difficultés du chemin, l'excessive chaleur de la température, & le défaut de soin ou d'intelligence des sauvages habitans qu'il me falloit employer, m'empêchèrent de réussir à ma fantaisie. Les petites branches que je leur recommandois de mettre dans leurs sacs de cuirs, avoient toujours les feuilles presque réduites en poussière, & le peu qui en restoit entier ressembloit beaucoup aux feuilles d'acacia, quoique plus larges cependant vers leur racine & ayant le bout plus pointu. Il me fut toujours impossible de pouvoir jamais distinguer l'ordre dans lequel ces feuilles croissoient. L'écorce ressembloit précisément à celle de l'acacia (1), & je trouvai souvent parmi les feuilles

(1) *Acacia vera.*

des épines minces, fragiles, d'environ deux pouces de long.

Voilà tout ce que je pus rassembler sur l'arbre qui produit la myrrhe. Ces notions étoient trop vagues, trop incertaines, & il me restoit trop à désirer pour que je risquasse de faire un dessin; & comme le roi d'Abyssinie ne vouloit absolument point me laisser aller dans le pays où croît cet arbre, de peur que je n'éprouvasse le sort du chirurgien & de l'équipage d'un canot d'Elgin (1), vaisseau de la Compagnie des Indes, je fus obligé d'abandonner le dessin de cet arbre à quelque voyageur plus heureux que moi.

Pendant que j'étois sur la côte d'Azab, je priai les sauvages que je chargés de m'aller chercher des branches & de l'écorce, de me porter aussi toute la gomme qu'ils pourroient trouver. Ils me portèrent donc à plusieurs reprises de très-beaux morceaux d'encens; & une autre fois ils me portèrent une petite quantité de gomme moins brillante, mais qui,

(1) Ils furent massacrés à Azab. Voyez le premier volume de cet ouvrage.

quand on le brûloit, exhaloit un parfum infiniment plus doux que l'encens : mais je n'eus jamais de branches, & ce ne fut qu'en Abyssinie que le hasard m'en procura. Toutefois les habitans de la côte d'Azab me fournirent aussi beaucoup de gomme d'un grain uni & ferré, & d'une couleur brune & foncée, qui provenoit d'un arbre appelé *fassa*, dont j'eus deux branches assez bien conservées, d'après lesquelles je fis un dessin.

Quelques semaines après, me promenant à Emfras, village mahométan, dont les habitans font le commerce de la myrrhe, je vis un grand arbre, dont tout le haut du tronc & les grosses branches avoient tant de bosses & de nœuds de gomme qu'il en étoit défiguré. Je m'informai de ce que c'étoit que cet arbre; & on me dit que les marchands l'avoient porté depuis plusieurs années du pays de la myrrhe, à cause de la gomme, qui leur servoit à lustrer les toiles bleues de Surate, lorsqu'elles leur venoient gâtées de Moka. Ni l'origine de cet arbre qu'ils nommoient *fassa*, ni la gomme, ne purent me laisser douter un moment qu'il ne fût de la même espèce des branches qu'on m'avoit apportées du pays de la

myrrhe; & j'eus de plus le plaisir de le voir couvert de superbes fleurs cramoisies d'une forme très-extraordinaire. Je commençai aussitôt un nouveau dessin, avec une satisfaction qui ne peut être sentie que par ceux qui ont fait quelquefois de pareilles découvertes.

Je pris de la gomme, qui est très-légère. Galien se plaint de ce que, de son temps, la myrrhe étoit souvent mêlée avec une drogue à laquelle il donne le nom grec d'opocalpasum; mais nous ignorons absolument aujourd'hui ce que c'étoit que cette drogue, & l'on ne trouve pas un mot dans le langage du pays qui ait le moindre rapport avec le nom grec. Mais comme le seul but des Sauvages, en mêlant une autre gomme avec la myrrhe, a été d'en augmenter la quantité; comme l'abondance de la gomme du fassa & sa couleur la rend très-propre à ce mélange, & qu'enfin il n'y a pas lieu de penser qu'il croisse, dans le pays de la myrrhe, une troisième espèce d'arbre qui produise de la gomme, je ne doute point que le fassa ne soit l'opocalpasum de Galien.

Cependant je dois remarquer que Galien dit

que l'opocalpasum étoit une drogue dangereuse, même un poison, qui produisoit les plus funestes effets. Mais les Troglodites, quoiqu'ils soient aujourd'hui encore plus ignorans qu'autrefois, connoissent pourtant bien les propriétés de leurs arbres & de leurs plantes; & il n'est pas possible que, pour accroître leurs ventes, ils eussent essayé d'y mêler un poison qui n'eût pas manqué de les diminuer bientôt. Ainsi nous pouvons, sans scrupule, penser que Galien s'est mépris sur les qualités de cette gomme, & que par amour pour sa profession, il attribuoit au remède des morts qu'il ne devoit peut-être imputer qu'au médecin. D'abord nous ne connoissons point de gomme ni de résine qui soit un poison mortel. Ensuite la manière dont les parties de la gomme sont formées, suffiroit pour l'empêcher d'avoir l'activité qu'ont tous les poisons violens; & quand on considère la petite quantité qu'on en fait prendre aux malades, on voit qu'il faudroit qu'il y eût eu terriblement d'opocalpasum dans la myrrhe, pour avoir pu tuer quelqu'un. Enfin de tels accidens, si l'on en avoit connu la cause, auroient fait cesser l'usage de la myrrhe, comme il est bien certain que, si les Espagnols méloient

de l'arsenic au quinquina, & qu'on vit mourir ceux qui en prennent, nous le bannirions immédiatement de la médecine. La preuve que la myrrhe n'a point produit ces effets, c'est qu'elle a conservé sa réputation chez les Grecs, chez les Arabes & même parmi nous. Un médecin moderne, Van-Helmont, pense que la myrrhe rendroit l'homme immortel, si elle pouvoit se dissoudre parfaitement dans le corps humain. Galien étoit donc dans l'erreur relativement à l'opocalpasum. Ce médecin Grec connoissoit fort peu l'histoire naturelle de l'Arabie, & moins encore celle de l'Abyssinie; & nous, qui l'avons suivie de près, nous l'ignorons absolument.

La gomme du fassa, mise dans de l'eau, se gonfle, blanchit & perd sa viscosité. Elle ressemble beaucoup pour la qualité à la gomme adragan, & on peut en avaler sans danger. Ce que j'en ai fut pris dans le pays des Troglodites en 1771. Le fassa, l'arbre qui produit l'opocalpasum, ne croît point en Arabie. Il est aisé de distinguer la gomme arabique de la myrrhe abyssinienne. Il faut pour cela en prendre une poignée dans le fond du panier, la mettre dans une assiette, & y verser

de l'eau chaude. La myrrhe demeure quelque temps sans paroître altérée, parce qu'elle se dissout très-lentement; mais la gomme gonfle aussitôt & acquiert cinq fois sa grosseur première, & on la voit blanche au milieu de la myrrhe qui conserve sa couleur.

Emfras est, comme je l'ai déjà dit, un grand village situé à vingt milles de Gondar, sur une montagne qui s'élève considérablement au-dessus du lac Tzana, & d'où l'on peut aisément contempler ce lac & les isles dont il est semé. Il est séparé du lac par une vaste plaine; & c'est de ce côté-là & non loin du rivage qu'est l'isle de Mitraha, l'une des sépultures des rois d'Abyssinie. Les habitans de la ville basse, qui est baignée par l'Arno, sont tous Mahométans & la plupart riches. Les uns sont chargés de faire & d'entretenir les tentes du roi, ce qui les oblige à suivre les camps, pour planter, abattre & charrier ces tentes: les autres font le commerce dans le pays, où l'on recueille l'encens & la myrrhe, c'est-à-dire, sur la côte qui est parallèle à l'est, au royaume de Dancali & jusques au cap Gardafan, ou au promontoire des Aromates. Ils portent aussi en Abyssinie du sel fossile, qu'ils vont chercher

cher dans la partie occidentale du royaume de Dancali, où il y a des mines, & qui se trouve limitrophe avec le sud-est du royaume de Tigré. Ces Mahométans trafiquent également avec les Gallas à l'ouest du Nil. Les principales marchandises qu'ils leur vendent sont de la myrrhe & des toiles bleues de rebut de Surate, qu'ils déplient, qu'ils lavent, qu'ils lustrent ensuite avec de la gomme de fassa, & qu'ils replient en forme de livres, comme si les pièces n'avoient pas été touchées.

Ces marchands tiroient autrefois cette gomme de fassa du pays qui est derrière Azab. Mais les plus industrieux ont fini par transplanter des arbres dans les divers villages qu'ils habitent, où les arbres ont parfaitement réussi, & leur donnent plus de gomme qu'ils ne peuvent en consommer.

Cet arbre est au moins de la hauteur de nos grands ormes. Celui qui m'a servi de modèle pour le dessin qu'on voit ici, avoit deux pieds de diamètre. La gomme couvre presque tout le tronc & les principales branches; & elle sort en gros globes, qui pèsent quelquefois jusqu'à deux livres chacun, quoique cette matière soit naturellement très-légère.

L'écorce de l'arbre est fort mince & d'un bleu blanchâtre, comme celle des jeunes cerifiers. Le bois en est blanc & très-dur; mais les jeunes branches qui portent des fleurs sont rouges. Les feuilles sont jointes de chaque côté des jeunes branches par un pédicule très-fort. Les feuilles sont deux-à-deux, c'est-à-dire, l'une vis-à-vis de l'autre, & il n'y en a jamais une seule à l'extrémité. Ces feuilles sont très-lustrées des deux côtés; mais le dehors de la feuille luit encore plus que le dedans. Les petites branches qui portent les feuilles sont toujours dépourvues de feuilles à un pouce de la branche principale d'où elles sortent. Chaque petite branche a ordinairement quatorze feuilles, de la longueur de trois quarts de pouce. A l'extrémité des branches sont des nœuds, d'où il sort trois jets minces & déliés, de la longueur d'un pouce & demi, & au bout de chaque jet il y a un grand nombre de petits tubes, qui, en s'ouvrant, laissent sortir un long pistil. Le bout du tube, divisé en cinq pétales, va jusques au tiers du pistil, & a précisément la forme d'un calice. De ce tube sort un grand nombre de filamens d'un rouge violet, au bout de chacun desquels est une petite empreinte de pourpre. A l'extré-

mité du pistil il y a un autre réseau de filamens encore plus fins, également marqués de pourpre, & le bout du pistil est arrondi comme s'il formoit un fruit. Sans un dessin exact de cette fleur, il seroit très-difficile d'en comprendre la description.

Rien n'est plus beau, plus magnifique que l'ensemble de cette fleur, qui est pourtant inodore. La tête est composée d'une trentaine de ces filamens, qui font une touffe superbe de couleur changeante. Au coucher du soleil, les feuilles qui garnissent les deux côtés des branches se replient l'une vis-à-vis de l'autre, comme les sensitives. Je n'ai point vu le fruit ou la semence de cet arbre, à moins que cette semence ne soit le globule qui est au bout du pistil, & qui paroît bien peu proportionné à un si gros arbre.

ERGETT Y'DIMMO.

LES deux magnifiques arbustes dont je donne ici la gravure sont connus en Abyssinie sous le nom d'ergett; qui, dans la botanique du pays, est le nom générique des mimosa & de toutes les plantes de la même tribu, qui sont très-variées dans ces contrées.

La première est appelée l'ergett sanglant, nom qui lui vient sans doute de ces filamens rouges, dont cette belle & singulière fleur est en partie composée, & nous pouvons conséquemment la nommer *mimosa sanguinea*. Le haut de la fleur est composé d'un réseau jaune & papilloté; & le bas, qui a la même forme, est rouge. Je ne l'ai jamais vue autrement. Avant qu'il fleurisse, il est tel qu'il est ici représenté. Avant de s'épanouir, le bout d'où sort la fleur est rempli de petits tubercules verts, plus gros & plus détachés que ceux d'où sortent les filamens jaunes, quand elle est épanouie.

Il est inutile de dire que les feuilles sont à double rang ; ces choses-là peuvent se voir dans la gravure, qui est aussi exacte qu'elle puisse l'être. On n'a négligé aucune des parties qui peuvent servir à faire connoître la fleur, non plus que de celles qui ne servent qu'à l'ornement du dessin ; & mes lecteurs doivent être persuadés que je ne me suis jamais écarté de ces principes dans toutes les esquisses de plantes, d'arbres, de quadrupèdes, de poissons, ou d'oiseaux qui composent ce volume.

ERGETT EL KRONE.

LA seconde espèce d'ergett s'appelle en Abyssinie *ergett-el-krone*, c'est-à-dire, l'ergett couronné. J'imagine qu'il doit ce nom à la figure de ses gouffes. La fleur ressemble beaucoup pour la forme & pour la grandeur à celle de l'acacia (1), excepté qu'elle est attachée à la branche par un long pédicule dur, qui part du bas de la branche où sont les feuilles &

(1) *Acacia vera.*

est abrité par ces feuilles, comme dans un étui. Les branches de cet arbuste sont garnies d'un bout à l'autre d'épines courtes, dures, très-piquantes & dont la pointe est retournée vers le bas de la branche. Ses gousses sont couvertes d'une espèce de poil, qui s'attache aux doigts & cause une sensation assez douloureuse. Les gousses sont divisées en treize cellules, chacune desquelles contient trois graines rondes, dures & d'une couleur brune & brillante. La fleur n'a presque pas d'odeur, & j'ignore de quelle utilité elle peut être.

Les deux ergetts, dont je donne ici la figure, croissent sur les bords de l'Arno, entre Emfras & le lac Tzana. Le sol de ce canton est noir, mou & engraisé par beaucoup de feuilles pourries. Il faut observer que ces deux arbustes tiennent leurs feuilles fermées pendant tout le temps des pluies d'hiver, & qu'ils les ouvrent dès que la belle saison reparoit.

E N S E T É.

L'ENSETÉ est une plante qui vient, dit-on, du Narea, où elle croît dans les marais que forment dans ces contrées un grand nombre de rivières, qui n'ont pas assez de pente pour se rendre dans l'un ou dans l'autre Océan. On raconte que, quand les Gallas vinrent s'établir en Abyssinie, ils y portèrent pour leur usage particulier l'arbre du café & l'enseté, dont les Abyssiniens ne connoissoient point l'usage. Cependant l'opinion la plus commune est que ces deux plantes croissent naturellement dans tous les cantons de l'Abyssinie, où il y a de la chaleur & de l'humidité.

L'enseté vient fort bien à Gondar; mais il est plus abondant dans la partie du Maitsha & de Goutto, qui est à l'occident du Nil. Il y en a de grandes plantations, & c'est presque la seule chose dont se nourrissent les Gallas qui habitent cette province. Le Maitsha a fort peu de pente, & les eaux des pluies

y demeurant presque toutes stagnantes, empêchent qu'on ne puisse y semer du blé. Aussi la terre n'y feroit guère aux habitans de quoi se nourrir, s'ils n'avoient pas l'enseté.

Quelques personnes qui ont vu le dessin de cette plante, & qui savent qu'il y a beaucoup de bananes en Orient, ont cru que l'enseté étoit une espèce de bananier. Cependant ils se trompent. La feuille du bananier ressemble, il est vrai, à celle de l'enseté. Le bananier porte des figues formant une grappe considérable, qui part du tronc, & est terminée par une excroissance conique tout-à-fait différente de celle de l'enseté. D'ailleurs les figues du bananier ont à-peu-près la figure du concombre & on les mange. Ces figues, quoiqu'un peu farineuses, ont un goût sucré & agréable. On dit que la banane ne porte point de semence. Cependant il est bien certain qu'il y a quatre graines noires dans chaque figue. Mais les figues de l'enseté ne se mangent point. Elles sont d'une substance molle, aqueuse, sans goût, & de la couleur d'un abricot trop mûr. Elles sont d'une forme conique, recourbée par le bas, d'environ un ponce & demi de longueur, & ayant à peu-

près un pouce de diamètre dans l'endroit où elles sont plus épaisses. Ces figues contiennent un noyan d'un demi-pouce de long, de la forme d'une fève & d'un brun foncé, dans lequel est une petite graine, qui, au lieu de prendre la consistance d'un fruit, n'est presque jamais qu'une pellicule.

La longue tige qui porte la figue de l'enseté, sort du milieu de sa plante, ou plutôt n'est que la partie solide ou le tronc même. Les figues partent de ce tronc immédiatement & sans pédicule, mais toujours au-dessus de quelques feuilles détachées, & ensuite le haut du tronc est garni de plusieurs petites feuilles, du milieu desquelles sort la fleur, qui a la forme d'un artichaud. Dans le bananier, au contraire, cette fleur ou artichaud croît à l'extrémité de la grappe des figues.

Les feuilles de l'enseté sont formées de fibres longitudinales & fort rapprochées; elles partent de la tige immédiatement & sans pédicule; sa forme est donc celle d'une vraie plante, au lieu que le bananier ressemble à un arbre & a souvent été pris pour tel. La moitié forme le tronc; le haut est composé

de feuilles, & au lieu de la tige qui s'élève du milieu de l'enfeté, on voit dans le bananier un gros paquet de feuilles, qui se développent à mesure que celles d'en-bas se dessèchent & tombent. Mais toutes les feuilles du bananier sont attachées à une queue assez longue, & n'embrassent point le tronc comme celles de l'enfeté.

Il y a encore de plus grandes différences entre ces deux plantes. Quelques personnes ont pris le bananier pour un arbre de l'espèce des palmiers, par la seule raison que son fruit est porté par une excroissance qui sort du milieu de la tige. Mais le bananier n'est point un bois & ne dure pas plus d'une année. Il ne porte du fruit qu'une seule fois; & en cela il diffère non-seulement des palmiers, mais de toute autre espèce d'arbre. L'enfeté, au contraire, n'a point de tronc nud; il n'est pas non plus un bois, & on en mange la tige, qui a plusieurs pieds de hauteur, au lieu que dans le bananier il n'y a de bon à manger que le fruit. Cependant, dès que la tige de l'enfeté se couvre de feuilles, le pied de la plante devient dur & fibreux, & il n'est plus possible de s'en nourrir, tandis qu'avant d'ar-

river à ce point, c'est un des meilleurs végétaux; & quand on le fait bouillir, il a le goût du pain de froment, tendre, excellent, & auquel il ne manque qu'un peu de cuisson.

La planche qu'on voit ici représente un enfeté planté depuis dix ans. Il étoit extrêmement beau, & n'avoit aucune marque de dégradation. Quant au pistil, aux étamines & à l'ovaire de la fleur, on les a dessinés avec tant de soin, le crayon les a rendus d'une manière si exacte, qu'il est inutile de les décrire. J'ai fait une figure de la plante entièrement revêtue de ses feuilles, & une autre dépouillée, afin qu'on puisse encore mieux se convaincre de la différence qu'il y a entre elle & le bananier.

Quand on veut manger l'enfeté, on le coupe immédiatement au pied, c'est-à-dire, tout près de ses petites racines détachées, & si la plante est un peu âgée, on la prend à un pied ou deux plus haut. On racle toute l'écorce verte qui couvre la chair blanche; puis on le fait cuire comme nous faisons cuire nos navets, & quand on le mange avec du lait ou avec du beurre, il n'y a rien

d'aussi excellent, d'aussi nourrissant, d'aussi sain & d'aussi facile à digérer.

Nous voyons dans quelques statues antiques des Egyptiens, la figure d'Isis, assise, à ce qu'on croit, entre quelques lauriers & quelques poignées d'épis de blé. On voit aussi l'hippopotame, qui ravage une grande quantité de bananiers. Cependant le bananier n'est point naturel à l'Egypte. Il est originaire de la Syrie. Il ne peut même pas résister dans les plaines de l'Arabie Heureuse, où le climat est trop chaud. Il lui faut la température plus fraîche des montagnes; & en Syrie même, où je viens de dire qu'il est indigène, on ne le trouve pas dans le Sud, au-delà des 34 degrés de latitude.

Cependant je ne doute pas qu'il n'y ait eu des bananiers dans le Mattareah, & dans tous les autres jardins du Caire & de Rosette: mais ce n'est point une plante indigène, & elle ne peut pas être entrée dans la liste des hiéroglyphes des anciens Egyptiens; parce qu'elle n'auroit pu signifier rien de régulier, rien de permanent dans l'histoire de l'Egypte & de son climat. J'imagine donc que cet hié-

roglyphe étoit entièrement Ethiopien, & que le prétendu bananier, qui, comme plante étrangère n'eut représenté rien en Egypte, étoit réellement l'enseté. L'hiéroglyphe d'Isis & de l'enseté rappeloit ce qui arrivoit dans l'intervalle d'une moisson à l'autre; car la moisson se fait en Aoust, & le temps où l'on mange l'enseté est en Octobre.

L'on croit en général que l'hippopotame représente le Nil, lorsque ses débordemens ont été assez considérables pour produire beaucoup de ravages. Quand nous voyons donc sur des obélisques l'hippopotame dévaster les bananiers, il faut en conclure que l'inondation du fleuve a non-seulement ravagé les champs de blé, mais encore retardé la croissance de l'enseté, qui auroit pu remplacer le blé. Je soupçonne aussi que le faisceau de plantes avec lequel Horus, Apollo dit que les anciens Egyptiens représentoient la chose dont ils se nourrissoient avant de connoître l'usage du blé, n'est point le papyrus, comme il l'a imaginé, mais bien l'enseté, qui ne fut plus cultivé qu'en Ethiopie, quand l'Egypte lui eut substitué une production plus analogue à son climat.

KOL-QUALL.

DANS ce jour si mémorable pour moi, où quittant les plaines brûlantes du Samhar, c'est-à-dire, la partie de l'Abyssinie qui s'étend jusqu'au bord de la mer Rouge, je tournai vers l'ouest & vins au pied de la haute montagne de Taranta, qu'il me falloit franchir pour entrer dans la haute Abyssinie, mes yeux furent ravis en voyant cette montagne couverte depuis le pied jusqu'au sommet de ces arbres magnifiques, qu'on nomme kol-qualls. J'entrois dans un pays où je m'attendois à voir tous les jours des choses étonnantes; & sans cette idée j'aurois été peut-être encore plus émerveillé d'un spectacle si extraordinaire. Le fruit étoit mûr; & comme il croît à l'extrémité des branches, & que les kol-qualls se touchoient, ils formoient sur toute la montagne un voile immense du plus brillant cramoisi.

La première chose que représente ici la gravure est un premier jet de cet arbre extraor-

dinaire. Il avoit environ six pouces de diamètre. Sa forme étoit octogone, très-régulièrement arrondie & festonnée vers le sommet, & cette division partoît du centre à trois pieds & demi de hauteur. Sur l'avancement de chaque feston étoient de petits nœuds, dont il sortoit cinq épines, quatre de chaque côté & une dans le centre. Ces épines avoient un demi pouce de long, & elles étoient fragiles, sans résistance, mais extrêmement pointues. Il sort ensuite une branche du premier ou du second rang de festons près du faite; & à cette branche en succèdent d'autres dans toutes les directions. Ces branches, qui sont d'abord molles, aqueuses & à-peu-près de la nature de l'aloés, finissent par devenir insensiblement très-dures; & au bout de quelques années, le kol-quall multipliant ses branches paroît ce qu'il est ici dans la seconde gravure.

C'est alors un arbre dont le bas est d'un bois solide, & le haut spongieux, aqueux & dépourvu de feuilles. Mais au milieu il a des branches allongées, dentelées & épineuses, qui le garnissent de tous côtés. A l'extrémité de ces branches poussent des roses de la couleur de l'or le plus brillant, & formées de cinq

pétales oblongs. Quand ces fleurs tombent, elles sont remplacées par un fruit triangulaire, d'abord verd & rougeâtre, & devenant, à mesure qu'il mûrit, d'un cramoisi foncé, mais bariolé de blanc aux deux extrémités du fruit. Le dedans du fruit a trois cellules, dans chacune desquelles il y a une graine. Les cellules sont d'un blanc verdâtre, les graines dures & très-sèches; mais en revanche les feuilles contiennent une quantité incroyable d'une liqueur laiteuse bleuâtre.

Je coupai deux des plus belles branches d'un kol-quall, & il en sortit au moins seize pintes de cette liqueur, qui étoit si caustique, que, quoique je lavasse à l'instant le sabre dont je m'étois servi pour abattre les branches, il en conserva l'empreinte.

Quand l'arbre vieillit, les branches se flétrissent, & au lieu de cette eau laiteuse, on n'y trouve plus qu'une poudre, qui est si violente, que celle qui s'épandit dans l'air quand je frappai une de ces branches, me fit très-long-temps éternuer. Mes doigts furent écorchés pour avoir touché du lait de ces branches vertes, comme si je les avois trempés dans

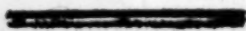
dans de l'eau bouillante. Cependant le pic-
verd perce cet arbre de son bec, & mange
les insectes qu'il y trouve, sans paroître affecté
de sa causticité.

Les Abyssiniens ne se servent du kol-quall
que pour tanner, ou du moins pour enlever
le premier poil du cuir. A mesure que je m'a-
vançai vers le couchant, je trouvai l'arbre
moins beau, des branches plus rares. On n'y
voyoit plus que deux ou trois divisions, dont
les fectons étoient bien moins marqués. Mais
sur le mont Taranta l'arbre avoit en commen-
çant huit divisions. Je trouvai des kol-qualls
aux sources du Nil, sur la montagne où est
situé le village de Geesh; mais quoique le
terrain fût très-bon, ces arbres n'étoient pas
beaux. Sur le Taranta, au contraire, où ils
réussissent si bien, le sol est pierreux, sablo-
neux, la terre couvre à peine le roc : aussi je
soupçonne que le voisinage de la mer leur est
très-favorable.

Quelques botanistes à qui j'ai fait voir le
dessin du kol-quall, ont soupçonné que cet
arbre pouvoit être *Euphorbia officinarum* de
Linnæus : mais sans prétendre être très-pro-

fond dans la botanique, j'ose croire leur supposition mal fondée. D'abord, la fleur du kol-quall est une espèce de rose composée de plusieurs pétales, & n'approche point de la forme d'une campane. Ensuite il ne produit en aucun temps aucune espèce de gomme, ni spontanément ni par incision. La gomme qui vient d'Afrique en petits morceaux, & qui, d'abord blanche, devient jaune en vieillissant, n'est certainement point tirée du kol-quall.

Pline rapporte que Juba le jeune donna à l'euphorbia le nom qu'elle porte; d'après son médecin, qui étoit le frère de Musa, médecin d'Auguste. Mais nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'a pu dire Juba, car il est encore plus mauvais naturaliste & plus mauvais historien que le géographe Nubien n'est mauvais géographe.



R A C K.

LE rack est un grand arbre particulier aux pays chauds. Il abonde dans l'Arabie-Heureuse, dans le bas de l'Abyssinie & dans la Nubie. Je vis les premiers arbres de cette espèce à Raback, port de la mer Rouge, où j'observai cette singularité, c'est qu'il croissoit dans les endroits dont la mer ne se retire jamais. Quand je fus à Masuah, & que je voulus dessiner le plan du port, je vis beaucoup de racks dans deux isles inhabitées, Sheik-Seïde & Toulahout. Ces deux isles sont constamment couvertes par l'eau salée, & conséquemment n'ont point d'eau douce : malgré cela, les racks y viennent de la plus grande beauté, & comme dans l'endroit que la nature semble leur avoir destiné de préférence.

Les Arabes font, dit-on, des canots de rack. Son bois est tellement durci par l'eau de la mer & d'un goût si acre, que les vers ne le piquent jamais. Les Arabes s'en servent aussi pour faire des curedents, qu'ils vendent

par petits paquets à la Mecque, & qui ont la réputation d'être bons non-seulement pour les dents & pour les gencivés, mais pour rendre l'haleine douce.

L'on se rappelle sans doute qu'en rendant compte de mon voyage à travers le désert, j'ai parlé de quelques arbres dont nos chameaux refusoient de manger les feuilles. Ces arbres étoient le rack & le doom, c'est-à-dire, le palma-thebaida-cuciofera (1). Ils croissent dans les sables partout où il y a des sources salées. Le désert est tellement rempli de sel fossile, qu'on en voit partout de grands blocs qui percent la terre, & surtout par les dix-huit degrés de latitude.

Le rack ressemble un peu au frêne, mais quand on l'observe en détail on le trouve très-différent. Son écorce est blanche, polie & sans aucune espèce de gerçure. Son tronc a environ sept ou huit pieds de haut jusqu'aux branches. J'ai vu de ces arbres qui avoient plus de vingt-quatre pieds de hauteur & deux pieds de diamètre.

(1) Theophrast. Hist. plant. lib. 3, cap. 8; lib. 4, cap. 2. — Plin. Nat. Hist. lib. 13, cap. 9. — J. Bauh. lib. 3, cap. 86.

Les feuilles du rack sont deux-à-deux, & placées alternativement de différens côtés vis-à-vis l'une de l'autre. Les petites branches qui portent les fleurs sortent en-dedans des feuilles & dans la même position; c'est-à-dire, que si les deux premières feuilles sont est & ouest, celles qui viennent ensuite sont nord & sud, & toujours ainsi jusqu'au bout. Les feuilles sont longues & fort pointues. Elles ont le dedans d'un verd foncé & le dehors d'un blanc sâle & verdâtre. On n'y apperçoit point de côte ni en-dehors ni en-dedans. D'un calice de quatre pétales sort une fleur qui est très-ferrée, & qui est composée aussi de quatre pétales profondément tranchés. Dans le milieu est un petit fruit verd, divisé par une légère fente. La couleur de la fleur est orange foncé & mélangé de teintes d'un jaune clair & brillant. Cette fleur est inodore, très-amère, & les abeilles n'en approchent jamais. Il est probable que le rack se trouve sous un autre nom dans quelques-unes des Antilles, entre les quinzième & dix-huitième degrés de latitude, surtout dans les endroits où il y a des sources salées & des marais.

GIR-GIR, ou GESHE EL AUBE,

CETTE plante est une des acquisitions que mes voyages ont procuré à la botanique. Elle n'avoit été jusqu'alors nullement connue ; & je crois même que la graine n'a réussi que dans le jardin du roi à Paris. Elle croît en abondance près du Ras-el-Feel, non loin des bords de la grande rivière de Guangué, dont j'ai parlé en revenant d'Abyssinie en Egypte. Elle commence à pousser à la fin d'Avril, où l'air est humide dans ces contrées, & elle a bientôt atteint toute sa hauteur, qui est d'environ trois pieds quatre pouces. Elle est mûre au commencement de Mai, & elle se dégrade presque tout de suite, si les habitans n'y mettent pas le feu auparavant, comme ils ont coutume de le faire.

La feuille de cette herbe est longue, étroite, pointue & d'une foible texture. Le pied produit beaucoup de feuilles, qui jaunissent & tombent en très-peu de temps. Les chèvres, seul bétail de ce misérable canton, aiment

singulièrement cette herbe, & la préfèrent même à toute autre espèce de pâture. J'ai apperçu sur quelques feuilles de cette plante une très-petite quantité de suc glutineux, comme celui que nous voyons sur les feuilles du tilleul ou du platane. Ce suc a un goût très-sucré.

Du bas de la principale branche sortent deux jets & quelquefois trois. La fleur & la graine sont défendues par un merveilleux arrangement des parties qui les composent. Quand cette plante est dans sa maturité, elle a la tête d'un rouge brun. La gravure la représente dans sa grandeur naturelle & dans tous ses détails; comme ils sont en grand nombre, j'y ai porté les plus grands soins.

FLEUR MALE.

La première figure est la fleur dans son état de perfection & séparée de la tige. La seconde est la première enveloppe. La troisième est l'enveloppe opposée à la première. La quatrième montre les enveloppes qui renferment les trois étamines, les barbes & l'arista. La cinquième son style. La sixième ses étamines avec les deux enveloppes qui les renferment :

& la septième son calice avec son épi & ses barbes.

FLEUR FEMELLE.

La huitième figure est le fruit quand il commence à se former. La neuvième, la fleur dans son état de perfection.

KANTUFFA.

Le kantuffa, semblable à beaucoup de gens qu'on rencontre dans la société, a acquis beaucoup de réputation & se fait respecter par ses dangereuses qualités & le pouvoir de faire du mal, qu'il possède & qu'il fait éprouver fréquemment. Les Abyssiniens, qui s'habillent d'étoffes de coton, dont les plus grosses sont pour le moins aussi épaisses que nos couvertures de laine, & dont les plus fines égalent nos plus belles mouffelines, sont sans cesse incommodés par les épines du kantuffa. Les soldats cherchent à s'en garantir en se couvrant les épaules d'une peau de bouc, de lion ou de léopard. En outre, ils coupent leurs che-

veux en partant pour l'armée, de peur que l'ennemi n'en puisse tirer avantage quand ils en viennent aux mains. Mais les femmes, qui portent toute leur chevelure, & les grands, qui sont toujours vêtus, soit dans les camps, soit en voyage, & en paix comme en guerre, ne peuvent qu'être fort gênés par le kantuffa, quel que soit leur habillement.

Si leur manteau est de mouffeline, le moindre acroc du kantuffa le met en lambeaux. Mais s'il est d'une étoffe épaisse, comme celle que portent en voyage les gens du premier rang, les épines du kantuffa s'y enfoncent tellement, que le cavalier est obligé de mettre pied à terre & de paroître nud; ce qui est un grand malheur dans ces contrées pour un homme de distinction, ou bien il est très-long-temps à pouvoir se débarrasser. D'ailleurs, si l'on prend ce dernier parti, il est rare que les épines du kantuffa n'accrochent pas par les cheveux, & alors la peine est double & beaucoup plus vive.

Dans le cours de mon voyage, j'ai rapporté un fait concernant le roi Tecla-Haimanout II, lorsqu'il revint du Tigre à Gondar,

qui prouve combien il est dangereux pour les Abyssiniens de laisser le kantuffa debout. L'on a tellement senti la nécessité d'en dépouiller les campagnes, que chaque année, avant de se mettre à la tête de son armée, le roi d'Abyssinie, parmi les diverses proclamations qui annoncent sa marche, fait entendre celle-ci :
 „ Abattez le kantuffa dans les quatre parties
 „ du monde, parce que je ne fais pas de quel
 „ côté j'irai. „ — Cette proclamation doit paroître absurde à des étrangers : mais quand on en connoît les motifs & qu'on en comprend le sens, on la trouve très-raisonnable. Elle signifie : “ Ne vous amusez point à causer les
 „ bras croisés. Songez que le roi marche en
 „ Damot; qu'il ira en Gojam; qu'il sera obligé
 „ de revenir en Tigré. Hâtez-vous donc d'ôter
 „ du chemin tout ce qui peut l'embarrasser,
 „ afin qu'il puisse aller lui-même ou envoyer
 „ ses troupes, le plus promptement possible,
 „ partout où il sera nécessaire. „

Les branches du kantuffa s'étendent toujours deux à deux. Les feuilles sont également sur deux rangs, & il n'y en a jamais une seule dans le bout. Ces branches ou ces feuilles partent immédiatement du tronc. A la jonction

des feuilles sont deux fortes épines perpendiculaires & parallèles. Mais il y en a aussi qui sont distribuées dans tous les intervalles d'un bout à l'autre de la branche.

Le kantuffa mâle, que je crois être celui qui est ici représenté, a un périanthe adhérent, mais dont la division est marquée en cinq segmens; & cette feuille tombe avec la fleur. La fleur est composée de cinq pétales, du milieu desquels sortent dix étamines ou filamens, dont les plus éloignés du centre sont les plus courts, avec de longs stigmas, couverts d'une farine jaune. Les fleurs partent de la branche. Elles ont ordinairement trois ou quatre pouces de long & forment une espèce de cône, c'est-à-dire qu'elles sont beaucoup plus grosses à leur base qu'à leur extrémité. Le dedans des feuilles est d'un verd très-vif; le dehors est plus clair. Le kantuffa croît comme un buisson, c'est-à-dire qu'il part du pied une quantité considérable de petites branches. Il a environ sept ou huit pieds de haut. Je l'ai toujours vu dans le temps qu'il portoit des fleurs, & je n'ai pu y appercevoir du fruit. Il a une odeur très forte, qui ressemble à celle de ces petits œillets musqués qu'on met en Angleterre sur les fenêtres & dans les appartemens.

Les animaux sauvages, soit quadrupèdes, soit oiseaux, & surtout les pintades, savent combien le kantuffa est propre à les protéger. C'est un abri sûr contre le chasseur, à moins que celui-ci n'ait un de ces chiens bassets de petite taille, que l'épaisseur de son poil garantit des épines, & qui va sous les pieds du kantuffa chercher les pintades & les perdrix, une à une, & les apporte vivantes à son maître.

GUAGUEDI.

LE guaguédi se trouve sur le mont Lamalmon (1). Soit que cet arbre ne fût point dans son état ordinaire, soit que ce fût sa nature, il me parut rabougri, & il n'avoit que fort peu de branches. Quoique le tronc eût trois pieds de diamètre, l'arbre n'avoit en tout que neuf pieds de haut. Cependant les fleurs & les feuilles sembloient ne point souffrir. Je les ai dessinées ici dans leur grandeur naturelle.

Les feuilles sont longues & s'élargissent vers le bout ; conséquemment elles ne sont pas pointues. Leur couleur est d'un verd peu

(1) La plus haute des montagnes du Samen.

animé, assez semblable à la couleur du faule, & elles sont placées alternativement de chaque côté de la branche. Le calice est composé de plusieurs pellicules larges, qui sont pressées l'une sur l'autre comme des écailles, & qui tiennent la fleur très-closé avant qu'elle arrive à son état de perfection. La fleur est monopétale, & se divise au bout en cinq segments, sur chacun desquels est un réseau de filamens qui ressemblent à de véritables cheveux. Quand la fleur est encore nouvelle, ces filamens sont régulièrement pliés en cercle l'un sur l'autre; mais à mesure qu'ils se développent, ils paroissent confusément mêlés, & ils se rangent enfin parallèlement aux bords du calice & toujours perpendiculairement sur les étamines, comme nous le voyons dans la rose. L'intérieur de la fleur est oblong, spacieux, jaune & couvert de petites feuilles qui ressemblent à des cheveux. Le style est simple, uni, couvert d'un léger duvet, & tout-à-fait au fond du calice.

Comme cette fleur est très-compiquée, j'en ai donné deux figures. Dans l'une la fleur est vue de face, & dans l'autre par côté. Les étamines ont trois filamens très-courts, placés

entre les segmens qui sont au haut de la fleur.

J'ai observé un jour qu'il faisoit extrêmement chaud, qu'à midi le calice s'ouvroit davantage, & que la fleur se tournoit vers le soleil, comme l'héliotrope. Si l'on coupe la branche qui porte la fleur, cette fleur se flétrit au même instant; ce qui prouve qu'elle contient très-peu d'humidité.

W A N Z E Y.

CET arbre est très-commun en Abyssinie. Toutes les villes en sont remplies. Mais je n'en ai pas pu découvrir la raison. Il n'y a pas de maison à Gondar autour de laquelle il n'y ait deux ou trois wanzeys; de sorte que quand on approche de cette capitale, & surtout dans la saison des pluies, on croit voir une forêt; & pendant trois années de suite, elle a été dans la nuit du premier Septembre couverte de fleurs blanches. Gondar & toutes les villes des environs semblent être alors cachées sous un voile de mousseline, ou plutôt sous un voile de neige nouvellement

tombée. Le wanzey fleurit le premier jour de la cessation des pluies. Il croît à la hauteur de dix-huit ou vingt pieds. Le tronc a ordinairement trois pieds ou trois pieds & demi jusqu'aux premières branches, qui sont au nombre de quatre ou cinq & très-fortes, & qui ont au moins soixante degrés d'inclinaison, mais jamais davantage. Ces premières branches sont en grande partie nues, parce que l'écorce du côté du tronc est épaisse, dure & pleine de rugosités. Mais au-dessus de celles-ci sortent un grand nombre d'autres branches tout autour de l'arbre, & par ce moyen le wanzey a la forme arrondie de nos jeunes poiriers. Le bourgeon qui contient la fleur est un périanthe indivisé, rouge & marqué d'une manière très-régulière, avant qu'il fleurisse. Quand la fleur sort, les bords du premier calice s'ouvrent en segmens irréguliers, qui ne répondent nullement à ceux qui étoient indiqués avant la floraison.

Le ne crois pas qu'il y ait de cet arbre

La fleur est monopétale & ressemble à un entonnoir. Quand elle est dans toute la perfection, elle se replie sur les bords; mais bien que quelquefois elle paroisse s'ouvrir en segmens, il n'y en a jamais que par accident, &

les bords sont naturellement unis & sans aucune
séparation. Il croit en plaine. Il croit en plaine
de dix-huit ou vingt pieds. Le fruit est
Le pistil n'est qu'un fil très-foible, dont le
bout est partagé en deux & couvert d'une petite
poussière jaune. J'ai vu de dire que le bout
du pistil étoit divisé en deux, mais il l'est
aussi quelquefois en trois. Le fruit est bien
formé dans le calice qui renferme la fleur, avec
une espèce de légère coiffe, qui tombe en-
dehors, & le pistil demeure au bout du fruit.
Ce fruit est d'abord mou; mais ensuite il prend
la consistance d'une noix, & est couvert d'une
enveloppe mince & velue qui se dessèche &
devient une coque dure & ridée. La feuille
d'un wangi est au dedans d'un verd noir; sans
lustre & au dedans d'un verd jaunâtre égale-
ment terne. Elle est arrondie par le bout. Ses
côtes sont en petit nombre, mais très-fortes
& marquées en dehors & en dedans.

Je ne crois pas qu'aucune partie de cet arbre
soit de la moindre utilité, quoique vraisem-
blablement il doit avoir quelque propriété,
qu'on ne manqueroit pas de découvrir, si des
hommes instruits l'observoient avec attention.
J'ai souvent remarqué, en parlant des Gallas,

que

que le wanzey, ainsi que l'arbre qui produit le café, recevoit des honneurs divins chez les tribus principales de cette nombreuse nation. C'est sous le wanzey qu'elles élisent leur roi. C'est sous cet arbre que le roi tient son premier conseil, nomme les ennemis qu'il faut combattre, & indique le temps & la manière d'aller envahir leur pays. Son sceptre est un bâton de wanzey, qu'on porte devant lui partout où il va; & ce sceptre, qu'on appelle le buco, est toujours élevé au milieu des assemblées générales de la nation.

Le bois du wanzey est d'un tissu ferré & pesant. L'écorce est épaisse. L'arbre a beaucoup d'aubier blanc; mais le cœur est d'un brun noir & rougeâtre; le buco surtout paroît ainsi, car on a toujours soin de le bien enduire de beurre.

FAREK, ou BAUHINIA ACUMINATA.

CE magnifique arbuste se trouve sur les bords d'un ruisseau, qui, se précipitant du côté occidental de la montagne de Geesh, & passant au-dessous du précipice où est le village, est le premier qui court au midi dans le lac de Gooderoo, au milieu de la plaine d'Assoa. C'est l'eau de ce ruisseau qui ser voit à nos besoins les plus communs ; car nous n'osions prendre de l'eau du Nil que pour boire & faire cuire notre manger. Le farek croît sur le rocher à vingt pas du ruisseau & à environ quatre cent pas des sources du Nil. Le nom de farek lui a, je crois, été donné à cause de la manière dont sa feuille est divisée.

L'arbuste est composé de plusieurs branches minces & foibles. J'ignore jusqu'à quelle hauteur il peut croître ; car je n'ai jamais vu que celui que je trouvai à Geesh, & que j'ai représenté ici. Sa plus longue branche n'avoit pas quatre pieds. Il croissoit dans un terrain gras & noir, mais peu profond & recouvrant un

rocher sablonneux. Malgré cela l'arbruste sembloit plein de vigueur. Il est représenté ici dans sa grandeur naturelle. Sur l'une des petites branches latérales est une fleur épanouie, avec deux autres qui sont encore en bouton. Les parties sont séparées & dessinées avec soin.

La première figure est la fleur toute entière, vue de face, avec ses courtes étamines. La seconde est le calice vu aux trois quarts; la troisième, le calice vu en arrière; la quatrième, le calice renfermant les étamines & le pistil, sous lesquels se forme un fruit ou une graine; la cinquième est la fleur dépouillée de son calice, où l'on voit le germe, les étamines & le pistil; la sixième représente les étamines deux fois plus grandes qu'elles ne sont; la septième est la feuille d'en-bas; la huitième, la feuille d'en-haut; la neuvième, le germe ou le fruit commençant à se former, avec le pistil qui y est joint; on distingue par dessous une petite cavité: la dixième est la graine ou le fruit tout entier, & enfin la onzième représente le fruit partagé en deux.

Les feuilles du farek sont d'un verd très-vif, & elles sont attachées à la branche par un

long pédicule , en-dedans duquel est le commencement d'une seconde feuille , qui , j'imagine , se développe quand la première tombe.

Quoique je ne sois pas fort instruit dans la science de la botanique , dans ses classes , ses genres , ses espèces , & que je sois encore moins jaloux de passer pour l'être , je ne puis concevoir pourquoi le soin que j'ai eu de me charger d'un grand nombre de graines étrangères , & de les donner au jardin du roi à Paris , a fait conclure que j'avois si peu de connoissance dans cette partie , que je ne pouvois pas distinguer la plante que l'on voit ici de l'acacia (1). La botanique est-elle donc si négligée en Angleterre , où les botanistes François l'emportent-ils tellement sur nous , qu'ils puissent se croire autorisés à accuser de tant d'ignorance un homme à qui ses travaux méritent peut-être un certain rang dans les lettres , parmi ceux qui ont fait des voyages & des découvertes ?

M. de Buffon , en me remerciant des choses dont j'avois fait présent au cabinet & au jardin

(1) *Acacia vera.*

du roi ; me dit, de son propre mouvement ou d'après des ordres supérieurs, que toutes les plantes que produiroient les graines que j'avois apportées d'Abyssinie, seroient peintes avec soin, & qu'on me les enverroit à Londres. J'avoue que cette promesse me flatta singulièrement, parce que je sentoís que ce moyen devoit plus contribuer à enrichir la botanique, que ne peuvent le faire beaucoup de leçons *ex-cathedra*.

Mais il n'étoit pas nécessaire de chercher à faire briller son savoir aux dépens de mon ignorance, comme l'a prétendu M. de Jussieu, en disant que M. Bruce prenoit le *baubinia* (1) pour un *acacia*. Je fais fort bien que l'*acacia* est grand, large, épineux, dur, qu'il a le bois rouge, l'écorce épaisse, & porte de la gomme. Sa fleur, quelquefois blanche, est ordinairement jaune, ronde & composée de plusieurs filamens ou étamines. C'est le même arbre que la *spina égyptiaca*. Ses feuilles ont la même disposition & la même forme que le *mimosa*. Les Arabes l'appellent *faïel*, *font*, *gerar*, &c. si M. de Jussieu avoit été un peu versé dans

(1) C'est le *farek* représenté ici.

Thistoire de l'orient, il auroit su que c'étoit l'arbre le plus commun du désert, & que conséquemment je devois mieux le connoître qu'aucun autre voyageur ou botaniste de nos jours. Comment put-il donc supposer, quand je lui portai une espèce de *bauhinia* très-rare & très-élégante, qu'il n'avoit sûrement pas encore vue, comment put-il supposer, dis-je, que je ne savois pas distinguer le même arbruste d'un *acacia*, quoique je ne lui eusse présenté d'*acacia* d'aucune espèce ?

Il a plu aussi à M. de Jussieu de nommer bouillon blanc, le *verbascum abyssinicum*, grande plante que M. Bruce a eu, suivant le botaniste François, le malheur d'appeler une herbe aromatique, croissant sur les hautes montagnes (1).

Quoique je me sois souvent amusé à la botanique, je n'en ai jamais fait une étude particulière, & c'est peut-être ce qui a tourné au profit de cette science; parce que j'ai représenté les plantes à l'œil, avec la plus grande

(1) Il y a ici un jeu de mots sur les bouillons, que le Traducteur a cru devoir supprimer.

attention & dans les meilleurs dessins qui aient encore été publiés; & parce qu'en outre j'ai décrit les choses sur les lieux mêmes, tout simplement telles qu'elles m'ont paru être, & sans laisser agir mon imagination d'après des systèmes fantasques, pour créer des variétés qui n'ont jamais existé.

Quand j'arrivai au lazaret de Marseille, j'avois un farenteit, comme on le nomme en Nubie, ou un ver de Guinée, comme nous l'appelons en Europe, qui ayant été cassé par inattention après mon départ d'Alexandrie, entra dans ma jambe, & y forma un apostume considérable. Mon pied, ma jambe, ma cuisse enflèrent prodigieusement; la gangrène parut vouloir s'y mettre; & le chirurgien, avec un intérêt qui faisoit honneur à son savoir, me déclara que, si j'avois été un homme foible, il auroit employé l'interposition d'un prêtre ou d'un ami, pour me préparer à ce qui devoit arriver; mais que, comme d'après tout ce que j'avois souffert il me croyoit doué d'une fermeté & d'un courage peu commun, il m'avertissoit qu'il étoit très-important de ne pas perdre de temps, & qu'il falloit me résoudre à me laisser faire l'amputation au-dessous

du genou. Il étoit cruel de se voir condamner à boîter le reste de ses jours , après avoir échappé avec tous ses membres à tant de dangers ; & j'avoue que je ne balançai pas entre la perte de ma vie & celle de ma jambe , tant parce que ma santé étoit depuis long-temps dans un état si déplorable que je n'y voyois pas de remède , que parce que je partageois le préjugé que les Anglois ont en général contre les chirurgiens étrangers ; que je ne voyois que peu d'espoir de guérir après avoir souffert l'amputation , & qu'enfin l'excès de la douleur , le défaut de sommeil , le peu de nourriture que je prenois , & la foiblesse qui est toujours la suite d'une longue maladie , m'avoient insensiblement fait perdre cet attachement si naturel que nous avons pour la vie. Cependant la patience & l'usage du quinquina intérieurement & extérieurement finirent par me guérir.

Ce fut précisément au moment où je venois d'entendre le chirurgien qui me condamnoit à perdre la jambe , que , m'occupant des devoirs qui me restoit à remplir , je songeai que le roi m'avoit donné ordre à mon départ de lui procurer des semences étrangères pour

son jardin. J'ordonnai soudain à mon domestique Grec, Michaël, de prendre la moitié des graines qui étoient dans les différens paquets que j'avois, & de les arranger de manière que je pusse les adresser à sir William Duncan, médecin du roi, qui voyageoit alors en Italie, pour qu'il les fit parvenir à lord Rochefort, secrétaire d'état. Je joignis à cet envoi un mot de lettre, que j'écrivis avec beaucoup de difficulté, & dans laquelle je disois que, comme il n'y avoit pas d'espoir que ma maladie me permit de revoir ma patrie, je priois sa majesté de recevoir ce que je lui envoyois comme une dernière marque de mon attachement pour elle.

Michaël, qui ne s'étoit jamais beaucoup soucié de botanique, étoit alors moins disposé que jamais à s'en occuper. Il croyoit qu'il alloit perdre son maître, son patron, son ami. Il croyoit demeurer isolé dans un pays étranger; car il n'entendoit pas un mot de françois; & comme nous n'étions pas sortis du lazaret, il ne connoissoit pas une seule personne dans Marseille. Ni lui ni moi ne sûmes donc, pendant quelque temps, ce qu'étoit devenu le reste de mes graines. Mais quand il

vit que j'étois convalescent, il chercha, de peur d'effuyer mes reproches, à me cacher sa négligence. Il ne savoit ni lire, ni écrire, de sorte que tout ce qu'il put faire, fut de remettre au hasard les graines qui lui tombèrent dans les enveloppes de parchemin ou de papier qui avoient un écriteau quelconque; & c'est de cette manière qu'elles parvinrent à Paris entre les mains de M. de Jussieu. Par ce moyen le *verbascum* devint un aromate croissant sur les plus hautes montagnes, & le *bauhinia acuminata* un acacia.

Le présent des dessins des plantes abyssiniennes, tel qu'on me l'avoit annoncé, devoit certainement être très-flateur pour moi : mais il en fut tout autrement, parce qu'au lieu d'attendre que je publiasse l'ouvrage dont ces dessins étoient destinés à faire partie, les portes du jardin de Paris étant toujours ouvertes, chaque étudiant en botanique qui voulut porter une plume, de l'encre & du papier, fut maître d'esquisser mes plantes & mes fleurs, dans un temps où je n'avois pas encore pu moi-même en parler.

J'ignore si je dois accuser messieurs d'Auben-

ton, de Jussieu & Thouin, tous ensemble ou en particulier : mais je les prie de considérer un moment combien cette publicité a pu me faire tort. Je crois qu'il étoit naturel de penser que quelqu'un qui va dessiner des plantes dans un pays étranger, avec autant de risques & de dépenses, doit rapporter les graines de ces mêmes plantes de préférence a toute autre. En supposant donc que ce fussent les seules graines qu'il eût rapportées, & que sa générosité l'eût engagé à en faire part à M. de Jussieu, si celui-ci les plante, les fait graver & les publie, est-ce, je le demande, une manière bien honnête de récompenser le voyageur ? Le libraire, qui s'attendoit naturellement à mettre le premier au jour les dessins de ces mêmes plantes, dira au voyageur : votre collection d'histoire naturelle n'est point nouvelle. Elle a déjà été gravée en Suède, en Danemarck, en France, & on en trouve quelque partie dans chacun de nos journaux. M. de Jussieu croit-il qu'après un tel exemple, d'autres voyageurs lui donnent des graines pour le jardin du roi ? Certes, ils aimeront mieux les jeter au feu ; & ils le feront s'ils sont raisonnables, parce qu'autrement ils nuiront à leur propre ouvrage, & manqueront le but pour lequel ils ont voyagé.

Dès que je fus de retour, je m'empressai de satisfaire tous ceux qui s'adressèrent à moi, en leur montrant les objets qui flattoient le plus leur curiosité. Je crus que je ne pouvois m'empêcher d'avoir cette condescendance pour les jeunes gens, pour les personnes d'une fortune bornée & celles qui, par d'autres raisons, n'avoient pas la facilité de voyager. Je me fis également un devoir d'expliquer aux savans étrangers tout ce qui méritoit leur attention & qui étoit nouveau pour eux. Je passai même beaucoup de temps à communiquer mes collections à M. de Buffon, à M. Gueneau de Montbéliard & à madame d'Aubenton. Je ne fais pas à qui je dois en faire le reproche: mais avant que je fusse arrivé en Angleterre, on publia en France une liste de mes oiseaux, car on ne put en avoir que la liste.

D'après ce que j'ai vu des ouvrages des artistes employés dans le cabinet du roi de France, je ne pense pas que leurs dessins d'oiseaux ou de plantes l'emportent en aucune manière sur le mérite des miens. Pour dire même les choses telles qu'elles sont, leurs dessins n'ont rien de beau. Les oiseaux sont même si mal représentés, que sans le nom, qui est écrit au-des-

sous, on pourroit les prendre pour ce qu'ils ne sont pas. J'en donnerai pour preuve l'erkoom. Je fis présent au cabinet du roi d'un de ces oiseaux parfaitement bien conservé; & quoique je leur montrasse encore mon dessin original, ils ne furent pas le copier de manière à ne pouvoir ne pas s'y tromper. Quand j'étois à Paris, il y avoit une femme sans talent, du moins autant que j'en pus juger : mais elle étoit, dit-on, très-protégée, & elle faisoit ce qu'on appelloit des dessins. Lorsqu'elle peignoit des plantes, surtout, il étoit absolument impossible de distinguer une figure d'une autre. Cependant, on laissoit en même temps sans emploi un nommé M. de Sève, qui étoit, suivant moi, le meilleur peintre d'histoire naturelle qu'il y eût en France & en Angleterre.

K U A R A.

CET arbre magnifique se trouve dans le sud & le sud-ouest de l'Abyssinie. Il y est même très-commun, & c'est avec l'ébenier, presque le seul qui soit dans la province de Kuara, dont il porte le nom. Il abonde aussi dans tout le Fazuclo, le Nuba, le Guba & les contrées de l'or. Je l'ai dessiné ici dans sa grandeur naturelle, avec ses feuilles, ses fleurs & son fruit, & il est si exactement rendu qu'il est inutile de le décrire d'une manière détaillée. La gravure doit suffire aux naturalistes. Cet arbre est ce qu'ils appellent un corallo-dendron, nom qui vient sans doute de la couleur du fruit & des fleurs, qui sont rouges comme du corail.

Le fruit est une espèce de fève rouge, avec une marque noire dans le milieu. Il est renfermé dans une coque ronde extrêmement dure. Ces fèves servoient de poids aux Shangallas, dès les premiers âges du monde, dans le commerce de l'or; & j'ai trouvé, d'après plusieurs

expériences, que quand elles sont bien sèches, elles ne varient presque pas de poids entr'elles. Ainsi, c'étoit peut-être la chose qui pouvoit le mieux convenir aux vendeurs & aux acheteurs d'or.

J'ai dit que cet arbre s'appeloit kuara, & dans ces contrées le mot de kuara signifie le soleil. La fève du kuara est appelée carat, d'où dérive la manière d'estimer l'or plus ou moins fin à tant de carats. Du pays de l'or en Afrique, le carat passa dans l'Inde, où il servit à peser les pierres précieuses, surtout les diamans. De sorte qu'aujourd'hui nous entendons encore dire communément, que les diamans ou l'or sont à tant de carats. J'ai vu de ces mêmes fèves qu'on avoit porté des Antilles : elles sont précisément de la même grosseur que celles d'Afrique ; mais j'ignore si elles servent à quelque chose.

W A L K U F F A.

LE walkuffa croît dans le Kolla, c'est-à-dire, dans la partie la plus chaude de l'Abyssinie. Il ne fleurit pas tout de suite après la pluie comme la plupart des arbres d'Abyssinie, c'est-à-dire, entre le commencement de Septembre & l'Epiphanie, quand les dernières pluies de Novembre tombent encore en abondance: mais c'est après l'Epiphanie & vers le milieu de Janvier qu'il paroît couvert de fleurs. Ses fleurs sont d'une très-grande beauté, mais elles n'ont aucune odeur. On prétend même qu'elles sont périr les abeilles; c'est pourquoi on a grand soin d'arracher l'arbre dans toutes les provinces dont le principal revenu est en miel. Le walkuffa ressemble au premier coup-d'œil à un cerisier de la province de Kent, surtout quand il n'a pas des branches très-touffues & très-étendues. Le premier bois que recouvre l'écorce est blanc, mais ce n'est qu'un aubier sous lequel est un bois jaune brun, qui ressemble un peu au cèdre. Les vieux arbres que j'ai vus avoient le bois encore plus noir, & pareil

pareil à celui du labunum. Les Abyssiniens prétendent que ce bois ne surnage point dans l'eau : mais j'ai fait l'expérience du contraire ; il est pourtant très-pesant.

Quoique le dessin de cet arbre ne soit pas plus exact dans ses détails que les autres objets d'Histoire naturelle qui sont représentés ici, il m'a coûté plus de soin, par rapport à son inimitable beauté, & je crois que c'est de tous mes dessins le mieux exécuté. Toutes les parties sont marquées d'une manière si distincte, & la fleur est exposée sous tant de points de vue différens, qu'il n'est point de botaniste, qui en voyant la gravure ait besoin d'une description particulière ; il trouvera dans cette gravure tout ce que pourroit lui présenter la fleur même. C'est-là sans doute un grand avantage ; car si cette fleur avoit été déposée dans un herbier, comme elle est sur le papier, il seroit impossible qu'il ne s'en fût pas perdu quelques parties les plus délicates, qui sont si fragiles que j'ai essayé en vain plusieurs fois de les faire sécher & de les conserver tout entières.

La fleur consiste en cinq pétales, qui se recouvrent légèrement & s'appuient l'une l'autre.

tre, de manière qu'elles forment d'abord une coupe régulière : mais bientôt elles s'épanouissent tout-à-fait, comme font la plupart des fleurs de l'espèce des roses, & elles s'effeuillent. Cette fleur est très-blanche, & dans le milieu elle a un petit tissu d'un très-beau violet, qui environne le pistil, dont il cache à-peu-près un tiers. Sur le bout du pistil sont cinq barbes très-droites, & entre chacune de ces barbes il y a trois étamines très-foibles, d'une inégale longueur, formant un triangle, & couvertes d'une légère farine jaune.

Le pistil est un tube jaune, divisé par le bord en cinq segmens, & attaché sur ce qui paroît être le germe du fruit : mais je n'ai jamais vu ce fruit dans un état de perfection ; & les Abyssiens m'ont assuré qu'il n'en provenoit qu'une petite graine ronde & noire. Le périanthe consiste en cinq segmens pointus, qui, avant que la fleur se développe, la renferment dans une espèce de cosse en forme conique & d'un verd clair, couleur que ce périanthe conserve jusqu'au dernier terme.

Je ne connois à cet arbre d'autre nom que celui de walkuffa, qui, tout autant que j'en puis savoir, n'a aucune signification dans aucun langage.

**VOOGINOOS, ou BRUCEA
ANTIDYSENTERICA.**

CET arbruste, dont j'ai dessiné une branche, croît dans la plus grande partie de l'Abyssinie, & surtout sur le bord des vallées du Kolla. On la trouve sur le côté nord de Debra-Tzaï (1), par où l'on descend dans le Kolla. Le dessin qu'on voit ici fut fait à Hor-Cacamoot, dans le Ras-el-Feel, où le wooginoos croît en abondance, & où la dysenterie fait des ravages continuels. La bienfaisante nature a placé l'antidote à côté du poison.

Quelques semaines avant mon départ de Gondar je fus attaqué de la dysenterie, & j'essayai les deux méthodes contraires par lesquelles on la traite; c'est-à-dire, que j'employai les remèdes échauffans & les astringens, & les boissons rafraîchissantes, qui délayent les humeurs. Quelques petites doses d'ipécacuanha,

(1) La montagne du soleil où est situé le palais de Kofcam.

jointes à l'usage du quinquina, me procurèrent un peu de soulagement : mais ne me guérèrent pas tout-à-fait. Mes forces diminuèrent sensiblement, & la dyssenterie m'ayant repris avec fureur, j'eus dans mon séjour de mauvais augure à Hor-Cacamoot (1), une affreuse perspective, car j'allois traverser le royaume de Sennaar, dans la saison où cette maladie y fait les plus grands ravages.

Sheba, chef des Shangallas, désigné sous le nom de Ganjars qui habitent sur les frontières du Kuara, envoya une espèce d'ambassade au Ras-el-Feel. Il avoit envie de brûler dans l'Atbara quelques villages des Arabes Jehennas, & il fit prier Yafine de ne pas les défendre. Les envoyés de Sheba vinrent souvent me voir & causer avec moi ; & l'un d'eux voyant que je me plaignois de la dyssenterie, parut regarder la chose de très peu de conséquence, attendu que j'avois à ma porte l'arbusle qui pouvoit me guérir. Cet arbusle a une racine longue, dure, presque aussi grosse qu'un panais, & recouverte d'une peau qui se pèle aisément. L'écorce est sans fibres jusques au

(1) La vallée de l'ombre de la mort.

bout, où la racine se partage en deux. Après que le Ganjar eut enlevé une légère membrane, qui tapissoit le dedans de cette écorce, il la mit sécher, & ensuite il voulut l'écraser entre deux pierres, mais je lui donnai un mortier, qui étoit plus commode.

Il me fit d'abord prendre une pleine cuillerée à café de cette poudre dans un gobelet de lait de chameau; & je renouvelai cette dose le même jour. Le lendemain je pris une tasse d'une infusion de la même drogue dans du lait de chameau, au moment qu'on venoit de le traire. Je me sentis le premier jour une soif violente: mais on me défendit de boire ni eau ni bière. Cependant je bus en secret un peu d'eau qui avoit bouilli, que je laissai ensuite refroidir, & dans laquelle je mêlai quelques gouttes d'eau-de-vie. Je voulus encore boire de l'eau avec une décoction de tamarin, mais je m'en trouvai incommodé. Je ne puis pas dire que j'apperçusse le premier jour aucun changement; mais le second jour je me sentis infiniment mieux. J'abandonnai le laudanum & l'ipécacuanha, & je résolus de m'en tenir à mon nouveau remède. Je vois sur mon journal que je me trouvai tout-à-fait bien le

fixième & le septième jour ; & quoique j'eusse depuis quelque légère atteinte de ma maladie , je ne fus jamais obligé de prendre une seule goutte de laudanum. Je ne m'aperçus point que le wooginoos m'occasionnât des évacuations extraordinaires , ni eût d'autre effet foudain que de causer une grande soif , qui diminuoit au bout d'un certain temps.

Quand je traversai le Sennaar , je vis que tous les habitans connoissoient l'usage & la vertu de cette plante. J'en avois fait réduire en poudre une grande quantité , dont je me servis partout avec succès. Je crus que le mélange d'un tiers de quinquina la rendroit encore plus efficace ; & comme il m'étoit difficile de me procurer du lait , je la faisois infuser dans de l'eau. J'essayai aussi de faire une teinture de wooginoos , ce qui ne me parut pas faire un mauvais effet. Mes domestiques & moi en prenions une cuillerée dès que nous nous appercevions de quelque symptôme de dyssenterie , ou lorsque cette maladie faisoit des ravages dans les endroits où nous passions. Ce remède est très-amer , & n'a aucun goût aromatique ni résineux : mais il rend la bouche un peu épaisse comme l'ipécacuanha.

Les botanistes ne connoissent point le wooginoos. J'en portai des graines en Europe, & l'arbusce est fort bien venu dans tous les jardins : mais il n'a jamais donné de quoi se reproduire. Sir Joseph Banks, président de la Société Royale, engagea M. Miller à peindre en grand le wooginoos, tel qu'il étoit venu dans le jardin de Kew ; & le tableau représentoit parfaitement l'original. A cette attention Sir Joseph en ajouta une autre très-flatteuse, ce fut de nommer l'arbusce d'après celui qui l'avoit porté en Angleterre, *Brucea anti-dysenterica*. La gravure qu'on voit ici est d'après le dessin que je fis au Ras-el-Feel.

La feuille est longue, pointue, très-unie & sans aucune apparence de côtes latérales ; le dedans est d'un verd foncé, & le dehors un peu plus clair. Les feuilles sont deux à deux de chaque côté de la branche, & il y en a une seule dans le bout. Les fleurs viennent au bout d'un jet qui pousse de chaque côté de la branche. Le calice est un périclype divisé en quatre segmens. La fleur est de quatre pétales, dont chacun a une forte côte qui descend depuis le centre jusqu'à la base. Au lieu de pistil, elle a un petit calice, autour duquel

s'élèvent entre les segmens du périanthe & les pétales de la fleur quatre foibles étamines, avec un fort stigma cramoisi, qui a la forme d'une fève de café, & qui se partage par le milieu.

CUSSO, ou BANKESIA ABYSSINICA.

LE cusso est un des arbres les plus beaux & les plus utiles. Il croît sur les hauteurs de l'Abyssinie, & il y est indigène. Je n'en ai jamais vu ni dans le Kolla, ni en Arabie, ni dans aucune autre partie de l'Afrique. C'est une nouvelle preuve de la sagesse de la Providence, qui n'a point fait croître cet arbre hors des limites où règne la maladie qu'il est destiné à guérir.

Les Abyssiniens des deux sexes & de tout âge sont affligés d'une maladie terrible, qu'ils s'habituent à supporter avec une sorte d'indifférence. Chaque individu rend, au moins une fois par mois, une grande quantité de vers. Ces vers ne sont ni de l'espèce de ceux qu'ont les enfans en Europe, ni de l'espèce du ver solitaire, mais bien de ceux qu'on appelle ascarides;

& pour les rendre, on met infuser le soir une poignée de fleurs de cusso sèches dans trois quarts de pinte de bouza, espèce de bière qu'on fait avec du teff, & le lendemain matin on boit cette bière. Tandis que le malade fait usage de ce remède, il se renferme chez lui du matin jusqu'au soir, & se fait un scrupule de se laisser voir même à ses parens & à ses amis. Telle étoit également la coutume des anciens Egyptiens quand ils prenoient quelque médecine particulière. On dit que les Abyssiniens ne voyagent point en pays étranger, parce qu'ils n'y trouveroient point de cusso, & qu'alors la plupart mourroient promptement.

La graine de cusso est encore plus petite que celle du fantonicum, qui est aussi une espèce de bois vermifuge. Comme lui, le cusso laisse tomber facilement ses graines; & cette raison, jointe à celle de leur ténuité, est cause qu'on en ramasse fort peu & qu'on fait plutôt usage de la fleur. Ce remède est amer, mais moins que la graine de fantonicum.

Le cusso, qui n'a guère plus de vingt pieds de haut, est presque toujours crochu ou pen-

ché. On le plante ordinairement, pour l'usage des villes & des villages, parmi les cèdres qui entourent les églises. Sa feuille a environ deux pouces un quart de long, & est supportée par une forte côte; le côté de dessus étant plus long & plus large que celui de dessous. Elle est d'un verd foncé & sans lustre, mais très-agréable à la vue, & le dehors est couvert d'un duvet très-doux. Cette feuille est en outre dentelée, comme une feuille d'ortie, à laquelle elle ressemble assez, quoique plus étroite & plus longue.

Les feuilles croissent deux-à-deux sur la même branche, & entre les grandes il y en a toujours alternativement des petites, qui semblent attendre l'instant de les remplacer. La branche est terminée par une seule feuille. Cette branche est toujours épaisse & dure comme celle d'un palmier. Elle s'entr'ouvre là où il n'y a point de feuilles; c'est-à-dire, à un pouce & demi de l'arbre, & la fleur sort de cette ouverture. Il y a d'abord un jet rond & d'environ un pouce un quart de longueur, qui se partage en quatre branches crochues, au bout de chacune desquelles sont des fleurs simples. Les fleurs sortent de chaque nœud, & comme

ces quatre branches sont très-tortueuses & très-noueuses, l'ensemble a vraiment la forme d'une grappe de raisins, comme le bois a la consistance de la rafle. Il y a toujours quelques petites feuilles entremêlées dans les bouquets de fleurs,

Le calice qui contient la fleur paroît d'abord d'un verd mêlé de pourpre, & quand il est bien ouvert, il est d'un rouge foncé ou pourpre. La fleur est blanche & composée de cinq pétales. Dans le milieu il y a un pistil fort court & arrondi par le bout, autour duquel sont huit étamines de la même forme, dont l'extrémité est couverte d'une farine jaune. Le calice a aussi cinq pétales, & ressemble à une double fleur. Ces pétales sont arrondis par en-haut, & ont à-peu-près partout la même largeur.

L'écorce du cusso est très-unie, d'une couleur blanchâtre & marquée de raies brunes qui traversent le tronc de l'arbre. Le bois en est mou & cordé. Vers le haut du tronc, & immédiatement au-dessous des grosses branches, le cusso est ceint de cercles composés de petits filamens, qui ressemblent à des crins

de cheval. Il y a ordinairement quatorze ou seize de ces cercles, & c'est une marque caractéristique qui n'appartient qu'à ce seul arbre. Comme la figure de cet arbre est exactement représentée ici dans toutes ses parties, je pense qu'elle pourroit servir à faire découvrir en Amérique quelque arbre de la même espèce par la latitude 11° ou 12° nord; & comme le casso fournit un remède très-efficace en Abyssinie, il n'est pas douteux que nos médecins ne pussent lui trouver quelque autre propriété utile au genre humain. Conformément au droit qu'ont tous ceux qui font des découvertes, j'ai voulu que cet arbre utile & superbe portât le nom de *sr Joseph Banks*, président de la société royale.

T E F F.

Cette espèce de grain est cultivée dans toute l'Abyssinie, où il semble que toutes sortes de terrains lui conviennent également, & il sert à faire une grande partie du pain qui se consume dans ce vaste empire. Les Abyssiniens

ont pourtant beaucoup de froment, & ils en ont même d'une qualité supérieure, & le pain qu'ils en tirent est aussi beau qu'aucun autre pain du monde ; mais ce pain est réservé aux personnes du premier rang. Le teff, au contraire, sert à tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets ; & il y en a d'une qualité qu'on estime pour le moins autant que le plus beau froment. La farine en est tout aussi blanche que celle de froment, & on en fait du pain plus léger & d'une digestion plus facile. Il y a d'autre teff qui rend du pain moins blanc, & d'autre enfin qui le rend presque noir.

La cause de cette variété est aisée à voir. Le teff demande un terrain léger & peu humide, sans être jamais sec. Plus le terrain est léger, plus la pellicule sera mince & plus la farine sera blanche. Le teff qu'on recueille avant des grandes pluies de l'arrière saison est aussi d'une meilleure qualité, & enfin la beauté de la farine dépend beaucoup de la manière dont on le moule & dont on le crible avant de le moudre. Ces opérations sont faites & répétées avec la plus grande attention pour le pain qu'on mange à la table des Abyssiniens du premier

dont deux du côté d'en-bas du pistil & la troisième du côté d'en-haut. Chacune de ces étamines est couronnée de deux stigmates ovales, d'abord vertes & ensuite cramoisies. Les grains sont formés dans une enveloppe, consistant en deux feuilles creuses en forme conique, lesquelles en se joignant font une petite cosse conique & très-pointue. Les grains sont oblongs, & gros tout au plus comme la tête d'une épingle; cependant ils sont en si grande quantité, que les récoltes de teff rendent toujours beaucoup, & servent en grande partie à nourrir les Abyssiniens.

Nous ignorons si les Grecs & les Romains connoissent le teff. Les divers granigères dont les anciens faisoient usage sont si mal décrits, qu'excepté un très-petit nombre des plus communs, il nous est impossible de deviner ceux dont parle l'histoire. Plin en cite plusieurs, mais il ne fait mention que de leurs qualités médicinales; il dit que quelques-unes de ces plantes croissoient dans les Gaules, d'autres dans la Campanie, & il garde le silence sur celles de l'Ethiopie & de l'Egypte. Cependant parmi celles qu'il cite il y en a une qu'il appelle tiphe: mais il ne dit point où elle vient.

vient. Le nom porteroit à croire que c'est le teff : je ne hasarderai pourtant cette opinion que comme une conjecture.

Il n'est nullement probable que, d'après les rapports de religion & de commerce qui existoient dès les premiers âges du monde entre l'Ethiopie & l'Egypte, cette espèce de grain si importante pour l'une de ces contrées ait pu demeurer totalement inconnue à l'autre. Le teff ne vient point dans le Kolla, c'est-à-dire, sur les bords de ces pays bas & brûlants ; car j'ai déjà dit qu'on ne pouvoit rien semer dans le Kolla ou dans le Mazaga même. Sur les bords du Kolla, au lieu du teff, on cultive le tocusso, qui est un grain noir. La tige du tocusso n'a guère qu'un pied de hauteur, & se divise en quatre pour porter le grain. Cette plante semble être une espèce de meïem msalib, que nous appelons l'herbe de la croix (1). Le tocusso produit un pain fort noir, dont se nourrissent les plus pauvres Abyssiniens. Mais si le pain en est mauvais, je crois qu'en revanche la bière qu'on en tire vaut mieux que celle qu'on fait avec le teff.

(1) *Gramen crucis.*

Quelques personnes croient que c'est à l'usage du teff, qu'on doit attribuer cette maladie vermineuse, dont j'ai parlé dans l'article du cussio. Mais je pense autrement; car les Gibbertis, ou les Mahométans qui vivent en Abyssinie, mangent tout autant de teff que les chrétiens, & n'ont jamais de vers. Je crois plutôt, comme je l'ai déjà dit, que cette maladie vient de l'habitude de manger de la viande crue, dont les seuls Mahométans ont grand soin de s'abstenir.

QUADRUPÈDES.

J'E crois que de tous les pays du monde, l'Abyssinie est celui qui produit la plus grande variété de quadrupèdes, soit sauvages, soit domestiques. Comme toutes les hauteurs sont maintenant dégarnies de bois, parce que la marche continuelle des armées a fini par le détruire, les montagnes sont tapissées jusqu'au sommet d'une verdure perpétuelle.

Les longues pluies de l'été ne sont pas tout de suite absorbées par le soleil. Un voile épais garantit la terre de ses rayons quand cet astre est près de son zénith, de manière qu'il produit assez de chaleur pour hâter la végétation, sans lui nuire, en desséchant le sol; & par ce moyen toute espèce de bétail trouve, d'un bout de l'année à l'autre, du pâturage en abondance.

On y voit partout d'innombrables troupeaux de bœufs de plusieurs espèces. Les uns

différent par leur taille, les autres par la grandeur ou par la conformation de leurs cornes; d'autres n'ont point du tout de cornes; quelques-uns sont chargés de bosses énormes; quelques autres sans bosses; & tous enfin de couleur diverse, & ayant le poil long & ras, suivant le climat où ils paissent. Ces animaux sont employés à différens usages. Tantôt on les emploie aux charrois, comme les mulets & les ânes; tantôt on les monte comme des chevaux, & ceux dont on se sert de cette manière sont toujours d'une moyenne taille. Quant à ceux qui ont ces cornes monstrueuses, dont j'ai parlé dans mon voyage, ils ne sont estimés que par la grandeur de ces mêmes cornes. L'animal n'est pas aussi gros qu'une de nos vaches d'Angleterre; & la croissance de ses cornes est une maladie qui lui devient toujours fatale, parce qu'on cherche à l'augmenter pour rendre les cornes plus belles. Cependant il n'est pas prouvé qu'on pût, quand on le voudroit, arrêter les progrès de la maladie. Mais le lecteur peut être certain qu'il n'y a point en Afrique de bœufs carnivores; & qu'on n'a prétendu qu'il y en avoit que pour supposer qu'ils étoient armés de ces cornes d'une grandeur démesurée. J'avois tou-

jours souhaité que l'article de ces taureaux carnivores, & quelques autres anciens articles, disparussent de nos transactions philosophiques. Ce sont des absurdités qu'on ne peut pardonner qu'à la physique dans son enfance, & aux premiers voyageurs, mais qui ne doivent point rester parmi les observations lumineuses & les découvertes certaines des philosophes modernes.

L'on ne peut pas dire que le buffle soit carnivore; mais nous nous garderons bien pourtant de l'appeler ici un animal domestique. C'est au contraire le plus féroce de tous les animaux du pays qu'il habite. Aussi, loin des montagnes découvertes & tempérées de l'Abyssinie, il se tient dans le brûlant Kolla, où, au lieu de se cacher comme les autres animaux sauvages, il va, fier de sa force & de sa supériorité, errer tranquillement à l'ombre des grands arbres, le long des plus belles rivières, & sur les bords des vastes étangs où l'eau est la plus claire. Cependant le buffle est non moins sale que féroce, brutal & indocile; & il semble tenir parmi les animaux de son espèce le même rang qu'a le loup parmi les animaux voraces.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la femelle du buffle est le seul animal que les Egyptiens se permettent de traire; & quoi qu'il y ait toute apparence que les buffles d'Egypte soient de la même espèce que ceux d'Ethiopie, le changement de climat & de nourriture ont mis tant de différence dans leurs mœurs, que ceux d'Egypte sont tout-à-fait domestiques, & se laissent conduire & gouverner par des enfans de dix ans, sans qu'il arrive jamais le moindre accident.

Parmi les animaux sauvages qu'on voit en Ethiopie, il y a un nombre prodigieux de gazelles ou d'antelopes de diverses espèces, telles que le bohur, le fassa, le fêcho, la madoqua & beaucoup d'autres. Ces antelopes se trouvent rarement dans le pays cultivé où l'on fait paître le bétail; comme elles broutent les arbres, elles se tiennent pour la plupart dans les terrains les plus inégaux, le long des rivières, où elles se cachent & dorment sous les buissons pendant la chaleur du jour. Elles sont encore en plus grand nombre dans ces provinces que la guerre a dévastées, & dont on a brûlé les villages & exterminé les habitans, parce que l'avoine sauvage qui

soufre le pays, leur permet d'y rester tranquilles & à l'abri des poursuites de l'homme. J'ai donné un exemple remarquable de ce que je dis ici, en parlant de ma première tentative pour découvrir les sources du Nil (1).

Les hyènes sont encore plus nombreuses que les antelopes. J'ai déjà assez parlé de ces animaux, dont il y a, je crois, deux espèces différentes. On ne voit en Abyssinie que peu de variétés dans l'espèce des chiens & dans celle des renards. Parmi ces derniers, les plus nombreux sont les Jackals, qui ressemblent absolument à ceux qui chassent par troupes en Syrie & en Barbarie, & qu'on a coutume d'entendre hurler le matin & le soir. Le véritable renard n'y est pas connu; du moins je n'ai jamais vu dans aucun auteur un dessin qui lui ressemblât. On trouve souvent en Abyssinie dans les marais & sur les bords des rivières, couverts de bois, des sangliers qui sont moins grands & ont le poil moins roide que ceux de Barbarie & d'Europe, mais qui d'ailleurs leur ressemblent absolument. Comme ces animaux sont regardés comme immondes,

(1) Troisième volume.

tant par les Chrétiens Abyssiniens que par les Mahométans, & que conséquemment on ne les chasse point, ils devroient s'être singulièrement multipliés, ainsi que les renards : mais malgré cela il n'y en a pas une très-grande quantité, ce qui prouve que les hyènes en dévorent souvent pendant qu'ils sont petits, comme elles dévorent beaucoup d'autres animaux.

L'éléphant, le rhinocéros, la giraffe ou le came-leopard, sont habitans du brûlant Kolla. Ni le lion, ni le léopard, ni le saadh (1), ne paroissent sur les montagnes & dans les pays cultivés. Il n'y a point de tigres en Abyssinie, ni, je crois, dans aucune autre partie de l'Afrique. Le tigre est un animal d'Asie; & je ne sais pas pourquoi quelques voyageurs ou naturalistes l'ont appelé le tigre-loup, & confondu avec ce dernier animal.

Des troupes innombrables de singes ravagent les champs de millet dans toute l'Abyssinie, & un nombre prodigieux font également grand tort aux récoltes. Je n'ai jamais vu un

(1) La panthere.

feul lapin dans ces contrées : mais il y a beaucoup de lièvres , que les Abyffiniens regardent auffi comme immondes , & qui n'étant point chaffés devroient s'être multipliés confidérablement. Mais fi l'homme ne leur fait point la guerre , ils trouvent des ennemis dans la grande quantité d'aigles , de vautours , & d'autres oifeaux de proie qui planent fans cefle fur ces contrées.

L'hippopotame & le crocodile abondent dans toutes les rivières , non - feulement en Abyffinie , mais en Nubie & en Egypte. Je ne connois point de figure , ni de description exacte de ces animaux ; cependant , quelques accidens imprévus m'empêchent d'en donner une nouvelle. Il y a beaucoup d'ânes dans le plat pays vers les frontières de l'Atbara : mais on n'y voit point de zebre. Le zebre habite le Fazuclo & le Narea.

RHINOCEROS.

LES naturalistes s'accordent maintenant à dire qu'il y a deux espèces de rhinocéros, l'un armé de deux cornes au-dessus du nez, & l'autre n'en ayant qu'une. L'opinion générale est aussi que ces deux espèces habitent deux contrées différentes & éloignées dans l'ancien continent; c'est-à-dire, que le rhinocéros à une corne se tient exclusivement en Asie, & que celui qui en a deux ne se trouve qu'en Afrique.

Je n'affirmerai point que cette division soit parfaitement exacte. Nous savons bien sûrement qu'il y a en Asie un rhinocéros armé d'une seule corne: mais nous ne sommes pas également certains que tous ceux qui existent soient de la même espèce. De plus, il n'est pas douteux que le rhinocéros à deux cornes appartient à l'Afrique: mais on y trouve certainement aussi celui qui n'a qu'une corne, & surtout dans la partie orientale, dans le pays de l'encens & de la myrrhe, sur la côte où le Cap-Gardefan se prolonge dans l'Océan

Indien, au-delà du détroit de Bab-el-Mandel-eb. Si j'en crois même ce que les habitans de ces contrées m'ont attesté, je dirai que les rhinocéros qu'on voit dans le royaume d'Adel n'ont qu'une seule corne. Ils prétendent que cet animal est toujours unicorne dans les pays où il pleut très-peu, comme en Adel, qui, bien que dans les limites des pluies du tropique, reste exempt de ces torrens d'eau qui, pendant plusieurs mois de suite, inondent l'intérieur des terres vers l'ouest. Ils soutiennent aussi que le rhinocéros à double corne ne se trouve que dans cette partie des forêts de l'Ethiopie, habitée par les Shangallas, & qui est vis-à-vis des royaumes de Tigré & de Siré. Pour moi je le répète, je ne peux point garantir ces faits : mais je crois devoir les rapporter tels que je les ai appris. Je les crois même assez probables. Néanmoins, dans tous les cas où il n'est pas possible de faire assez d'observations pour s'assurer de la vérité, je laisse à mes lecteurs à juger, ce qu'ils croiront le plus vraisemblable.

Le rhinocéros, qui est représenté dans cette gravure, fut pris à Tcherkin près du Ras-el-Feel, dans une chasse, dont j'ai parlé à mon

retour par le Sennaar & les déserts de Nubie. C'est la première gravure d'un rhinocéros à double corne. Le premier unicorn, ou rhinocéros d'Asie, dont on ait publié la gravure, fut peint par Albert Durer, au commencement du seizième siècle, d'après un animal vivant, que les Portugais portèrent des Indes. Albert Durer le rendit supérieurement; & c'est pourtant d'après son tableau qu'il s'est répandu dans toutes les parties du monde tant de copies informes & monstrueuses. Quelques philosophes modernes ont un peu remédié à cet inconvénient. M. Parsons, M. Edouard & M. de Buffon ont donné des figures plus exactes d'après d'autres rhinocéros qu'on a eus en vie. Cependant, les dessins qu'ils ont fait faire ont encore des défauts, soit qu'ils viennent d'un ancien préjugé, soit qu'on les doive à un manque d'attention. Ils sont tous unicornes, c'est-à-dire, représentant le rhinocéros d'Asie. Le mien, au contraire, est comme je viens de le dire, à deux cornes, & représente un rhinocéros d'Afrique. Mais comme la principale différence entre ces deux espèces n'est que dans les cornes, & que leurs mœurs sont, je crois, les mêmes, & assez fidèlement décrites dans l'Histoire naturelle, je me bornerai

à marquer ce qui me semble manquer à cette histoire, & ce que j'ai eu occasion d'observer en voyant l'animal vivant & libre dans ses forêts natales.

Il est singulier que deux animaux tels que l'éléphant & le rhinocéros n'aient point été décrits par les auteurs sacrés. Moyse & les enfans d'Israël vécurent long-temps en Egypte & en Arabie, pays voisins de celui que ces animaux habitent. Le soin que le législateur Hébreu a eu de distinguer les animaux immondes de ceux qui ne le sont pas, sembleroit avoir dû l'obliger à décrire dans l'une de ces classes, deux animaux dont se nourrissoient quelques-unes des principales nations payennes. Quand on considère ensuite les rapports suivis qu'eut Salomon avec les habitans de la côte méridionale de la mer Rouge, il semble impossible que ce prince, non plus que David son père, n'ait pas connu l'éléphant & le rhinocéros. Cependant ils faisoient usage de l'ivoire, ainsi qu'ils le disent souvent dans leurs écrits, & l'ivoire venoit du même pays que l'or. Salomon a, en outre, écrit un ouvrage sur la zoologie; & nous ne pouvons croire qu'il ne connût pas deux des ouvrages les plus

remarquables du Créateur, tous deux habitans du grand continent d'Asie à l'orient de la Palestine, & de celui d'Afrique au midi, pays avec lesquels il avoit des correspondances continuëles.

L'Ecriture fait souvent mention de deux animaux sur lesquels les naturalistes ne sont pas d'accord. L'un est le behemoth, l'autre le reem; & ils sont cités dans les livres sacrés, comme les emblèmes de la force & du courage, comme indépendans de l'homme, & résistans seuls au pouvoir qu'il a eu de soumettre le reste des animaux. Quoiqu'on ne doive pas prendre ceci littéralement, puisqu'il n'y a point d'animal qui soit totalement affranchi du pouvoir de l'homme, nous devons l'appliquer à des animaux qui, par leur taille énorme & par leur force, sont infiniment supérieurs aux autres espèces.

Je pense donc que le behemoth est l'éléphant. Son histoire est bien connue; & il me reste à développer celle du reem, que je crois être le rhinocéros. Son nom semble dériver, tant en hébreu qu'en éthiopien, de l'action de se relever, de se tenir droit. Ce n'est pour

tant pas une qualité distinctive du rhinocéros, car loin d'être droit, il a les genoux tout crochus : mais cela doit s'appliquer à la manière dont la corne est placée. Les cornes de tous les autres animaux sont plus ou moins inclinées relativement au nez ou à l'os frontal. Mais la corne du rhinocéros est droite, & forme une tangente sur cet os ; aussi a-t-elle une bien plus grande puissance, une bien plus grande force de levier, qu'elle ne pourroit avoir dans toute autre position.

L'Écriture fait une heureuse allusion à cette corne. " Ma corne, tu t'élèveras comme la „ corne d'une licorne. „ (1) — Et la corne dont il est ici parlé n'est pas entièrement figurative, ainsi que je l'ai prouvé dans le cours de cet ouvrage (2). C'est réellement un ornement porté par les grands dans les jours de triomphe & de réjouissance. On les oint en même temps avec de l'huile douce & nouvelle ; & en parlant de la corne, David n'oublie point cette circonstance.

(1) Psalm. 92, vers. 10.

(2) Vol. III.

Je ne fais pas pourquoi quelques auteurs ont fait le reem ou la licorne de l'espèce des daims ou des antelopes, qui sont des animaux foibles & timides, & dont le caractère est absolument opposé à celui que l'Ecriture donne au reem. En outre, on voit aussi dans l'Ecriture que le reem est un quadrupède; ce qui n'a pas empêché un voyageur moderne de le confondre avec le léviathan, qui certainement étoit un poisson. Il est impossible de dire laquelle de ces deux opinions est la plus extravagante. Balaam, prêtre de Madian, conséquemment voisin des contrées qu'habite le rhinocéros, & d'ailleurs connoissant beaucoup l'Ethiopie, car les Madianites étoient pasteurs & originaires de ce pays-là, Balaam contemplant la force d'Israël qu'il veut maudire, dit que les Israélites ont la force du reem (1). Job (2) fait aussi souvent allusion à la force, à la férocité, à l'indomptabilité de cet animal. "Le reem, dit-il, voudra-t-il te servir & se tenir à ta crèche?" C'est-à-dire, voudra-t-il volontairement venir dans ton écurie & manger ce que tu lui présenteras? Il dit encore:

(1) Numb. chap. 25, vers. 22.

(2) Job. ch. 39, v. 9.

"Pourras-tu

“ Pourras-tu attacher le reem avec une cour-
 „ roie dans le fillon, & voudra-t-il herfer les
 „ vallées derrière toi (1); ou, en d'autres ter-
 „ mes, pourras-tu lui faire traîner la charrue
 „ & la herse. „

Isaïe (2) qui, de tous les prophètes, est celui qui a le mieux connu l'Egypte & l'Ethiopie, dit en prophétisant la destruction de l'Idumée, que le reem viendra avec le gras bétail; preuve qu'il favoit que cet animal habitoit dans le voisinage. Quand il prédit aussi la désolation de l'Egypte, il annonce comme un moyen d'opérer cette désolation, la mouche (3) qui viendra d'Ethiopie, pour chercher les troupeaux dans le désert & parmi les buissons; & les poursuivre partout où ils se retirent chaque année à l'abri de cet insecte, qui ne peut y venir sans un exprès commandement (4).

Le rhinocéros s'appelle en geesh, arwé barish, & en amharic, auraris, mots qui signi-

(1) Job, chap. 39, v. 10.

(2) Isaïe, ch. 34, v. 7.

(3) Ibid. ch. 7, v. 18 & 19.

(4) Exod. ch. 8, v. 22.

fient tous les deux, la grande bête sauvage armée de la corne. Il semble conséquemment que ces noms ne devoient s'appliquer qu'au rhinocéros unicorne. Dans le pays des Shanggallas & en Nubie le rhinocéros s'appelle girnamgiru, ce qui signifie littéralement corne sur corne; & qui, par conséquent, annonce que l'animal en a deux. Le texte éthiopien rend le mot de reem par celui d'arwé-harish; & la version des Septante le traduit par celui de monocéros ou d'unicorne.

Si le rhinocéros d'Abyssinie avoit toujours deux cornes, il me sembleroit extraordinaire que les Septante l'eussent appelé monocéros, surtout ayant eu occasion de voir un animal de cette espèce, qui fut exposé de leur temps à Alexandrie, & qui est le premier dont l'histoire ait fait mention (1).

La principale raison qui a engagé à traduire le mot de reem par celui d'unicorne & non de rhinocéros, c'est qu'on croyoit que cet ani-

(1) Voyez dans le premier volume l'endroit où il est parlé de la fête que Ptolémée Philadelphie donna à son avènement à la couronne.

mal ne devoit avoir qu'une corne. Mais cela ne suffisoit pas pour établir l'existence d'un animal, que la durée de plusieurs âges n'avoit pu faire encore découvrir. L'Écriture parle de la corne de l'unicorne (1), & d'après cela le reem peut être le rhinocéros ; car le rhinocéros d'Asie & celui qui habite une partie de l'Afrique sont unicornes.

Il paroît bien étrange que, malgré l'expédition d'Alexandre dans les Indes, Aristote (3) ignorât l'existence du rhinocéros. Strabon & Athénée parlent comme ayant ouï-dire que cet animal avoit été vu en Egypte. Pausanias l'appelle le bœuf éthiopien, comme les Romains appeloient l'éléphant le bœuf lucanien (2), parce que le premier éléphant avoit été vu dans la Lucanie, partie de la Grande-Grèce. Pompée fit venir le premier rhinocéros en Italie,

(1) Deuteronome, chap. 33, vers. 17. — Perfum 22, vers. 21.

(2) Ceci prouve que le pavé mosaïque de Preneste n'est point un monument de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, comme le prétend le docteur Shaw, sect. 7, p. 429, en anglois.

(3) *Lucas Bovis*,

& on en revit souvent à Rome jusqu'au temps d'Héliogabale.

Mais comme les Romains tiroient ces animaux d'Asie, il est très - probable que ceux qu'on vit à Rome n'avoient qu'une corne; & c'est ainsi qu'on les voit représentés dans les médailles de Domitien. Cependant Martial (1) parle d'un rhinocéros qui avoit deux cornes; & comme il étoit incertain que ces animaux fussent ainsi armés par la nature, les commentateurs ont pris beaucoup de peine pour nous prouver que c'étoit une erreur du poète: mais aujourd'hui il n'y a plus de doute que le poète n'eût raison & que les commentateurs n'eussent tort: ce qui arrive fort souvent.

J'ignore pourquoi l'auteur de l'Encyclopédie angloise (2) dit, que le rhinocéros a une double corne dans les médailles de Domitien. Toutes ces médailles ne portent au contraire qu'une simple corne.

Les tourneurs emploient beaucoup les cor-

(1) Martial de Spectat.

(2) Voyez le supplément au dictionnaire de Chambers.

nes des rhinocéros. On en fait des coupes, & on les vend à des gens ignorans, à qui on fait croire qu'elles portent en elles un contrepoison. C'est pour cela qu'elles font en général partie des présens du Grand-Mogol, du roi de Perse & du sultan de Constantinople. Les naturalistes modernes se sont à peine élevés contre ce préjugé, qui pouvoit être très-accrédité pendant que l'école galénique fleurissoit, & qu'on faisoit beaucoup d'usage des poisons tirés du règne végétal : mais il est absurde de supposer que ce qui pouvoit indiquer le solanum par le seul contact, pourroit faire découvrir un mélange d'arsenic. D'ailleurs, j'en ai fait l'expérience, & je puis certifier que la corne de rhinocéros n'a le moindre effet ni sur l'un ni sur l'autre.

Les Abyssiniens ont tous le manche de leur poignard de corne de rhinocéros; & comme ces manches de poignard ou de couteau & les coupes sont à-peu-près les seuls ouvrages auxquels on emploie cette corne, c'est une des raisons qui me font dire qu'il ne faut pas se hâter de prononcer que les rhinocéros d'Asie n'ont qu'une seule corne, attendu qu'on ne nous envoie jamais de l'Inde que la corne de

devant, c'est-à-dire celle qui est ronde. En Abyssinie nous voyons rarement les chasseurs prendre la peine de couper la seconde corne du rhinocéros, parce que cette seconde corne est plate, & qu'elle n'a pas assez de diamètre pour servir aux ouvrages dont je viens de parler. La corne ronde est donc la seule qui paroisse à Gondar & au Caire; & si nous ne jugions l'espèce du rhinocéros africain que d'après cela, nous pourrions croire qu'il est unicomme comme celui d'Asie. Les cornes de cet animal sont solides & très-dures. Leur couleur est en-dehors d'un rouge brun & en-de-dans d'un jaune d'or, & dans le centre il y a une marque noire, qui a près de deux pouces de diamètre dans la partie où la corne en a cinq. La corne de rhinocéros est susceptible d'un très-grand poli: mais quand elle est bien sèche, elle se fend souvent. Elle se déjette aussi & s'éaille dans les grandes chaleurs. C'est la raison pour laquelle, malgré la beauté qu'elle a étant neuve, on ne peut pas en faire des tabatières qui durent. La chaleur de la poche les fait déjeter ou fendre. Il est vrai aussi que la tenuité des parois de la tabatière y contribue.

La première corne du rhinocéros a le bout un peu courbé en - dedans ; mais la courbe n'est pourtant pas aussi forte qu'elle paroît l'être dans la figure que nous a donné M. de Buffon. On peut imaginer combien cet animal est sensible dans cette partie, par l'exemple que j'en ai eu à Tcherkin, où une balle de mousquet ayant, par hasard, cassé le bout de la corne du rhinocéros que nous poursuivions, l'animal resta un instant comme mort. Par-derrière la première corne, c'est-à-dire celle qui est ronde & courbée, est la corne plate & droite ; & derrière cette seconde, j'en ai vu très-distinctement une troisième qui commençoit à pousser, & qui avoit déjà un pouce de long. Si j'en dois même juger par le diamètre de sa base, cette troisième corne étoit destinée à avoir la longueur des deux autres.

Les chasseurs de ces énormes animaux s'appellent *agageers*, d'après le mot *agaro*, qui signifie tuer en coupant le jarret ou le tendon d'Achille avec une épée tranchante. J'ai déjà décrit la manière dont on fait cette chasse. Les *agageers*, les seuls qui soient bien à même d'observer les monstres de leurs forêts, & conséquemment les seuls dont on pourroit tirer

des renseignemens, s'ils vouloient dire la vérité, prétendent qu'ils voient souvent des rhinocéros armés de trois cornes; & que la troisième est ronde, mais ne se recourbe pas vers la pointe, & n'est ni aussi longue, ni aussi pointue que la première. Tel est leur témoignage, que je ne garantis point. Je n'ai jamais vu moi-même de rhinocéros avec trois cornes qui eussent achevé de croître, comme j'en ai vu avec deux, & s'il est vrai qu'il y en ait effectivement avec trois longues cornes, ils doivent être d'une troisième espèce. Les agageers disent que le mâle seul a une troisième corne, & qu'elle ne lui pousse que quand il est avancé en âge. La double corne que j'ai est attachée à un muscle ou cartilage, qui, en se desséchant, devient excessivement dur. Il descend de l'os frontal & recouvre l'os du nez: mais comme je n'observai pas assez attentivement la tête de l'animal, lorsqu'on venoit de le tuer, je ne me rappelle pas bien où se termine le muscle qui porte la corne, ni comment il est attaché à l'occiput & sur le nez.

Plusieurs personnes ont imaginé que les cornes du rhinocéros & les dents de l'éléphant étoient des armes que la nature avoit donné

à ces animaux pour combattre l'un contre l'autre. Que le défaut de nourriture, ou le chagrin d'être interrompus dans leurs habitudes, puisse engager deux animaux égaux en force à se battre & à chercher à s'entre-détruire, cela n'est pas douteux. Nous savons que les Romains faisoient combattre dans leurs jeux publics l'éléphant contre le rhinocéros : mais ce n'étoit point la nature, c'étoit l'adresse de l'homme qui excitoit ces animaux à se faire la guerre. L'on peut donc donner de meilleures raisons d'une conformation si extraordinaire. Placés par la nature dans d'immenses forêts & au milieu des déserts, où ils se cachent toujours dans les endroits les plus inaccessibles, ils trouvent sans cesse de quoi se nourrir abondamment. Ni l'un ni l'autre ne sont carnivores, ni rivaux en amour : quel motif pourroit donc leur inspirer l'éternelle fureur de se battre ?

J'ai déjà dit que le rhinocéros ne se nourrissoit point d'herbe, mais qu'il broutoit les arbres. Il n'épargne pas même les plus épineux; il semble au contraire les préférer, & il ne s'en tient pas aux petites branches, tout est bon pour satisfaire sa faim. De tous les animaux que j'ai vus, c'est celui dont la machoire est

la plus puissamment endentée, & la plus propre à briser tout ce qui pourroit lui faire résistance. Il a en tout vingt-huit dents, dont six molaires; & j'ai vu quelquefois dans sa fiente, ainsi que dans celle de l'éléphant, de petits bouts de bois qui n'étoient pas digérés, & qui avoient jusqu'à trois pouces de diamètre.

Mais indépendamment des arbres dont le bois est dur, il y a dans ces forêts d'autres arbres d'un bois plus mou & plus aqueux, qui semblent, de préférence, destinés à nourrir l'éléphant & le rhinocéros. Celui-ci peut allonger singulièrement sa lèvre supérieure, comme l'éléphant sa trompe, pour atteindre au plus haut des arbres, & avec sa lèvre & sa langue, il les dépouille de leurs branches élevées qui ont le plus de feuilles, & qu'il dévore les premières. Quand l'arbre est entièrement dépouillé, il ne l'abandonne pas encore; mais plaçant son museau aussi bas qu'il peut, pour faire entrer sa corne dans l'arbre, il le fend en se relevant, jusqu'à ce que tout le tronc soit réduit en petites lattes. Après quoi il le presse sous ses dents monstrueuses, & le mange avec la même facilité qu'un bœuf mangeroit un pied de céleri ou quelque autre herbe de jardinage.

Telle est aussi la manière dont l'éléphant dévore les arbres. L'on voit à chaque pas, dans les déserts de l'Abyssinie, des arbres sur lesquels cette opération a été commencée. Quelques-uns sont dépouillés de leurs feuilles & de leurs branches, ou coupés d'un coup de dent aussi bas que le degré de consistance de leur bois l'a permis, sans qu'il fût nécessaire de les fendre. D'autres sont déjà fendus, réduits en lattes & mangés en partie; d'autres sont tout préparés, mais abandonnés, parce que l'animal a craint quelque danger, ou qu'il étoit rassasié; ils restent pour satisfaire la faim de celui qui se présentera. Dans certains endroits, j'ai vu des arbres mangés jusqu'à un pied de terre. Ces arbres étoient toujours tendres & pleins de suc, & l'on appercevoit facilement dans le bout du tronc qui restoit la manière dont ils avoient été fendus. Enfin, indépendamment de toutes ces preuves & du témoignage des chasseurs, on nous portoit souvent des morceaux de corne de rhinocéros & de dent d'éléphant, qu'on trouvoit tantôt au pied des arbres, tantôt dans le tronc même où elles avoient été cassées.

L'éléphant ne mange pas plus d'herbe que

le rhinocéros, & s'ils étoient l'un & l'autre obligés de s'en nourrir, ils courroient souvent risque de périr de faim; car, dans certaines saisons, l'herbe sèche sur pied, & dans d'autres souvent les Shangallas y mettent le feu: cependant en Europe on les nourrit de foin. On ne pourroit pas chaque année gâter les arbres comme ces animaux l'exigeroient: mais malgré cela l'herbe n'est pas plus leur aliment naturel, que le sucre & l'eau-de-vie qu'on leur donne quand ils sont dans nos climats.

La rudesse de la langue du rhinocéros est un autre objet de dispute. On a dit que cet animal l'avoit si rude qu'il pouvoit aisément détacher la chair de dessus l'os de l'homme. D'autres disent au contraire que le rhinocéros a la langue aussi douce que celle d'un veau. Ces deux rapports sont opposés, mais vrais jusqu'à un certain point. La langue d'un jeune rhinocéros est douce: mais la peau en est plus épaisse que celle de la langue d'un veau, & elle a des espèces de fentes & de rides, & non des tubercules apparens, ni rien qui indique qu'il ait besoin d'en avoir. Mais la langue & le dedans des lèvres d'un vieux rhinocéros sont excessivement rudes; & cela vient

sans doute de ce qu'il est sans cesse occupé à saisir avec sa langue & ses lèvres les branches des arbres dont l'écorce est raboteuse, telle, par exemple, que celle de l'acacia.

C'est quand le rhinocéros est poursuivi & effrayé, que nous pouvons juger de sa vitesse, qui paroît vraiment prodigieuse, quand on considère le volume énorme de son corps, son poids & le peu de longueur de ses jambes. L'animal est long, & il prend quand il court un trot redoublé qui lui fait faire en très-peu de temps beaucoup de chemin. Malgré cela, il ne faut pas croire, comme quelques personnes l'ont dit, qu'il coure en plaine plus vite qu'un cheval. Je l'ai dépassé aisément, ainsi que d'autres personnes moins bien montées que moi; & quoiqu'il soit vrai qu'un homme à cheval ne puisse guère le joindre, il faut moins l'attribuer à sa vitesse qu'à sa ruse. Il traverse continuellement d'un bois dans l'autre, & s'enfonce toujours dans les endroits les plus fourrés. Les arbres secs ou cassans qu'il rencontre sur son passage, sont brisés comme par un coup de canon, & tombent derrière lui à droite & à gauche; d'autres, qui sont verts ou élastiques, plient sous son poids,

& se relevant ensuite avec une force terrible, attrapent le chasseur inattentif & le mettent en pièces avec son cheval contre les autres arbres qui sont auprès.

Le rhinocéros a les yeux très-petits; il tourne fort rarement la tête, & conséquemment il ne voit rien que ce qui est droit devant lui. C'est ce qui cause ordinairement sa mort; car il n'échappe jamais, si le lieu où on le poursuit est assez découvert & assez spacieux pour qu'un cheval puisse le dépasser. Son orgueil, sa furie lui font dédaigner tout autre moyen de se sauver que par la victoire. Il s'arrête un moment; puis il reprend sa course & fonce sur le cheval, comme a coutume de le faire le sanglier, auquel il ressemble beaucoup par ses mœurs & par sa manière de se défendre. Le cavalier l'évite aisément en changeant tout-à-coup de direction; & c'est l'instant fatal pour le rhinocéros. L'homme nud, qui est en croupe derrière celui qui conduit le cheval, se laisse glisser à terre sans être aperçu; & tandis que le rhinocéros cherche le cheval, le chasseur lui coupe avec son épée tranchante le tendon du talon; ce qui le rend incapable de fuir & de se défendre.

En parlant de la quantité du manger nécessaire pour nourrir cette énorme masse, nous devons considérer aussi la grande quantité d'eau qu'elle a besoin d'avaler. Aussi le rhinocéros ne peut-il habiter que les pays des Shangallas, inondés tous les ans par six mois de pluies consécutifs, remplis de bassins vastes & profonds que la nature a creusés dans le roc vif, abrités par des arbres épais, qui empêchent toute espèce d'évaporation, & arrosés par de grands fleuves, dont jamais l'eau ne diminue. Cependant ce n'est pas seulement pour boire, que cet animal monstrueux fréquente le bord des étangs & des rivières. Sa grandeur, sa force, sa férocité, ne l'empêchent pas d'être obligé de prendre des précautions pour se défendre contre le plus petit, mais le plus terrible de ses ennemis. La grande consommation qu'il fait d'arbres & d'eau le retiennent forcément dans un espace circonscrit. Tous les lieux ne lui conviennent pas également, & il lui est impossible de quitter ses forêts natales pour aller chercher un asile dans les sables de l'Atbara.

La mouche, cette implacable persécutrice des animaux qui vivent dans les terrains gras & noirs, n'épargne point le rhinocéros & ne

redoute pas sa férocité. Elle l'attaque comme elle attaque le chameau, & elle l'immoleroit tout aussi aisément, sans un stratagème par le moyen duquel il se défend contre son aiguillon. La mouche exerce ses fureurs dans la saison des pluies, & toute la terre noire du Kolla n'est alors qu'un boubier. Le rhinocéros attend la nuit, où la mouche repose; & choisissant un endroit commode, il se roule dans la boue & se couvre d'une espèce de cuirasse qui, le lendemain, le garantit des piquûres de son ennemie. Les rides, les plis de son cuir, servent à retenir la boue dont il s'est couvert. Ce n'est guère que sur le bord de ses lèvres, sur ses épaules & sur ses jambes, qu'il s'en détache quelques placards à mesure qu'il se remue; ce qui laisse ces endroits exposés aux attaques de la mouche. La douleur qu'il souffre alors l'oblige à se frotter contre les arbres les plus rudes; & c'est de-là que viennent ces tubercules que nous voyons sur lui & sur l'éléphant.

M. de Buffon, qui croit que ces rugosités sont naturelles à la peau de l'animal, dit, pour prouver son opinion, qu'on en a trouvé sur le fœtus d'un rhinocéros. Je ne prétends pas

pas contester ce fait; il est possible qu'une femelle de rhinocéros étant piquée dans le temps qu'elle étoit pleine, l'impression de sa douleur ait été marquée sur le fœtus qu'elle portoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'avouer que j'ai entendu dire, non-seulement aux chasseurs, mais aux gens les plus dignes de foi, que ces protuberances ne venoient que des piqures de la mouche; & on a souvent tué dans la saison de la mouche en Abyssinie des rhinocéros, qui avoient les épaules & la croupe couvertes de blessures & de sang. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que la peau du rhinocéros soit aussi dure & aussi impénétrable qu'une planche. Je soupçonne même que cette dureté ne lui vient que par maladie, ou quand on le tient renfermé; car dans son état sauvage, je lui ai vu enfoncer de trois pieds dans le corps, des javelines lancées par des chasseurs qui n'étoient pas très-adroits. Une balle de fusil le perceroit de part en part, si elle ne rencontroit point d'os. Les Shangallas le tuent avec les plus mauvaises flèches qu'ait jamais pu avoir un peuple qui a fait usage de ces armes, & ensuite ils le dépècent avec des couteaux non moins mauvais que leurs flèches.

J'ai dit plus haut que le rhinocéros alloit le soir se rouler dans la boue. Il a alors tant de plaisir à se frotter, qu'on entend ses grognemens à une très-grande distance. Son plaisir & l'obscurité de la nuit sont cause qu'il oublie sa vigilance ordinaire. Les chasseurs, guidés par le bruit qu'il fait, se glissent secrètement auprès de lui; & tandis qu'il est couché, ils lui lancent leurs javelines dans le flanc, où la blessure est mortelle.

Un chirurgien du Shaftesbury, vaisseau de la compagnie des Indes, fut le premier qui observa un fait, qu'on a fort mal-à-propos traité de fabuleux (1). Il observa sur un rhinocéros nouvellement pris après s'être roulé dans la boue, plusieurs insectes, tels que des bêtes à cent pieds ou des scolopendres, qui se cachoient sous les plis de sa peau. Avec tout le respect que j'ai pour l'opinion d'un ami, je crois que la sagacité ordinaire est ici en défaut. N'étant point sorti de son pays, n'étant pas allé du moins dans les contrées où il auroit pu voir un rhinocéros pris pen

(1) Voyez Buffon, histoire du rhinoceros, pag. 225. — Edwards, pag. 25 & 26.

de temps après s'être roulé dans la boue, il ne peut pas juger de ce fait comme l'officier du Shaftesbury, qui en a été témoin. Tout le monde a vu des chevaux & des vaches, qui, en buvant dans de l'eau trouble, ont été saisis par des sangsues qui leur ont tiré beaucoup de sang, & qui, s'étant attachées sous la langue de l'animal, y sont devenues d'une grosseur monstrueuse. Or, je ne dois pas dire qu'il semble plus extraordinaire qu'une sangsue s'attache à un animal qui a coutume de se mettre dans l'eau, que non pas qu'une mouche pique un chameau, qui est au soleil, & dépose ses œufs sur lui.

Je puis attester, que pendant mon séjour au Ras-el-feel, les chasseurs Ganjars tuèrent deux rhinocéros dans le voisinage. Je ne chassois point avec eux : mais, quoique tourmenté de mon flux de sang, je montai à cheval, & j'allai voir les rhinocéros avant qu'on leur eût ôté la boue dont ils étoient couverts; & j'aperçus dans les plis de la peau d'un de ces animaux, deux ou trois gros vers, non de l'espèce carnivore, mais de l'espèce des gros vers de jardin. J'y vis aussi plusieurs insectes semblables à des perce-oreilles, qui étoient sans

doute de jeunes scolopendres. Il y avoit en outre deux petits colimaçons blancs. Je n'en cherchai pas davantage : mais on me dit qu'on y trouvoit différens insectes, dont quelques uns suçoient le sang de l'animal, ce qui me fit penser que c'étoient des sangsues. Il n'y a donc pas de raison d'accuser de mensonge le chirurgien du Shaftesbury, parce qu'il a profité de l'occasion qu'il a eu d'observer mieux que d'autres. Cela n'est même ni juste ni décent; au contraire, c'est une mauvaise manière de critiquer; & d'ailleurs, pourquoi critiquer un homme qui parle comme témoin oculaire, & qui ne dit rien qui soit physiquement impossible ?

Le rhinocéros qu'on montrait à la foire Saint-Germain à Paris, & qui est celui que virent M. de Buffon & M. Edwards, fut gardé plusieurs années dans une écurie, où on le tenoit très-propre, & je crois bien qu'il n'avoit sur le corps ni vers ni scolopendres. Aussi n'est-ce point de ce rhinocéros-là que parle l'officier du Shaftesbury. Il parle d'un rhinocéros qui s'étoit vautré dans la boue, & qui avoit des vers qu'on trouve communément dans cette boue; & c'est un fait que ni M.

Parsons, ni M. Edwards, ni M. de Buffon n'ont jamais eu occasion de vérifier.

Chardin (1) dit que les Abyssiens domptent le rhinocéros & le font travailler, mais c'est une fable. Indépendamment de ce qu'il y a tout lieu de croire que cet animal n'est pas susceptible d'éducation, ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont jamais donné la moindre raison de supposer une pareille chose; & il n'y a pas plus lieu de tenter l'expérience que de penser qu'elle a déjà réussi. Tout traitable qu'est l'éléphant, les Abyssiens n'ont jamais cherché à le dompter & à en tirer parti. Ils ne se servent point de ces animaux à la guerre; & quand ils voudroient s'en servir, la nature de leur pays s'y opposeroit. Nous avons vu que Ptolémée Philadelphé, & son successeur Evergetes, firent tout ce qu'ils purent pour engager les Abyssiens à prendre des éléphants en vie, afin de pouvoir les dompter: mais comme ce peuple se nourrissoit de la chair des éléphants, il ne voulut point consentir à ce qu'on lui proposoit. Alors Ptolémée Evergetes fit une expédition en Abyssinie pour

(1) Chardin, tome III, page 45.

exterminer les chasseurs, & il fonda à Arkeeko, près de l'isle de Masuah, une colonie, qu'il nomma Ptolemaïs-Theron. Ce prince nous apprend lui-même, dans l'inscription qu'il a laissée dans le royaume d'Adel, que sa colonie grecque répondit si bien à ses espérances, qu'il parvint à rendre les éléphants d'Ethiopie supérieurs à ceux des Indes ; mais jamais les Abyssiens ne les servirent en cela.

On a observé généralement par-tout où habite le rhinocéros, qu'il étoit indocile & sans talent. Sa férocité peut être réprimée ; & nous voyons qu'avec de l'attention on le rend assez tranquille : mais si on vouloit le dompter tout-à-fait & l'éduquer, ce seroit tout autre chose ; car il semble absolument dépourvu d'intelligence. L'opiniâtreté, la férocité même de la plupart des brutes, peut être domptée par les soins qu'on en prend & par la faim : mais il n'en est pas de même avec le rhinocéros. Il s'abandonne à des transports si violens dès qu'il sent la faim, ou qu'il voit qu'on lui fait attendre son manger un instant, que ce moyen de l'appivoiser ne paroît pas praticable. Il n'agit pas comme les autres animaux. Dans sa fureur, il cherche à se venger sur lui-même,

con
tre
ma
ven
Ind
gal,
péri
& c
exp

L
de l
J'ai
& je
tans
beau
cate
pied
subst
l'anim
dure.
goût
davan
qui l
d'autr

(1)

comme sur son ennemi. Il heurte sa tête contre les murs & contre ce qu'on lui donne à manger, comme s'il vouloit se tuer, & souvent il se tue. Le rhinocéros qu'on porta des Indes, en 1513, à Emanuel, roi de Portugal, & dont ce prince fit présent au pape, fit périr le vaisseau (1) dans lequel il étoit venu; & celui qu'on faisoit voir en France, se noya exprès quand on voulut le conduire en Italie.

Les Shangallas ne se nourrissent presque que de la chair des rhinocéros & des éléphants. J'ai déjà dit de quelle manière ils la préparent, & je ne le répéterai point ici. Tous les habitants du plat-pays & de l'Atbara aiment aussi beaucoup cette viande. La partie la plus délicate du rhinocéros est, dit-on, le dessous du pied, qui est, comme celui du chameau, d'une substance cartilagineuse & molle. Le reste de l'animal ressemble à la viande de cochon très-dure. Elle sent d'ailleurs le musc & manque de goût, & j'imagine qu'elle en doit manquer bien davantage pour les chasseurs & les Nègres, qui la mangent sans sel. Le rhinocéros n'a d'autres poils que ceux qu'il porte au bout

(1) Trans. Philosoph. N°. 470.

de la queue, & qui sont en petit nombre, écartés, & de la grosseur d'une grosse corde de harpe. Dix de ces poils attachés côté à côté, à un demi pouce l'un de l'autre, & dans la forme d'une main d'homme, font un fouet capable d'enlever la peau à chaque coup.

Le rhinocéros dont je donne le dessin avoit treize pieds de long, depuis le museau jusqu'au bout de la croupe, & près de sept pieds de hauteur, depuis la plante du pied jusqu'à l'épaule. Sa première corne avoit quatorze pouces de long, & la seconde un peu moins de treize. La corne plate avoit à sa base, dans l'endroit où elle étoit dégagée de poil, quatre pouces de large, & en-haut deux pouces & demi. Cette même corne avoit un pouce & un quart d'épaisseur vers le milieu. Elle étoit taillée comme une lame de couteau. Le dos avoit deux pouces, & le tranchant un quart de pouce.

Il semble maintenant que tous les voyageurs & les naturalistes s'accordent à dire que ce fameux animal, n'ayant qu'une corne sur le front, est sorti de l'imagination des poètes & des peintres. Cependant cette fable a été

renouvelée par le docteur Sparrman, naturaliste Suédois, qui a dernièrement publié deux volumes *in-4°*. dans lesquels il critique indignement les savans étrangers, & loue avec une emphase ridicule ceux de sa nation. Je ne crois pas que son autorité suffise pour prouver ce qui n'existe sûrement pas. L'éditeur de cet ouvrage cherchant, j'imagine, à excuser le ton peu honnête qui y règne, dit que M. Sparrman a travaillé pour gagner une somme suffisante pour entreprendre un nouveau voyage. J'ignore à quel genre de travail il s'est adonné; mais il faut qu'il ne soit pas bien lucratif, ou que le docteur ne soit pas très-laborieux; car il n'a ramassé que trente-huit ducats; & j'avoue qu'il me semble que ses fonds sont assez proportionnés à sa science.

Kolbe, dans son voyage au cap de Bonne-Espérance, fait mention d'un animal qui semble être une variété du rhinocéros. Il dit qu'il a une corne sur le museau & une autre sur le front. Mais M. de Buffon croit que cela n'est pas vrai; & il juge même, d'après quelques autres circonstances de cette narration, que Kolbe n'a jamais vu ce rhinocéros, & ne l'a décrit que d'après des ouï-dire. C'est aussi

l'opinion du docteur Sparrman, qui se garde pourtant bien de laisser échapper cette occasion de contredire M. de Buffon, & qui l'accuse de critiquer injustement le rhinocéros de Kolbe. Il soutient que la description est juste, & qu'un savant tel que M. de Buffon ne devoit pas ignorer que le front & le museau ne sont pas éloignés l'un de l'autre. Il donne un très-singulier dessin d'une tête de rhinocéros, où le museau & le front sont très-distincts; ensuite il en trace un autre, où il figure son rhinocéros bicorné, avec une tête où tout est museau, & ressemblant plus à une tête d'âne que tout ce qu'on a pu voir depuis le temps d'Albert Durer.

Le docteur Sparrman prétend que, dans son voyage au cap de Bonne-Espérance, il a vu un animal comme celui-là, qui avoit deux cornes sur le front ou sur le museau, comme il voudra l'appeler. Si un tel animal existe réellement, il n'est pas douteux que ce ne soit une espèce nouvelle. Il n'a point la cuirasse ou la peau plissée qu'on a toujours vue au rhinocéros. Le voyageur Suédois accumule à ce sujet une foule d'histoires merveilleuses; & il réclame l'honneur d'être le premier qui ait

vu l'animal dont il parle. Pour moi, je ne doute pas qu'il ne soit bien fondé à faire cette réclamation; je suis même bien sûr que s'il peut prouver ce qu'il avance, personne ne s'avisera d'oser lui disputer sa découverte. Indépendamment de ce que la peau de ce rhinocéros n'est point plissée, il a deux cornes, qui remuent & frappent l'une contre l'autre quand il court, de manière à faire assez de bruit pour qu'on les entende au loin. Ensuite il ne remue qu'une de ces cornes, & il la penche tantôt d'un côté tantôt de l'autre, quand il veut arracher des racines; chose qui semble bien difficile à ceux qui ont vu des rhinocéros. Cependant avec ces cornes branlantes, l'animal du docteur Sparrman se divertit à jeter en l'air un cavalier & son cheval; & quoiqu'il n'ait que cinq pieds de hauteur, il a tant de force, que quelquefois il jette par-dessus les baies un chariot couvert & les deux bœufs qui le traînent.

Heureusement ce rhinocéros n'est pas carnivore; car il court avec une vitesse extraordinaire, & il sent les gens à une très-grande distance. Cependant avec tous ces avantages, & sans cesse occupé à poursuivre les hommes & les chariots, suivant M. Sparrman, il n'a jamais tué qu'un seul homme, du moins à ce qu'on croit.

H Y È N È.

PARMI les animaux dont les naturalistes ont écrit l'histoire, il en est peu qui aient donné lieu à autant de méprises & de confusion que l'hyène. Et les anciens & les modernes ont également contribué à embrouiller la matière. Mon intention n'est point d'abuser du temps de mes lecteurs en relevant les erreurs des autres écrivains; & sans chercher à déployer une inutile érudition pour dire ce que l'hyène n'est pas, je me bornerai tout simplement à faire voir ce qu'elle est. Je présenterai en conséquence la figure exacte de cet animal, & je décrirai les traits caractéristiques qui ont été oubliés ou ignorés par ceux qui ont écrit son histoire; & par ce moyen on fera à même de rejeter les prétendues hyènes que quelques naturalistes ou voyageurs veulent faire passer pour véritables. L'on pourra en même temps décider si l'hyène que je peins ici est une nouvelle espèce, ou seulement une variété de l'ancienne, car certainement elle n'a pas encore été décrite.

La plupart des animaux qu'on a confondus avec l'hyène sont au moins six fois plus petits qu'elle, & quelques-uns même, quoiqu'ayant quatre jambes, ne se servent que de deux. L'ignorance de la langue arabe, comme le défaut de connoissances en Histoire naturelle, a été en partie cause de ces erreurs modernes. Quant à celles des anciens, Bochart (1) les a discutées d'une manière très-profonde; & M. de Buffon (2) a savamment & élégamment achevé d'épuiser la matière.

Certes, je ne crois pas qu'aucuns de ceux qui ont parlé de ces animaux en aient vu la millième partie autant que moi. C'est une vraie peste, en Abyssinie. Il y en a partout dans les campagnes & dans les villes; & je suis sûr qu'il y en a plus que de moutons, quoique les moutons y soient pourtant en grand nombre. Depuis le moment du crépuscule du soir jusqu'au point du jour, Gondar est rempli d'hyènes, qui viennent dévorer les cadavres des infortunés que les cruels Abyssiens laissent sans sépulture dans les places

(1) Bochart, vol. I, chap. 33.

(2) Buffon, vol. IX. in-4^e.

publiques & dans les rues. Il croit en même temps, ce peuple sanguinaire & superstitieux, que ces animaux ne sont autre chose que les Falashas, qui changent de figure par le pouvoir de la magie, & qui descendent la nuit de leurs montagnes pour venir le nourrir de chair humaine. Le roi me retenoit souvent le soir au palais, même quand le devoir de ma place ne l'exigeoit pas, & lorsqu'ensuite je voulois me retirer, quoique je n'eusse qu'une place de trois ou quatre cent pas de large à traverser pour me rendre chez moi, je courois risque que les hyènes ne me mordissent les jambes. Les hommes armés qui m'accompagnoient ne les épouvaient point. Elles grondent en rôdant autour de nous, & il ne se passoit guère de huit sans qu'elles tuassent ou blessassent quelqu'un.

Une nuit j'étois dans la province du Maïtsha, très-occupé d'une observation astronomique, lorsque j'entendis quelque chose passer derrière moi. Soudain je me retournai & ne pus rien voir. Ayant achevé ce que je faisois en ce moment, je sortis de ma tente, dans l'intention d'y retourner bientôt, & en effet, j'y rentrai presque tout de suite : mais en mettant

le pied sur le seuil, j'aperçus deux gros yeux
 bleus étincellans dans les ténèbres. Je criai
 soudain à mon domestique de porter de la
 lumière, & nous vîmes une hyène à côté du
 chevet de mon lit, tenant dans sa bouche
 trois à quatre paquets de chandelles. Je ne
 pouvois lui tirer un coup de fusil sans courir
 risque de briser mon quart de cercle ou quel-
 qu'autre de mes instrumens. Comme elle avoit
 la bouche pleine de chandelles, elle sembloit
 en ce moment ne pas songer à une autre
 proie, & je voyois qu'elle étoit trop embarras-
 sée pour me mordre. Je pris donc une lance,
 & je la frappai aussi près du cœur qu'il me
 fut possible. Jusqu'alors elle n'avoit pas montré
 la moindre furie : mais dès qu'elle se sentit
 blessée, elle laissa tomber les chandelles qu'elle
 avoit dans la bouche, & fit des efforts incroya-
 bles pour pouvoir remonter le long du fût
 de la lance pour venir jusqu'à moi. La crainte
 de la voir réussir m'engagea à tirer un des
 pistolets que j'avois à ma ceinture, je lui lâchai
 mon coup, presque aussitôt mon domestique
 lui fendit le crâne d'un coup de hache. Enfin
 les hyènes faisoient le tourment de ma vie.
 Elles troubloient nos promenades du soir,
 elles dévoreroient sans cesse quelqu'un de nos

mulets & de nos ânes, animaux qu'elles cherchent toujours de préférence, comme on a eu occasion d'en voir plusieurs exemples dans le cours de mes voyages.

L'hyène est connue dans l'Orient sous le nom de deeb & sous celui de dubbah, & c'est ce dernier que lui donnent les meilleurs naturalistes Arabes. En Abyssinie, en Nubie & dans une partie de l'Arabie, on l'appelle toujours, soit qu'on parle, soit qu'on écrive, deeb ou deep; car la terminaison est indifférente. L'erreur de quelques naturalistes vient du mot de dubbah, qui signifie bien une hyène, tandis que celui de dabhu, qui en approche, désigne une espèce de singe; & quoique deeb soit aussi le nom de l'hyène, ce même mot de deeb s'applique au jackal. Les naturalistes ayant dit que le jackal étoit un loup, le mot de deeb a été pris aussi pour le nom du loup.

A Alger, cette différence est très-marquée. Dubbah signifie une hyène, & le deeb est le jackal, qui court la nuit par troupes & qui chasse en aboyant comme le chien courant. Dubb signifie un ours; & de-là vient encore

une

une
l'hy
être
se p
tière
mul
qu'il
je c
pen
don
difo
du S
nem
Le
des
petit
pes,
rass
l'ode
très-
Teg
vinc
Si
de l'
comp
préci

une autre confusion. L'ours est pris pour l'hyène, parce que dub & dubbah semblent être le même mot. Ainsi on voit que Poncelet se plaint dans son voyage que sur les frontières du Sennaar un ours mordit un de ses mulets, quoiqu'on sache bien certainement qu'il n'y a point d'ours dans le Sennaar, ni je crois dans aucune partie de l'Afrique. Je pense aussi que les léopards & les tigres, dont Alvarès & don Roderigo de Lima disoient avoir été tourmentés dans la route du Shoa, n'étoient que des hyènes; car certainement il n'y a point de tigres en Abyssinie. Le tigre est un animal d'Asie. On voit bien des léopards en Abyssinie; mais ils sont en petit nombre, & ne marchent point en troupes, non plus que les hyènes, qui ne se rassemblent que lorsqu'elles sont attirées par l'odeur de la viande. Les hyènes doivent être très-nombreuses en Shoa, car le nom de Tegulat, que porte la capitale de cette province, signifie la cité des hyènes.

Si la description, que M. de Buffon a faite de l'hyène est élégante, la gravure qui l'accompagne ne l'est pas moins. Elle représente précisément le même animal que j'ai vu sur

le mont Liban & Alep, ce qui me prouve indubitablement qu'il y a deux espèces d'hyènes, l'une, celle de M. de Buffon, ayant beaucoup de rapport avec le sanglier, & l'autre, qui est la mienne, & qui ressemble davantage au chien. L'on peut en avoir la preuve en comparant les deux figures & leurs proportions. Le bléreau offre une variété pareille à celle de l'hyène.

L'hyène que j'ai représentée ici fut tuée à Teawa; & c'est la plus grande que j'aie jamais vue. Elle avoit cinq pieds neuf pouces de longueur depuis le museau jusqu'à la queue. L'hyène de M. de Buffon n'étoit guère plus de la moitié aussi grande, puisqu'elle n'avoit que trois pieds deux pouces neuf lignes de long. Mais malgré sa haute taille, l'hyène de l'Atbara n'étoit point très-grosse, & elle ne devoit ni sa grandeur ni sa grosseur à aucune cause extraordinaire. Au contraire, la plupart de celles que j'avois vues jusqu'alors paroissent en général mieux nourries qu'elle. Il me semble qu'elle devoit peser à-peu-près cent douze livres. Je ne pus que le conjecturer, car je n'avois pas de quoi le vérifier.

La longueur de la queue depuis l'origine

jusqu'au bout du poil étoit d'un pied neuf pouces. Elle étoit couverte de poils roides & d'un rouge brun, sans aucun anneau ou bande noire sur les pointes. Le poil qu'elle avoit sur le cou étoit également dur & de la même couleur, & vers le milieu du cou il avoit sept pouces de long; & quoiqu'il n'y eût pas de doute que ce poil ne se hérifsât dès que l'animal entroit en fureur, il étoit trop long pour avoir la même résistance que des foies de cochon ou de sanglier. Cette crinière s'avançoit entre les oreilles jusqu'à deux pouces au-delà de l'occiput. Mais il étoit beaucoup plus court dans cette partie.

De l'occiput au bout du museau, l'hyène avoit un pied trois pouces & demi. La longueur du museau, à prendre depuis le bas du front, étoit de cinq pouces & demi; & le museau ou plutôt toute la tête ressembloit plus à la tête d'un chien, que celle du loup & de tout autre animal ne peuvent lui ressembler. L'ouverture de l'œil avoit près de deux pouces; celle de la bouche environ cinq pouces & demi. L'oreille étoit de neuf pouces un quart de long, & couverte d'un poil très-fin & très-court. La tête avoit sept pouces

& demi de large d'une oreille à l'autre , & d'un œil à l'autre il y avoit près de trois pouces. Du bas du pied au haut de l'épaule l'animal avoit trois pieds sept pouces ; mais son dos étoit de niveau , & non voûté ou convexe comme celui de l'hyène de M. de Buffon. Les jambes de devant étoient de deux pieds de long , & le pied plat & de quatre pouces de large. Depuis le bas du pied jusques au milieu de la deuxième jointure il y avoit six pouces & demi ; & cette jointure sembloit mal conformée & étoit fort crochue. Le pied étoit divisé en quatre doigts entre chacun desquels il y avoit un ongle droit, noir , dur & semblable à ceux d'un chien , mais ne paroissant pas fait pour déchirer les animaux , non plus que pour creuser la terre , moyen qu'emploie pourtant l'hyène pour se procurer sa nourriture.

L'hyène se tient fort mal sur ses jambes de derrière , & on ne peut pas la mesurer dans cette partie avec précision. Toutes les fois que cet animal est chassé d'un endroit & obligé de courir , il boîte tellement qu'on croiroit qu'il a les jambes de derrière cassées , & j'y ai été souvent trompé : mais au bout d'un

moment elle se raffermir & court avec une extrême vitesse. J'ignore absolument quelle est la raison de cette foiblesse instantanée. Je m'attendois à en trouver la cause dans la dissection que M. de Buffon a fait faire de l'hyène : mais rien ne l'indique, & je ne crois pas qu'on puisse la découvrir.

Depuis le bas du pied jusqu'à la jointure de la cuisse au-dessous du ventre, mon hyène avoit près de deux pieds sept pouces. Le ventre étoit couvert d'un poil beaucoup plus court & plus doux que celui du dos ; & du côté des jambes de devant il étoit encore plus court qu'ailleurs. Sa couleur étoit d'un roux brun , & la tête & les oreilles étoient moins foncées que le reste. Les jambes de derrière étoient bien marquées de bandes noires qui remontoient depuis la jointure d'en-bas jusqu'au-haut de la cuisse, où elles devenoient plus larges & prenoient une forme circulaire. Sur les épaules , il y avoit aussi deux bandes demi-circulaires ; & plusieurs autres petites bandes rapprochées marquoient les dehors des jambes de devant de la même manière que celles de derrière. Le dedans des jambes n'a aucune espèce de marque, non plus que

le cou, la tête & les oreilles. Mais un peu au-dessus du thorax, il y a une tache noire fortement prononcée, qui remonte jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure. La pointe du museau est noire, & cette couleur s'étend en diminuant jusqu'à quelques pouces plus haut.

L'hyène est un de ces animaux que les commentateurs ont pris pour le saphan, sans aucune autre raison, sinon qu'elle vit dans les cavernes, où elle se retire l'été pour éviter les mouches. Clément (1) d'Alexandrie fait dire à Moïse : " vous ne mangerez point le „ lièvre ni l'hyène ; „ car il traduit le mot saphan par celui d'hyène. Mais les hyènes ne ruminent pas. Elles ne vont point par troupes, quoiqu'elles se rassemblent lorsque l'odeur de la viande les attire. Nous n'avons aucune raison de leur attribuer beaucoup d'intelligence. Elles sont au contraire excessivement brutes, paresseuses, sales, dépourvues de toute espèce de pudeur, & ayant enfin des mœurs très-ressemblantes à celles du loup. Le courage qu'elles montrent ne leur vient

(1) Clem. Alexand. lib. 2. Pædagog. cap. 10.

qué de leur extrême voracité, & n'a rien de généreux. Aussi meurent-elles plus souvent en fuyant qu'en combattant. Cependant on ne peut pas dire que l'hyène manque de moyens, car c'est un des animaux les plus forts.

Oui, je le répète, plus on considère attentivement l'animal représenté ici, plus on le trouve différent de celui de M. de Buffon. L'hyène de l'Atbara ressemble à un chien, & celle du naturaliste françois donne l'idée d'un sanglier. C'est aussi la ressemblance qu'ont trouvée à cet animal tous les anciens voyageurs qui l'ont décrit. Kempfer (1) l'appelle *Taxus Porainus*, & dit qu'il a des foies comme un cochon.

Nous avons dans le bléreau un exemple d'une variété comme celle-là. Il y a une espèce de bléreau qui ressemble au cochon, & l'autre au chien. Le chien est carnivore, & le cochon se nourrit de végétaux, quoiqu'il mange aussi quelquefois de la viande.

L'hyène du Mont-Liban, de la Syrie, du

(1) Kempf. pag. 411 & 412.

nord de l'Asie & des environs d'Alger ne se nourrit presque jamais que de grosses racines, qui ont beaucoup de suc, & principalement de celle de l'espèce des fritillaires. J'ai vu quelquefois des espaces assez considérables que ces animaux avoient bouleversé en fouillant les racines; & parmi ces racines il y en avoit qui étoient déjà pelées & abandonnées, parce qu'elles avoient en dedans quelque légère marque de pourriture. Il faut observer que l'hyène n'a point de griffes pour saisir & déchirer la viande; & je pense qu'elle étoit destinée à se nourrir, non de viande, mais de végétaux, comme elle le fait encore quelquefois. J'imagine qu'elle ne se fera hasardée à dévorer quelqu'homme ou quelqu'animal, que dans un moment où elle aura été tourmentée par la faim; car les animaux carnivores comme le lion, le tigre, le loup, ne mangent point de végétaux.

Quant à l'habitude qu'ont, dit-on, les hyènes de chercher leur proie dans les tombeaux, je crois que ce n'est que parce que cet animal ne peut pas saisir une proie vivante, qu'on l'accuse de la chercher morte. Après beaucoup de recherches, je n'ai encore pu

avoir une seule preuve que les hyènes eussent déterré un cadavre. Les tombes dans l'Orient sont toujours couvertes de maçonnerie ; & quoique la loi de Mahomet défende de réparer ces ouvrages quand ils sont consumés par le temps , il y a grande apparence que cela n'expose pas beaucoup le cadavre à être dévoré , parce qu'il est probablement réduit en poussière avant que le tombeau tombe en ruine. En outre , la nature n'a point donné à l'hyène les moyens nécessaires pour fouiller les tombeaux : mais des plantes , des grosses racines bulbeuses croissent dans les cimetières ; l'hyène les cherche ; & c'est ce qui a fait croire qu'elle cherchoit les cadavres.

Cependant l'hyène d'Atbara semble avoir dès long-temps abandonné sa première manière de se nourrir , si tant est qu'elle en ait jamais eu deux. Aujourd'hui elle attaque avec fureur les animaux & surtout l'homme ; & il est heureux pour elle d'avoir pu prendre ce parti , car on ne trouve ni racines , ni fruits dans le désert où elle vit. D'ailleurs , les sépulcres n'offrent point d'obstacle à sa voracité , car des nations entières périssent sans qu'on y enterre un seul individu. Ajoutons

que , dans ces contrées , la dépravation de l'espèce humaine & le vice du gouvernement donnent à l'hyène plus de moyens de nuire à l'homme qu'elle ne peut le faire partout ailleurs.

L'on observe constamment dans la Numidie que le lion fuit en présence de l'homme , jusqu'à ce que quelqu'accident l'oblige à le combattre. Alors cette idée de la supériorité de l'homme , que le créateur a imprimée dans tous les animaux , abandonne le lion ; & dès qu'il a goûté du sang humain , il cesse de poursuivre les troupeaux ; il va se mettre en embuscade sur les chemins les plus fréquentés ; & il est souvent arrivé de - là , que dans le royaume de Tunis , des marchés étoient interrompus pendant plusieurs semaines. Il faut alors qu'on envoie des soldats ou des chasseurs pour donner la mort à ce terrible animal.

La même chose arrivé dans l'Atbara , mais d'une manière encore bien plus marquée. Les Arabes , habitans de ces vastes contrées , ont des campemens en différens cantons , qui sont leur patrimoine ou leur conquête. Là ils labourent , ils sèment , ils creusent des puits ,

ils ont de l'eau en abondance ; la terre produit d'abondantes moissons , & la prospérité dure jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par la guerre : mais l'orgueil & l'insolence marchent à la suite des richesses. Une querelle s'élève entre deux tribus ; & le premier acte d'hostilité, le premier avantage décisif est l'incendie des moissons à l'instant où elles sont prêtes à être recueillies. La famine désole alors la Tribu vaincue. Elle n'a point de magasins , elle n'a rien mis en réserve ; ses habitations sont brûlées , ses puits comblés , ses guerriers égorgés par l'ennemi ; les tristes restes de leurs familles privés de tout ce qui est le plus nécessaire à la vie ; & un séjour qui offroit l'image de l'abondance , n'offre plus que celle de la désolation. La plupart de ceux qui échappent au fer ennemi périssent avant d'arriver dans l'endroit où ils espéroient trouver de l'eau , parce qu'ils n'ont aucun moyen de subsister en route , & qu'ils errent parmi les acacias pour en ramasser la gomme. Chaque jour leurs forces diminuent , & privés de toute espérance , ils tombent sous les dents de l'impitoyable hyène , qui n'ayant guère plus de peine à dévorer les vivans que les morts , poursuit les foibles restes de la

tribu , & a bientôt achevé de les engloutir dans ses entrailles.

C'est-là ce qui fut cause qu'à mon retour par le désert, je trouvai la terre couverte d'os humains, horrible monument des victoires de l'hyène, & des fureurs de l'homme, encore plus cruel, plus barbare qu'elle. La facilité qu'a l'hyène de triompher des malheureux fuyards sans armes & déjà vaincus par la faim, est cause qu'elle devient plus confiante, plus audacieuse que le reste de son espèce.

En Barbarie, j'ai vu des Maures saisir, en plein jour, des hyènes par les oreilles, & les tirer vers eux sans qu'elles fissent d'autre résistance que de chercher à se dégager. Quand cet animal est dans une caverne un peu large, les chasseurs Maures prennent un flambeau & vont droit à lui, prétendant le charmer par quelques mots extravagans qu'ils lui prononcent; puis ils lui jettent une couverture sur le corps, & le tirent ainsi de sa caverne. L'hyène paroît stupide, insensible au grand jour ou à l'aspect d'une clarté soudaine, à moins que le chasseur ne la mette en fuite.

Je renfermai en Barbarie une chèvre, un

chevreau & un agneau avec une hyène qui n'avoit point eu à manger. Je les laissai tout le jour ensemble ; & le soir , je ne m'aperçus point que l'hyène eût cherché à attaquer ses compagnons. Je voulus une seconde fois répéter l'expérience pendant la nuit ; & l'hyène dévora un ânon , une chèvre & un renard , sans laisser d'autres restes que quelques os de l'âne.

L'hyène de Barbarie n'a donc aucune espèce de courage en plein jour. Elle fuit l'homme & se cache devant lui. Mais en Abyssinie & dans l'Atbara , accoutumée à la chair humaine , elle marche insolemment en plein jour , fait face à l'homme armé ou désarmé , mais attaque toujours le mulet ou l'âne plutôt que le cavalier. Je puis dire sans exagération , que j'ai combattu plus de cinquante fois des hyènes avec une lance , soit parce que je me rencontrais vis-à-vis d'elles parmi nos tentes , soit parce qu'elles attaquoient mes domestiques ou mes animaux. En route , nos fusils les empêchoient de venir très-près de nous ; mais la nuit , le soir , le matin , elles étoient toujours sur nos talons.

Les avantages fréquens que l'hyène d'At-

bara remporte sur les hommes, & l'habitude qu'elle a d'en dévorer, sont sûrement les causes de son audace. Mais je ne fais point si c'est à cette manière de se nourrir qu'elle doit sa haute taille. Je crois qu'elle est plutôt une variété de l'hyène de Barbarie, qu'une espèce différente. J'observerai encore que sa figure me donne distinctement l'idée d'un chien, & non celle d'un cochon, comme l'hyène du Mont Liban, que M. de Buffon a représentée.

J'ai souvent parlé dans la relation de mes voyages du goût qu'à l'hyène d'Abyssinie pour la chair des mulets & des ânes : mais je n'ai rien dit d'un goût plus prédominant encore qu'elle a pour la chair des chiens, ou plutôt, comme on le dit dans le pays, de sa haine contre les chiens. Quelque hardi que soit un chien, il n'ose jamais la combattre en plein champ. Mes lévriers, accoutumés à manger des sangliers, ne se hasardoient point à attaquer les hyènes. Je n'ai jamais fait de voyage qu'elles ne m'en aient tué un ou deux, & quelquefois elles m'ont enlevé tous ceux que j'avois avec moi. Elles venoient les chercher jusques sous les tentes des domestiques où on les tenoit à l'attache, & elles essayoient de les emporter, malgré les gens qui vouloient les défendre.

Cette fureur, qui anime les hyènes contre les chiens, a échappé aux naturalistes modernes, mais non pas aux anciens. L'Ecclésiaste dit (1) : "quel accord y a-t-il entre l'hyène & le chien ?". Ce qui prouve que leur antipathie étoit si bien connue qu'elle en étoit devenue proverbiale.

Il faut observer ici que si la description que Linnæus a fait de l'hyène a la moindre exactitude, l'animal que nous connoissons n'y répond nullement. Il dit qu'elle porte la queue (2) élevée ; ce qui n'est pas, car elle a au contraire la queue basse comme un chien qui a peur, ou qui court très-vîte. La figure de M. de Buffon ressemble, comme on l'a dit, à l'hyène de Syrie & non à celle d'Atbara, qui est la mienne, & qui a été dessinée avec la plus rigoureuse précision. Je la soumets au jugement de mes lecteurs, & j'ose me flatter d'avoir rempli l'objet de cette dissertation, qui est de prouver que le saphan n'est point l'hyène, comme l'ont prétendu les commentateurs Grecs de la Bible.

(1) Eccl. chap. 13, vers. 18.

(2) Cauda recta.

J E R B O A.

J'ai déjà observé que les Arabes avoient confondu le saphan avec plusieurs auters animaux qui n'ont aucune ressemblance avec lui. Parmi ces animaux il y en a deux très-remarquables; le fennec & le jerboa auquel est consacré cet article. Je les ai représentés l'un & l'autre avec beaucoup d'exactitude, d'après des modèles vivans; ainsi j'espère que désormais on les distinguera, & je vais essayer de jeter quelque jour sur les livres sacrés; ce qui est sans doute le plus grand mérite que puisse avoir mon ouvrage.

Si l'on a confondu souvent le lapin avec le saphan, & qu'on ait interprété de cette manière le texte hébreu, il en a été de même du jerboa, qui en diffère encore davantage par sa figure & par ses mœurs, & qui est bien moins connu. Le jerboa est un innocent animal qui habite le désert, & qui n'est pas si gros qu'un rat ordinaire; son poil est très-doux & très-brillant, d'un brun jaunâtre & doré,

&

& le bout de chaque poil est un peu marqué de noir.

Le jerboa choisit les endroits où le terrain est le plus uni, & surtout celui où il y a peu de gravier solide, parce qu'il s'y terre plus facilement; divisant sa demeure en plusieurs compartimens, il semble craindre que la terre ne s'éboule sur lui. Il cache son trou sous quelque racine de serpolet, d'absynthe ou de tithymale, afin que son toit soit soutenu & ne l'enterre pas tout vivant dans sa demeure. On le voit aussi de préférence dans les endroits qu'habitent les cerastes, ou les vipères cornues. Certes la nature place ces animaux dans les mêmes endroits pour l'avantage de l'un ou de l'autre, & pour celui du genre-humain. J'ai ouvert plusieurs vipères & je n'ai jamais trouvé qu'une seule fois un jerboa dans le corps d'une femelle pleine, encore ce jerboa étoit-il presque digéré.

Le jerboa se tient la plupart du temps sur ses jambes de derrière. Il se couche souvent sur le dos, & je l'ai vu aussi quelquefois, mais rarement, à plat ventre : mais j'ignore s'il étoit malade ou fatigué, ou si cette posture lui est

naturelle. Le jerboa de la Cyrenaïque qui est peint ic a six pouces un quart de long. Il auroit un quart de pouce de plus si à l'instant qu'on venoit de le tuer on l'avoit étendu avec soin. Il a un pouce & deux lignes depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput ; depuis le museau jusqu'à l'angle de l'œil six lignes. L'ouverture de l'œil est de deux lignes un quart. L'oreille a trois quarts de pouce de long & un quart de pouce de large. Cette oreille très-molle, n'a qu'un poil très-rare en-dehors & point du tout en-dedans ; & elle est ronde & aussi large par le haut que par le bas. Il a le derrière peint d'une bande noire & demi-circulaire, qui part depuis l'origine de la queue & va jusqu'au haut de la cuisse de devant. Ce demi-cercle lui donne l'air d'un animal extraordinaire, c'est-à-dire d'un rat, qui a des jambes d'oiseau ; & sa légèreté ajoute beaucoup à la ressemblance. Depuis cette bande jusqu'au centre de l'œil il y a trois pouces ; & du même point à l'extrémité de sa patte trois pouces également. Sa queue a six pouces un quart de long, & semble mal posée, comme si elle étoit attachée entre ses cuisses, sans qu'elle tint à l'épine du dos. La moitié de la queue est mal garnie d'un poil plus clair

que celui du reste de son corps ; mais l'autre moitié est ornée d'un beau poil long, dont le milieu est blanc & le bout d'un noir de jay. Cette queue, qu'on croiroit gênante par sa longueur, est d'un très-grand avantage pour l'animal, parce qu'elle le dirige dans ses sauts.

Depuis l'épaule, jusqu'à la jointure de la jambe de devant, le jerboa a un demi ponce ; depuis cette jointure jusqu'à celle de la patte, cinq huitièmes de ponce. La griffe est courbée & a un peu moins d'un quart de ponce ; il a des moustaches très-longues, dont quelques poils sont retroussés en arrière & d'autres vont en avant. Tous ces poils sont inégaux ; les plus longs ont un ponce & demi. Ce petit animal a le dessous du ventre blanc. Il semble être naturellement très-propre & a son poil toujours bien en ordre. Depuis le museau jusqu'au derrière de sa bouche il y a un demi ponce. Il a la patte de derrière armée de quatre petites griffes en avant, & d'une cinquième sur le derrière, laquelle est surmontée d'une petite touffe de poil noir. La patte de devant a seulement trois griffes.

Les anciens avoient décrit cet animal. Nous

le voyons dans quelques-unes des premières médailles de la Cyrénaïque, assis sous une plante en parasol, qu'on croit être le *silphium*, dont la figure nous est conservée dans les médailles d'argent de Cyrène. Plusieurs historiens font mention du haut prix de cette plante; mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi elle avoit une aussi grande valeur, ni quel en étoit l'usage. J'imagine que c'étoit une plante que la curiosité avoit fait porter du fond de la Négritie, où aujourd'hui les chèvres la broutent tranquillement, sans qu'on sache seulement combien elle étoit précieuse du temps des Ptolémée.

Hérodote (1), Théophraste (2) & Aristote (3), font tous trois mention du *jerboa* sous les noms de *δινυς γαλαί διποδης*, c'est-à-dire, le rat-bipède. Cet animal se trouve dans les plus grandes parties de l'Arabie & de la Syrie, & dans tous les déserts méridionaux de l'Afrique; mais il n'est nulle part aussi commun que dans la Cyrénaïque ou le Pentapole. Dans le

(1) Herod. Malp. sect. 192.

(2) Théoph. apud-Elian. Hist. ancien, lib. 15, cap. 26.

(3) Arist. de Mareb. Egypt. lib. 6.

malheureux voyage que je fis dans cette partie de l'Afrique, j'employai mes gens & les Arabes qui m'accompagnoient à en tuer à coups de bâton, afin que les peaux ne fussent pas gâtées. Je les fis ensuite coudre & bien arranger en Syrie & dans la Grèce, de manière que la queue garnissoit le bord d'un manteau comme une hermine, & faisoit un très-bel effet. Plus on porte cette fourrure, plus elle devient belle.

Le jerboa est très-gros, & les Arabes le font rôtir & mangent les cuisses & une partie du dos. J'en ai mangé, & je n'ai point trouvé la viande différente de celle du jeune lapin, ni pour le goût, ni pour la couleur. Elle n'est pourtant pas tout-à-fait aussi favoureuse. Quelques écrivains ont confondu ces deux animaux. Ils ont pris du moins le jerboa pour le saphan, & le saphan pour le lapin. Mais l'erreur est évidente. Les jambes longues du jerboa & la nécessité de sauter demandent un terrain plane; & c'est-là que la nature l'a toujours placé.

Les Arabes, Ibn-Bitar, Algiahid, Alcamus, Damir & beaucoup d'autres ont parfaitement

connu le jerboa ; & cependant quelques-uns d'entr'eux semblent le confondre avec un autre animal appelé l'ashkoao. Ibn-Algiruzi dit que le jerboa est le seul animal qui creuse sa demeure dans les rochers : mais j'ai eu deux mille exemples, qui me prouvent qu'il ne se loge point de cette manière. Je suis également sûr qu'il ne va point en troupes. Il y a beaucoup de trous dans les endroits que cet animal fréquente ; mais jamais on ne trouve plus de deux jerboas dans chaque trou.

Les casuistes Arabes sont divisés pour savoir si le jerboa n'est point immonde , & si la loi ne défend point d'en manger. Ibn -Algiauzi prétend qu'on ne doit manger ni le jerboa, ni aucun autre animal qui se terre, excepté le crocodile de terre, qu'il appelle el-dabb , & qui est un grand lézard, qu'on dit avoir la vertu des cantharides. Ata ; Achmet, Benhantal, & divers autres écrivains , soutiennent au contraire qu'on peut manger du jerboa : mais il semble qu'ils n'aient dit cela que par complaisance ; car nous lisons dans Damir que la viande de cet animal n'est permise aux Arabes que parce qu'ils l'aiment excessivement. Ibn-Bitar dit que le jerboa s'appelle l'israélite ;

& que sa viande séchée au grand air est très-nourrissante & relâche, d'où l'on peut conclure que des considérations médicales sont entrées pour quelque chose dans les motifs qui en ont fait permettre l'usage.

Quoiqu'il en soit, il me semble évident que les anciens traducteurs de la bible hébraïque ou arabe avoient une opinion toute différente. Ils ne parlent du jerboa qu'une fois, & ils disent qu'il est défendu. Ce passage se trouve dans Isaïe, & le voici : " Ceux qui se sanctifient & se purifient eux-mêmes dans les
 „ jardins, derrière un arbre, mangeant de la
 „ viande de cochon, & l'abomination & la
 „ souris seront consumés tous ensemble, dit
 „ le Seigneur (1) „. Le mot hébreu signifie la souris, & les traducteurs Anglois l'ont rendu littéralement ; mais la version arabe l'appelle expressément le jerboa, & le met au rang de l'abomination & de la viande de cochon, c'est-à-dire, dans la classe des choses les plus rigoureusement défendues.

Il y a fort peu de variété dans l'espèce de

(1) Isaïe, chap. 66, vers. 17.

cet animal, quoiqu'il habite une très-vaste étendue de pays. Le jerboa des environs d'Alep a le corps & le museau un peu plus gros que celui du pentapole, & la couleur un peu plus claire; différence que nous observons dans tous les autres animaux de la Syrie comparés à ceux d'Afrique. Le premier jerboa de Syrie que j'aie vu, étoit à Londres chez le docteur Russel, qui a écrit l'histoire d'Alep. Haym, ainsi que le docteur Shaw, a décrit le jerboa: mais malgré cela je crois qu'il n'en existe encore aucune figure, ni aucune description exacte.

La figure du jerboa qu'on trouve dans M. Edwards est grosse, courte & sans aucune proportion. Les jambes sont trop raccourcies, les pieds trop grands; on ne voit point la marque noire que cet animal a sur le derrière du pied. Les ongles de ses pattes de devant sont beaucoup trop longs; & certainement on a cherché dans la figure à imiter la description, qui dit que la tête ressemble à la tête du lapin. Le docteur Hasselquist a décrit l'animal sans en donner la figure. Il dit que les Arabes l'appellent garbuka, mais il se trompe; on ne le connoît dans tout l'orient que sous le nom

de jerboa. On prononce seulement quelquefois l'*j* comme un *y*, & alors on l'appelle yerboa: voilà la seule variation qu'il y ait dans son nom.

Les Arabes du royaume de Tripoli qui chassent l'antelope, s'amuseut beaucoup en instruisant leurs levriers à tourner tout-à-coup sur le jerboa. Le prince de Tunis, fils de Sidi-Younis & petit-fils d'Ali-Bey, qui fut étranglé par les Algériens quand ils prirent sa capitale, étoit exilé à Alger, où il me fit présent d'un joli petit levrier. Cet animal, accoutumé à poursuivre le jerboa, me donna souvent le plaisir de cette chasse. On croiroit que la poursuite ne doit pas durer beaucoup : cependant j'ai vu plusieurs fois, dans une grande cour bien close, le levrier être un quart d'heure avant de pouvois attraper son agile proie. La petitesse du jerboa lui est d'un grand secours pour s'échapper; & si le levrier n'avoit pas été dressé à le saisir avec ses pieds comme avec ses dents, il auroit eu le temps de chasser deux antelopes avant de prendre un jerboa.

C'est le saphan, que l'écriture dit aller en troupes, qui vit dans les rochers, & qui est distingué & par sa foiblesse & par sa prudence,

Mais aucun de ces caractères ne conviennent au jerboa ; & quoiqu'il rumine comme beaucoup d'autres animaux , quoiqu'il fût commun en Judée, & que Salomon dût le connoître, il n'est certainement point le saphan de l'écriture.

LE FENNEC.

CE bel animal, qui naguère a tant excité la curiosité & exercé la plume plutôt qu'il n'a montré le jugement de quelques naturalistes, me fut donné à Alger par Mahomet - Raïs, mon Dragoman, lorsque j'étois consul - général de la nation angloise auprès de cette régence.

Mahomet - Raïs acheta ce fennec deux sequins d'un oldash (1) Turc de sa connoissance, au moment où il revenoit du Biscara, district méridional de la Mauritanie-Césarienne, appelée aujourd'hui la province de Constantine. Le soldat dit que cet animal n'étoit point rare dans le Biscara : mais qu'il se trouvoit

(1) Fantassin Turc.

encore plus fréquemment dans le territoire des Arabes Béni-Mezzabs & Werglahs, anciens pays des Melano-Gétules. Les Arabes Béni-Mezzabs & les Werglahs chassent les fennecs, pour en avoir la fourrure, qu'ils envoient vendre à la Mecque, d'où elle passe dans l'Inde. Le soldat Turc me dit encore qu'il avoit eu trois de ces animaux, mais qu'il s'en étoit échappé deux en faisant des trous dans la cage, avec leurs dents. Je portai celui-ci dans la maison de campagne que j'avois près d'Alger, & je l'y gardai plusieurs mois, afin de pouvoir étudier ses mœurs. Je le dessinai souvent, j'en fis même un portrait en couleur, de grandeur naturelle, d'après lequel on a esquisé toutes les mauvaises copies qui ont été publiées en Angleterre.

Après avoir bien observé cet animal, j'en fis présent, à mon départ, au capitaine Cléveland, commandant le vaisseau du roi le Phénix, & le capitaine Cléveland le donna à M. Brander, consul de Suède à Alger. Un jeune homme, dont j'ai déjà parlé, & qui est mort à mon service, se laissa séduire & fit une copie à l'huile du dessin en couleur dont je viens de parler. Cette copie étoit tellement calquée sur

l'original qu'on ne pouvoit s'y méprendre, & elle fut reconnue pour telle par les personnes les moins en état d'en juger (1). La posture dans laquelle l'animal étoit placé, la largeur extraordinaire de ses pieds, le pli peu naturel de la queue, que j'avois ainsi disposée pour qu'on en pût voir le côté noir, la disposition des oreilles, tournées également de manière à pouvoir en connoître les détails & les décrire quand l'animal seroit perdu, tout enfin étoit servilement copié sur mon dessin.

Le docteur Sparrman avec sa pesanteur ordinaire, & une sorte de mauvaise foi qui semble lui être naturelle, mais qu'il a beaucoup renforcée par l'habitude qu'il s'est faite de piller continuellement les ouvrages des autres, prétend pour l'honneur de sa patrie que le fennec est une découverte qui appartient aux Suédois. Il dit que M. Brander le décrit dans je ne fais quel ouvrage suédois; mais que, malgré les sollicitations de son ami M. Nicander, il n'a jamais voulu se résoudre à publier la figure de l'animal.

(1) Sparrman, vol. II, pag. 186, édition angloise.

J'ignore si le fait est vrai. Mais s'il l'est, je crois que M. Brander s'est parfaitement bien conduit. Le fennec passa dans ses mains de la manière la plus honnête, & M. Brander ne devoit pas ignorer que si j'eusse pensé qu'il lui fît le moindre plaisir, je ne lui eusse donné de préférence à M. Cléveland. Il avoit donc l'animal à bon droit, & il étoit tout aussi maître de le décrire que le Turc de qui je le tenois. Mais ensuite M. Brander eut raison de ne pas publier la figure du fennec, comme l'y invitoit M. Nicander. Le portrait n'avoit pas été aussi justement acquis que l'original; puisque pour l'avoir on avoit séduit un jeune homme qui étoit à mes gages, & à qui cette infidélité pouvoit faire perdre son pain. L'on s'étoit si bien caché de moi pour avoir ce dessin, que je ne le sus que parce que le jeune homme étant tombé dangereusement malade à Tunis, m'avoua volontairement sa faute, avec un air de repentir qui méritoit qu'on lui en pardonnât de plus graves.

Le docteur Sparrman se garde bien de faire connoître ces détails. Il raconte seulement que M. Brander lui a dit que j'avois vu l'animal à Alger, & que j'avois employé le même

peintre que lui pour en avoir le portrait. Il semble, à l'entendre, qu'on trouve un peintre à Alger aussi aisément que si l'on étoit aux portes de Naples, ou de Rome. Ce sont de ces subterfuges qu'emploient des hommes non moins éloignés de la véritable science que d'une loyale & franche honnêteté. Si le fennec étoit aussi connu de M. Brander que de moi, pourquoi, quand ce Suédois voulut le décrire, ne dit-il pas son nom, ses mœurs, le pays d'où il sortoit, & l'usage qu'on en faisoit dans ce pays-là? Pourquoi, lorsqu'il fut à Stockolm, renvoyer à Alger pour avoir des renseignements sur cet animal, puisqu'il l'avoit eu à Alger même si long-temps en sa possession? Pourquoi l'appeler un renard, prononcer quelle est son espèce, & écrire ensuite à Alger pour faire décider tout cela?

M. de Buffon (1), content du mérite de ses propres ouvrages, sans chercher à se faire honneur de quelques notions prises au hasard de côté & d'autre, déclare qu'il croit que le nom de cet animal est encore inconnu, & que tout

(1) Supplément au tome III de l'Hist. nat. pag. 148, édit. in-4°.

ce qui le concerne est également ignoré. Si les autres auteurs qui en ont parlé avoient eu la même discrétion, peut-être l'histoire naturelle n'y auroit pas beaucoup perdu.

M. Pennant (1) voyant que M. Brander disoit que c'étoit un renard, a déclaré au contraire que c'étoit un chien. M. Sparrman (2) voulant ensuite être pour quelque chose dans tout cela, a attaqué la description que j'en avois faite à Paris, en causant avec M. de Buffon. Il soutient que je me trompe en disant qu'il vit sur les arbres; car comme il croit que c'est un renard, il suppose qu'il se terre; ce que je doute pourtant beaucoup qu'il ait jamais vu faire aux renards d'Afrique. Il dit pour appuyer son opinion, qu'on trouve dans les fables de Camdebo, près du cap de Bonne-Espérance, un petit animal couleur de rose, qui est vraisemblablement le même, & qu'une fois il le vit se sauver sous la terre: mais il ne put pas remarquer comment étoient faites ses oreilles.

Certes je crois qu'il y a beaucoup de petits

(1) Vol. I, pag. 248.

(2) Sparrman, vol. II, pag. 185 in-4°.

animaux dans les fables de Camdebo, comme dans toutes les autres parties de l'Afrique. Mais le docteur n'ayant point remarqué, pendant toute sa chasse, les oreilles de celui qu'il poursuivoit, quoique ces oreilles soient la partie la plus caractéristique du fennec, prouve qu'il se trompe sur l'espèce de cet animal, ou du moins qu'il est inexact & malheureux. Il n'y a qu'un seul animal qui ait les oreilles plus remarquables & d'une grandeur plus disproportionnée que celui dont je traite ici. Je n'ai pas besoin de le nommer à un homme aussi savant que le docteur. Mais le docteur va plus loin encore dans la description de l'animal qu'il n'a jamais vu. Il le nomme zerda, parce que c'est, j'imagine, la manière la plus douce de rendre le mot arabe jerd, ou jerda. Cependant M. Sparrman est encore ici tout aussi malheureux qu'ailleurs; car indépendamment des autres différences qui se trouvent entre cet animal & le jerd, qui est bien connu en Afrique & en Arabie, le jerd n'a point de queue. Voilà deux tristes exemples de l'inexactitude du docteur. Tantôt il ne distingue pas les oreilles de l'animal, tantôt il ne voit pas qu'il est sans queue.

Après

Après la conquête de l'Egypte & de l'Afrique, après que le siècle d'ignorance & de fanatisme du calife Omar se fut écoulé, tous les Arabes devinrent d'excellens observateurs. Ils étudièrent avec un zèle incroyable toutes sortes de sciences. Ils devinrent médecins, mathématiciens, astronomes. Ils s'appliquèrent avec une ardeur encore plus particulière à l'Histoire naturelle, & connoissant bien mieux le pays qu'ils habitoient que nous ne pouvons le connoître, ils en décrivirent les productions d'une manière très-curieuse. Ils traitèrent surtout avec beaucoup de soin la partie des animaux dont la figure, les mœurs, les propriétés sont détaillées avec autant de clarté qu'il soit possible dans les ouvrages qu'ils nous ont laissés. Mais par malheur leur religion leur interdit le dessin & la peinture; & c'est-là ce qui a été une source de confusion.

Je crois que parmi les animaux remarquables d'Afrique & d'Arabie, il y en a bien peu qu'on ne trouve encore décrits dans quelque auteur Arabe; & nous ne servons peut-être pas trop bien le public, lorsque nous avons la vanité de substituer des conjectures imaginaires aux observations d'hommes nés dans le pays

& accoutumés à vivre au milieu des animaux qu'ils décrivent. Je crois qu'il n'y a pas d'exemple plus frappant de cela que l'animal dont il est question dans cet article. Malgré tout ce qui a été avancé avec le ton de la plus grande confiance, je puis assurer que cet animal, bien loin d'être *inconnu*, est particulièrement décrit dans toutes les parties de l'Afrique qu'il habite; & probablement il n'a pas plus changé que le tigre & le lion.

Cet animal est blanc & non couleur de rose (1). Il ne se terre point, mais il vit sur les arbres. Ce n'est point le jerda, car il a une queue. Il n'est point de l'espèce du chien, & il n'est point un renard. On a accumulé là-dessus une foule d'erreurs, faites pour dégoûter de ces descriptions modernes, qui n'ont d'autre motif que le *cacoethes scribendi*, cette démangeaison d'écrire sans avoir bien étudié, bien approfondi le sujet dont on parle.

Enfin l'animal dont il s'agit ici est connu dans toute l'Afrique sous le nom de fennec; c'est ainsi qu'on le nommoit à Alger, où je le vis le premier, & c'est ainsi qu'il est nommé

(1) Sparrman, vol. II. pag. 185.

dans tous les ouvrages des naturalistes Arabes. Mais comme ce nom n'a aucune signification en arabe, on lui a cherché plusieurs fausses étymologies; & les grammairiens qui ne sont point naturalistes, se sont exercés là-dessus tout à leur aise. Gollius dit ainsi que tous les Arabes, que le fennec est une belette; & il l'appelle la belette du foin (1), d'après le mot *fœnum*, attendu qu'elle se fert, dit-il, de foin pour faire son nid. Mais cette étymologie ne peut être vraie, car il n'y a point de foin dans les parties de l'Afrique où l'on trouve le fennec. En supposant même que l'herbe sèche puisse passer pour du foin dans tous les pays, le mot latin *fœnum* ne seroit pas certainement celui dont on se serviroit pour nommer cette herbe, dans le fond de l'Afrique. Mais quand on considère que long-temps avant les conquêtes d'Alexandre, & même long-temps après, c'est-à-dire jusqu'au dixième siècle de notre ère, on parloit la langue grecque dans toutes les contrées qui sont adossées à l'Egypte, on trouve une étymologie bien plus caractéristique dans le mot *Φοινίς*, qui signifie un palmier, d'où vient l'adjectif phœniens, c'est-à-dire, appartenant au palmier ou au dattier.

(1) *Mustella fœnaria*.

Gabriel Sionita (1) dit que le fennec est une belette blanche, qui vit *in sylvis nigrorum*, c'est-à-dire, dans les forêts des Mélando-Gétules, où certes il ne croît pas d'autre arbre que le palmier; & cela nous conduit précisément dans le Biscara, district des Béni-Mezzah, d'où sortoit le fennec qui me fut porté à Alger. Il faut observer que Sionita ne dit point que ce soit un animal de la Négritie; car la Négritie est dans les limites des pluies du tropique, où il croît beaucoup d'autres arbres que des palmiers, & où les dattes ne mûrissent pas. D'ailleurs la finesse de son poil, la délicatesse de sa peau suffisent pour prouver que le fennec est habitant des climats chauds & secs. Mais pour ne laisser aucun doute, l'écrivain que je viens de citer lui donne l'épithète de *Getulicus*. C'est dans les hauts palmiers dont est couvert le pays des anciens Gétules, qu'il dit que le fennec bâtit son nid & fait ses petits. Giggeius nous apprend de plus que la fourrure sert à faire de très-belles pelisses. Ibn Beitar ajoute qu'il sort beaucoup de ces fourrures de l'intérieur de l'Afrique; & enfin

(1) Clem. 1, part. 1.

Damir & Razi disent qu'elles servent pour les pelisses qu'on porte en été. (1).

Après avoir quitté Alger j'allai à Tunis, où je vis un autre fennec. La caravane de Gadems ou de Fezzan l'avoit porté à l'isle de Gerba (2). J'en achetai ensuite un troisième à Sennaar, mais j'ignore d'où sortoit ce dernier. Je le gardai assez long-temps dans une cage : mais quand je vis qu'il n'y avoit plus de sûreté pour moi à rester à Sennaar, je le laissai entre les mains d'un homme à qui il m'étoit important de faire croire que j'allois au camp du sheik Adelan & que je devois revenir. Mahomet-Towash & plusieurs habitans de Sennaar connoissoient très-bien le fennec, & savoient qu'il venoit souvent de ces animaux au Caire & à la Mecque, avec des perroquets & d'autres curiosités portées par les nombreuses caravannes, qui, des bords du Niger, traversent le grand désert de Sélima, & marchant vers l'orient, passent dans les villages qui sont au milieu des dattiers.

Les fennecs que j'ai vus en divers temps & en divers lieux, ressembloient parfaitement

(1) *Vid. Epist. J. Caii, Angli ad Gesnerum.*

(2) *Meninx insula.*

au premier que j'avois vu à Alger. Ils étoient tous connus sous le même nom de fennec, & on disoit également qu'ils sortoient du pays des palmiers, où ils faisoient leur nid sur les arbres. Les historiens & les naturalistes arabes en ont aussi toujours parlé de même.

Quoique le fennec que j'avois mangé avec plaisir les dattes & tous les fruits doux dont je le nourrissois, il aimoit aussi beaucoup les œufs. On lui donna d'abord des œufs de pigeon, & d'autres petits œufs qu'il dévora avec une avidité incroyable. Mais il étoit un peu embarrassé avec les œufs de poule. Il falloit d'abord les lui casser, & ensuite il les mangeoit avec la même voracité que les autres. Quand il avoit faim, il mangeoit volontiers du pain, surtout si on y mettoit du miel & du sucre.

Dès qu'il y avoit un oiseau dans une cage à côté de la sienne, ou volant dans la chambre, il le suivoit sans cesse des yeux. On avoit beau placer un biscuit entre les barreaux de sa cage, ou chercher à le distraire de quelque autre manière, l'oiseau seul l'occupoit, & il étoit aisé de voir qu'il étoit accoutumé à en prendre, soit pour s'en nourrir, soit seu-

lement pour exercer son adresse. D'un autre côté la seule présence d'un chat l'épouvantait, & il cherchoit, non à se défendre, mais à se cacher. Je n'ai jamais entendu sa voix. Il paroissoit très-incliné à dormir pendant le jour; on avoit même de la peine à le tenir éveillé: mais dès que la nuit approchoit, il étoit extrêmement inquiet & cherchoit à s'échapper. Il n'attaquoit pas le fil d'archal; mais dès qu'il étoit dans une cage de bois, il l'avoit bientôt brisée sous ses dents tranchantes.

Depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, cet animal avoit six pouces de long. Sa queue avoit cinq pouces un quart, & le bout très-noir d'environ la longueur d'un pouce. Il avoit depuis l'extrémité de l'épaule jusqu'au bout de la patte de devant deux pouces sept huitièmes; depuis l'occiput à la pointe du museau deux pouces; la longueur de ses oreilles étoit de trois pouces trois huitièmes. Ses oreilles étoient doublées, c'est-à-dire qu'elles avoient un pli au-dehors à leur base, le dedans étoit couvert d'un poil très-doux, blanc & touffu sur le bord, & d'un poil rare & couleur de rose vers le milieu. Ses oreilles avoient un pouce & demi de large, & l'entonnoir en

étoit très-ouvert. Il étoit difficile de mesurer les oreilles de cet animal, parce qu'il n'aimoit pas qu'on le prit par-là : d'ailleurs il les dressoit toujours, excepté lorsqu'il étoit effrayé par quelque chat.

Il avoit la prunelle très-grande & très-noire, & l'œil d'un bleu foncé. Ses moustaches étoient roides & épaisses, & le bout de son museau étoit pointu, noir & très-lisse. La mâchoire supérieure recouvroit la mâchoire inférieure, & il avoit cinq dents molaires de chaque côté. Les dents canines & celles de devant étoient longues & extrêmement pointues. Ses jambes étoient minces, & ses pieds très-larges, divisés en quatre doigts noirs, longs & crochus. Les doigts des pieds de devant étoient encore beaucoup plus crochus que ceux des pieds de derrière.

Tout le dessus du corps étoit couvert d'un poil blanc rousâtre, ou couleur de crème. Le poil du ventre étoit plus blanc, plus doux, plus long. L'animal avoit plusieurs mamelles : mais il étoit si impatient qu'on ne pouvoit les compter. Rarement il étendoit sa queue, dont le poil étoit plus rude que celui du corps. Il

avoit l'air extrêmement fin & rusé. Comme il étoit de l'espèce des animaux solitaires, il n'avoit aucune marque particulière de foiblesse. Il n'avoit non plus rien de particulier qui pût le faire ranger dans la classe des animaux que Salomon appelle *sages*. Il habite sur les arbres, & non dans les rochers; ainsi on ne doit pas le prendre pour le saphan de l'Ecriture, comme l'ont fait quelques juifs & quelques Arabes, peu attentifs aux qualités du saphan.

L' A S H K O K O.

CET animal se trouve en Ethiopie, dans les cavernes & sous les rochers de la montagne du Soleil, derrière le palais de Koscam, résidence de l'Iteghé. On en voit aussi beaucoup dans d'autres cavernes qui sont en grand nombre dans toutes les montagnes d'Abyssinie. Il ne se creuse point un trou sous la terre comme le rat & le lapin, parce que la nature lui en a interdit les moyens, en ne lui donnant que des pieds dont les doigts sont parfaitement ronds & d'une substance molle & délicate, & garnis d'ongles plus courts que les doigts &

d'ailleurs peu tranchans. Ces ongles ressemblent parfaitement à des ongles d'homme mal venus, & ils ne sont sans doute destinés qu'à défendre le doigt mou de l'animal, & non à lui servir d'instrument.

L'ashkoko a le pied de derrière long & étroit, & couvert de deux espèces de rides ou de fentes qui le traversent dans le milieu, & sur le bord desquelles la chair fait un bou-relet assez considérable. Le pied se divise ensuite en trois doigts, dont celui du milieu est beaucoup plus allongé. Le pied de devant est partagé en quatre doigts, dans les mêmes proportions que les pieds de derrière. Le quatrième doigt, qui est le plus grand, est placé en-dehors du pied; de sorte que par la situation du pied, l'extrémité de ce doigt se trouve de niveau avec les autres. Le dessous des pattes de devant a des fentes très-profondes comme celles des pattes de derrière; & ces fentes vont jusques au derrière du pied, qu'elles partagent, ou peu s'en faut. Tout le pied de devant est épais, charnu, mou, noir, & n'ayant du poil que par-dessus, c'est-à-dire, jusques à l'endroit où la division des doigts commence; ce qui fait que ces longs doigts ressemblent assez à ceux de l'homme.

Il paroît que cet animal n'aime point les trous profonds & qu'il se plaît au contraire beaucoup à l'entrée des cavernes & dans les creux des rochers, surtout dans les endroits où la projection du roc lui laisse la facilité de trouver au besoin un abri sûr. Les ashkokos vont par troupes, & on en voit quelquefois plusieurs douzaines réunis à l'entrée d'une même caverne, tantôt se délectant au soleil, tantôt respirant la fraîcheur d'une soirée d'été. Ils ne se tiennent jamais droits sur leurs pieds. Ils semblent au contraire ramper avec précaution; leur ventre touche à terre, & après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtent. Ils ont l'air d'être foibles, doux, timides. On les apprivoise aisément : mais si dès le commencement qu'on les a, on cherche à les rudoyer, ils mordent très-fort.

Ces animaux sont très-communs sur le Mont-Liban. J'en ai vu aussi beaucoup dans les rochers du promontoire de Pharan, c'est-à-dire, au cap Mahomet, qui sépare le golfe de l'Élan du golfe de Suez. Ils paroissent être partout de la même espèce. La seule différence qu'il y a, c'est que ceux de la montagne du Soleil sont plus gros & plus gras que les autres.

Il m'est impossible de dire avec certitude de quoi ils vivent. Je nourrissois ceux que j'avois de pain & de lait, & ils mangeoient toujours fort peu. J'imagine que ceux qui sont libres se nourrissent de graines, de fruits & de racines. Car ils sont naturellement trop craintifs pour pouvoir être des animaux de proie.

L'ashkoko, représenté ici, a dix-sept pouces un quart dans toute sa longueur. Depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, il a trois pouces 3 huitièmes. La mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure; & le museau dépasse au moins d'un demi-pouce la lèvre d'enbas. Sa bouche, quand il la tient fermée, a environ un pouce de longueur en profil. Le museau, lorsque les deux mâchoires sont bien jointes, a trois pouces 3 huitièmes de circonférence; & le derrière de la tête a 8 pouces & 5 huitièmes. Le cou a 8 pouces & demi de circonférence & un pouce & demi de longueur. L'animal se retourne plutôt tout entier qu'il ne tourne la tête. La circonférence de son corps, mesuré près des jambes de devant, est de 9 pouces trois quarts, & sous le milieu du ventre, c'est-à-dire, dans l'endroit où il est le plus gros, il a 11 pouces 3 huitièmes. La longueur

de la jambe de devant, y compris la patte, est de trois pouces & demi. La longueur de la cuisse de derrière est de trois pouces 1 huitième, & celle de la jambe de derrière, avec la patte, est de deux pouces 2 huitièmes. La patte de devant est d'un pouce 3 huitièmes, le doigt du milieu a six lignes de long & six lignes de large.

Il y a du bout du museau à l'angle de l'œil, un pouce 5 huitièmes. L'œil a quatre lignes d'un angle à l'autre, & deux lignes & demi d'ouverture. Du premier angle de l'œil à la racine de l'oreille, il y a un pouce 3 lignes. La lèvre supérieure est garnie de moustaches dont le poil dur est de trois pouces 5 huitièmes de long. Le poil de ses sourcils a deux pouces 2 huitièmes.

L'ashkoko n'a point de queue. Au premier aspect, on croiroit que c'est un rat. Son poil est gris, mélangé d'un rouge brun & parfaitement semblable à celui d'un lapin de garenne. Le dessous du ventre est blanc, depuis l'extrémité de la mâchoire inférieure jusqu'au derrière de la croupe. Il a tout le corps parsemé de poils longs & durs comme ceux des mous-

taches, & d'environ deux pouces ou deux pouces un quart de long. Ses oreilles sont rondes. Je ne lui ai jamais entendu faire le moindre bruit : mais certainement il rumine. C'est précisément ce que je voulois savoir, & c'est ce qui me le faisoit garder en vie.

Quand cet animal s'est attaché à quelqu'un, il le suit avec beaucoup d'affiduité. Mais au moindre aspect d'une autre créature vivante, même d'un oiseau, il cherche à se cacher. Je l'enfermai dans une cage avec un petit poulet, sans lui donner à manger de tout le jour. Le lendemain matin, le poulet étoit entier, quoique l'ashkoko me laissât bien voir qu'il souffroit de la faim. Je renouvelai l'expérience. Je renfermai dans la cage deux petits oiseaux, & je les y laissai même pendant plusieurs semaines : mais il n'y toucha jamais, quoiqu'ils se jetassent souvent sans façon sur ce qu'on lui donnoit à manger. Le plus petit, qui étoit une espèce de mélange, devint familier avec l'ashkoko. Mais je ne le vis pourtant jamais se percher sur lui. Ils mangeoient fréquemment ensemble, & c'est la seule familiarité dont je veux parler ; car l'ashkoko le regardoit toujours avec la même indifférence. La cage étoit

grande; & il y avoit en-haut un barreau sur lequel les oiseaux pouvoient se percher : ainsi, ils ne se gênoient point les uns les autres.

C'est en Amhara que cet animal porte le nom d'*ashkoko*, nom qui lui vient, je crois, de ces longs poils dispersés sur son corps, qui ont l'air d'épines, & qui en amharic s'appellent *ashok*. En Arabie & en Syrie, l'*ashkoko* se nomme le mouton d'Israël (1). J'ignore pourquoi on l'appelle ainsi : mais j'imagine que c'est parce qu'il est très-commun dans les rochers d'Horeb & de Sinäi, où les enfans d'Israël furent exilés pendant quarante ans. Peut-être aussi que ce nom ne lui est donné que par les Arabes. Je crois beaucoup que son nom hébreu est *saphan*, & que c'est le même animal que les traducteurs de l'écriture ont mal-à-propos appelé un lapin (2).

Plusieurs raisons prouvent que le *saphan* dont parle la bible n'est point un lapin. Nous savons que le lapin étoit un animal particulier à l'Espagne. Ainsi on ne peut pas dire

(1) Gannim Israël.

(2) *Cuniculus*.

qu'il existât en Judée & en Arabie. Les lapins, il est vrai, vivent en troupes, & en cela, ils ressemblent aux saphans. Ils leur ressemblent aussi pour la taille. Mais au lieu de chercher, comme les saphans, à se loger dans les rochers, ils se font des trous dans le sable ou dans la terre. Ils ont des griffes ou des ongles pointus, avec lesquels il leur est aisé de creuser ces trous : mais on ne peut pas dire qu'ils cherchent les rochers, & que ce soit une habitude propre à les caractériser. Rien n'annonce que le lapin soit un animal très-prudent, ni qu'une extrême sagacité lui tienne lieu de forces. Ainsi, sous ce rapport, le saphan ne peut être le lapin que Salomon ne pouvoit connoître, à moins que ses vaisseaux ne lui en eussent apporté d'Europe, ce qui vraisemblablement n'étoit pas. Le caractère particulier du lapin n'est point de se nicher dans les rochers. Il n'est point distingué par une extrême faiblesse; la nature ne lui a point refusé les moyens de creuser son trou. Au contraire, elle l'a armé de griffes, & il s'en sert pour se terrer. D'ailleurs, il ne montre pas plus d'intelligence que le lièvre ou le hérisson ses voisins.

Appliquons maintenant à l'ashkoko les traits caractéristiques

caractéristiques du saphan. Il vit dans les rochers plus qu'aucun autre animal. Je ne l'ai jamais vu en rase campagne; & s'il sort des cavernes, ce n'est que pour se tenir parmi les fragmens de roc qui sont à l'entrée. Il ne s'isole point, il vit en famille. Il est indigène en Judée, en Arabie, conséquemment il devoit être bien connu de Salomon. David le décrit parfaitement en parlant de plusieurs autres animaux très-communs. " Les montagnes, dit le roi prophète, servent de refuge aux chèvres sauvages, & les rochers au saphan. (1) — " Salomon dit; il y a quatre choses qui sont en petit nombre sur la terre, mais qui sont extrêmement sages (2). — Le saphanim n'est qu'un faible animal, cependant il se loge dans les rochers (3).

Voilà, ce me semble, ce qui démontre évidemment que l'ashkoko est le saphan. En parlant de sa faiblesse, Salomon fait sans doute allusion aux pieds de cet animal, qui sont on ne peut pas moins faits pour creuser des

(1) Pseaum. 104, vers. 18.

(2) Proverb. chap. 30, vers. 24.

(3) Ibid. chap. 30, vers. 26.

trous dans les rochers, où cependant il se loge. Ces pieds, sont comme je l'ai déjà observé, parfaitement ronds, d'une substance charnue & très-susceptible de se déchirer. Malgré que le saphan se loge dans les rochers, sa demeure est sans contredit bien plus inaccessible & plus sûre que celle du lapin. Mais s'il choisit cette demeure, ce n'est point parce qu'il est fort, car un de ses caractères est la faiblesse; mais il le doit à son intelligence; à son jugement, ainsi il est l'animal sage dont parle Salomon. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est que quelques auteurs arabes, & particulièrement Damir, disent que le saphan n'a point de queue; qu'il est moins gros qu'un chat & qu'il vit dans des maisons, ce qui ne veut pas dire dans les maisons des hommes, car il y a peu de maisons dans le pays où est le saphan; mais dans des maisons, ou des nids de paille qu'il se bâtit comme le dit Salomon, & c'est ce que ne font point les lapins, les rats, qui se creusent des trous & se terrent.

Les chrétiens d'Abyssinie ne mangent point l'ashkoko, parce qu'ils le regardent comme un animal immonde. Les mahométans ne le mangent pas non plus; car ils ont à-peu-près

la même répugnance que les chrétiens pour tous les animaux sauvages. Cependant les Arabes de l'Arabie-Pétrée le mangent, & j'ai ouï dire que ceux du Mont-Liban ne lui faisoient pas plus de quartier. Tous les ashkokos que j'ai vus étoient très-gras, & ils avoient la chair aussi blanche que du blanc de volaille. J'en ai souvent tué à coups de fusil, mais comme je n'étois jamais seul, je n'ai jamais osé me hasarder à en manger de peur de scandaliser les Abyssiens. L'ashkoko n'a point le goût désagréable du lapin.

L'el-akbar & l'el-webro des Arabes sont, j'en suis bien certain, les mêmes animaux que l'ashkoko. L'el-akbar signifie le gros rat de montagne, titre sous lequel on a classé le jerboa. Le jerd, l'el-webro, l'ashkoko & l'el-akbar sont sans queue.

LE LYNX BOTTÉ.

CE lynx très-joli est, je crois, le plus petit de tous les lynx. Du bout du museau à l'origine de la queue il n'a pas plus de vingt-deux pouces. Il a le dos, le cou & le devant des pieds d'un gris sale, & le ventre d'un blanc sale tacheté de rouge. Le dessous des yeux ainsi que le côté du museau est d'un rouge brun, & l'extérieur des oreilles est de la même couleur, mais un peu plus foncé. Le dedans des oreilles est rempli d'un poil blanc & très-fin, & à l'extrémité est un bouquet de poil, l'une des marques caractéristiques de cette espèce. Il a sur le derrière de ses pattes de devant une raye noire, qui prend depuis la patte & remonte de deux pouces sur la jambe. Il a sur la ~~jambe de derrière~~ une pareille marque; mais celle-ci a quatre pouces de long, & va depuis le derrière de la patte jusqu'au-dessous de la première jointure. Ce sont ces marques qui m'ont engagé à le nommer le lynx botté.

La queue de cet animal a treize pouces de long, dont six pouces du bout sont marqués d'anneaux noirs, & le poil qui sépare ces anneaux est presque blanc. Le reste de la queue est de la même couleur que le dos; depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, il a quatre pouces trois quarts; d'un œil à l'autre, un pouce trois quarts, & d'une oreille à l'autre deux pouces deux huitièmes. Son œil a trois quarts de pouces d'ouverture, & l'iris en est jaune. L'oreille a depuis sa base jusques à l'extrémité de la petite touffe de poil qui la couronne, quatre pouces trois quarts; du bas de la patte de devant jusqu'à l'épaule, il a treize pouces trois quarts; & depuis le bas de la patte de derrière jusques sur le dos quinze pouces un quart.

Le lynx botté ressemble beaucoup au chat, tant par la longueur de sa queue que par la forme de sa tête, qui est pourtant plus grosse que celle du chat. Son cou est aussi proportionnellement plus gros. Cet animal habite le Ras-el-Féel, & tout petit qu'il est, il vit fièrement parmi ces énormes dévastateurs des forêts, le rhinocéros & l'éléphant. Je ne prétends pourtant pas donner à entendre qu'il chasse avec

eux, comme le jackal avec le lion. Je veux dire au contraire qu'il dévore les débris de leurs carcasses quand les chasseurs ont pris une partie de la viande. Mais sa principale nourriture sont les pintades, dont ce pays-là est rempli. Il se met en embuscade dans les endroits où elles vont boire, & c'est-là que je le tuai.

L'on dit que cet animal est assez hardi pour se jeter sur l'homme, s'il se trouve pressé par lui. Quelquefois il monte sur les plus gros arbres, quelquefois il se cache sous des buissons : mais quand la mouche fait ses ravages ordinaires, il s'enfonce dans les cavernes, ou bien il se terre. Je n'ai jamais vu ses petits, ni je ne l'ai entendu crier. Je le tuai d'un coup de fusil, sans qu'il eût le temps de remuer & sans que le coup le défigurât; aussi on peut être sûr que la gravure le rend avec la plus grande précision.

D E S O I S E A U X.

LES oiseaux sont plus nombreux & plus variés en Abyssinie que toute autre espèce d'animaux. Les montagnes & les plaines en sont également remplies ; mais ceux qui planent au-dessus des montagnes, c'est-à-dire, dans la haute Abyssinie, sont carnivores. De ce nombre sont plusieurs espèces d'aigles, d'éperviers, de vautours, qui couvrent presque le pays. L'espèce de milan qu'on nomme Haddaya, & qui est si commune en Egypte, revient sur les monts d'Abyssinie dès que les pluies du tropique cessent de les inonder. Les coquillages qui couvrent les bords du désert, parce qu'ayant quitté les sources salées, ils se sont répandus dans les plaines, & y restent tout-à-coup à sec, deviennent la première proie des milans ; ensuite ces oiseaux voraces trouvent dans le Kolla les restes des carcasses d'éléphant, de rhinocéros, de giraffe, d'âne sauvage, & de bêtes fauves sans nombre, qu'ont tué les chasseurs.

Ces oiseaux ont encore une grande ressource dans l'immense quantité de rats & de souris qui ont leur nids dans les crevasses, dans les trous de la terre, & qui, après la récolte, courent les champs. Mais ce qui leur fournit encore de bien plus grands moyens de subsister, ce sont les débris du bétail qu'on tue dès que l'armée est en marche; ce sont toutes les bêtes de somme qui périssent d'excès de travail, & par défaut de soin ou par accident; ce sont enfin les multitudes d'hommes qui périssent par des épidémies ou qui tombent sous le fer ennemi, & que leurs barbares compagnons laissent toujours sans sépulture. Aussi les armées sont toujours suivies de tant d'oiseaux de proie, que l'homme qui les contemple, est étonné que le monde entier puisse en contenir une aussi grande quantité. Quand les tentes sont plantées, il semble que ces oiseaux forment un camp nouveau autour du camp. La terre en est couverte; ils viennent jusqu'au milieu des tentes, & les branches des arbres plient sous leur poids. Cette multitude d'animaux voraces vit là jusqu'à ce que le retour des pluies force les armées à abandonner le champ de bataille & à se retirer dans les villes.

Le grand nombre d'animaux qui se nourrissent d'insectes ne manquent pas plus d'appât que les grands oiseaux de proie. Les mouches, dont j'ai parlé tant de fois, règnent depuis le mois de Septembre, dans tout le plat pays, jusqu'aux sables de l'Abara; & il y en a des multitudes prodigieuses, qui sont constamment suivies par des multitudes d'ennemis. Les uns leur font la guerre parce qu'elles leur servent de pâture; les autres semblent n'avoir d'autre plaisir que de les immoler & d'en joncher la terre.

Le miel est la principale nourriture de tous les Abyssiniens. Aussi y a-t-il dans ces contrées une incroyable quantité d'abeilles. Les arbres sont chargés de grands paniers, où des essaims vont déposer leur miel. D'autres essaims suspendent leurs ruches aux branches; d'autres encore se logent dans le creux même des arbres, dont le bois est mou, & surtout dans le bohababs, dont les grandes & odorantes fleurs leur fournissent un miel qui répand un parfum exquis. Car le miel a en général la couleur & l'odeur des fleurs dont les abeilles se nourrissent. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis, à mon passage à Dixan, du miel aussi rouge que du sang; & j'avoue qu'il n'y

à rien de plus désagréable à l'œil que cette espèce de miel mêlé avec du beurre fondu. Il y a des abeilles qui ont leur ruche sous la terre, & dont le miel est presque noir. Le jésuite Lobo a rapporté ce fait ; & je suis bien aise de lui en faire honneur, parce que c'est la seule vérité que j'aie trouvée dans la partie d'histoire naturelle de cet étrange romancier.

Les oiseaux granivores sont aussi en grand nombre dans toute l'Abyssinie. Tous les arbres & les arbustes de ces contrées fleurissent, & conséquemment portent des fruits ou des graines propres à nourrir diverses espèces d'oiseaux, & cette fécondité dure depuis l'instant que l'arbre commence à croître jusqu'à sa décrépitude, & est presque toujours la même dans toutes les saisons de l'année. Je ne veux pourtant pas dire que le même arbre produit des fleurs ou des fruits plus d'une fois par an : mais le temps de leur production est si favorablement arrangé par la nature, & se succède avec tant d'ordre, qu'elle est perpétuelle. Le côté de l'arbre qui fait face au couchant est le premier qui fleurit, & le fruit se développe graduellement, de manière qu'il y en a qui est à peine verd quand le premier est dans sa

pleine maturité. Le côté qui fait face au midi suit le même progrès. La fécondité traverse directement l'arbre, & passe soudain au septentrion : & le côté de l'orient est enfin le dernier qui fleurisse, & ses fruits durent jusques à la saison des pluies. A la fin d'Avril, de nouvelles feuilles sont tomber les anciennes, de sorte que l'arbre est toujours verd. Le cāssier est l'arbre que j'ai vu le dernier en fleurs. Il fleurit à Emfras, le 20 Avril 1770. Depuis ce moment jusqu'au commencement des pluies, & pendant toute leur durée, les arbres reprennent leur vigueur en se reposant : mais les moissons qui couvrent alors les campagnes dédommagent les habitans des airs. Toutes les feuilles des arbres sont d'une si forte texture, & couvertes d'un vernis si épais, qu'elles résistent facilement à la violence des pluies.

Mais les moyens de subsistance que la nature a préparés pour les oiseaux granivores sont doublés par une règle extraordinaire, mais invariable dans la marche des saisons. Le pays est divisé par une chaîne de montagnes sur le sommet desquelles passe une ligne qui divise également les climats ; de sorte que les espèces d'oiseaux, qui sont accoutumés à vivre de quel-

ques graines ou de quelques fruits particuliers ; deviennent oiseaux de passage , & par une émigration rapide , trouvent toujours d'un côté des montagnes la même nourriture dont les pluies viennent de les priver de l'autre.

L'on ne trouve pas en Abyssinie beaucoup d'oiseaux aquatiques , & les oiseaux à pieds palmés sont encore plus rares que les autres. Je ne me rappelle pas d'avoir vu un seul de ceux qui sont les plus communs en Europe. En revanche dans le mois de Mai , lorsque les pluies renforcent , les campagnes sont couvertes de cicognes. Les grands oiseaux indigènes , qui se tiennent sur les hautes montagnes du Samen & sur le Taranta , sont pourvus par la nature d'un étrange moyen de supporter l'humidité de l'air. Des pores de chacune de leurs plumes il sort une poussière excessivement fine & si abondante , que dès qu'on les touche , on a la main toute tachée. Je parlerai de cette singularité , en faisant la description de l'aigle d'or du Lamalmon. Cette poussière , vue à travers un excellent microscope , me parut avoir la forme de plumes infiniment petites.

Les bécassines ne sont pas rares en Ethio-

pie : on en voit dans tous les marais ; mais je n'ai jamais apperçu dans les bois un seul faisan. Il y a plusieurs espèces d'hirondelles inconnues en Europe ; & on y trouve aussi toutes celles qui ne sont que passagères dans nos climats , & que l'hiver ramène en Afrique. J'en vis arriver beaucoup dans l'isle de Masuah. Fatiguées d'avoir traversé la mer, elles se reposoient un ou deux jours ; puis elles profitoient du clair de lune pour continuer leur route vers le sud-ouest. J'appergus une fois dans le pays du Baharnagash & dans la province de Tigré, l'hirondelle bleue à queue fourchue , qui fait son nid aux fenêtres en Angleterre , & qui ne commence à le bâtir que dans la saison où les autres hirondelles se préparent à leur émigration. J'ai déjà parlé de cet oiseau dans mon voyage de Masuah à Gondar.

L'Abyssinie a peu de chouettes ; mais celles qu'on y voit sont très-grandes & d'une extrême beauté. La corneille y est moitié blanche & moitié noire, & peinte d'une manière très-régulière. Il y a une espèce de corbeau très-gros & dont le plumage est mêlé de noir & de brun. Il porte sur le derrière de la tête une couronne de plumes blanches en forme de calice ;

& il a le bout du bec blanc. Je n'ai jamais vu en Abyssinie ni moineau, ni pie, ni chauve-souris. Les pigeons y sont en grand nombre, & leurs espèces très-diverses. Il y en a quelques-uns d'excellens à manger. J'en décrirai un, entr'autres, qui a cette qualité & qu'on nomme le waalia. Tous les pigeons de ces contrées sont oiseaux de passage, à l'exception d'une seule espèce qui se loge dans les trous des murailles. Les Abyssiniens ne mangent point ce pigeon-là, par une étrange raison; ils disent qu'il a la patte faite comme la griffe d'un faucon, & d'après cela ils le croient immonde. Les Turcs ont une hifarrerie à peu près pareille. D'après la touffe de crins que le coq-d'inde a sur le jabot, ils prétendent qu'il tient de la nature du cochon, & en conséquence ils n'en mangent point. Les pattes du pigeon dont je viens de parler sont à la vérité grandes, mais bien différentes des serres du faucon.

L'on ne trouve en Abyssinie qu'une seule espèce d'oies; c'est l'oie du Nil, ou l'oie du Cap, commune dans tout le midi de l'Afrique. Elle fait son nid sur les arbres, & s'y perche presque toujours quand elle n'est point dans l'eau.

J'ai déjà parlé des poissons, & je ne me suis que fort peu étendu sur leur histoire. Il faudroit plusieurs volumes pour représenter & décrire la collection des poissons & des autres productions du golphe d'Arabie, dont je n'ai pourtant peint qu'une foible partie; & la gravure coûteroit plus d'argent qu'il ne m'est possible d'en dépenser.

LE NISSER.

o v

L'AIGLE D'OR.

La couleur de cet oiseau m'a engagé à le nommer l'aigle d'or, d'autant que le nom de nisser qu'il porte en Abyssinie n'est qu'un mot générique qui veut dire aigle. Le peuple l'appelle aussi *abpuduch'n*, c'est-à-dire, le père à la longue barbe, parce qu'il a en effet une longue touffe de poil par-dessous le bec.

Je crois que cet oiseau est non-seulement l'aigle de la plus grande espèce, mais encore l'un des plus grands oiseaux qui planent dans

l'air. Celui qui est représenté ici avoit huit pieds quatre pouces d'envergeure; & quatre pieds sept pouces du bout de son bec à l'extrémité de sa queue. Il étoit très-charnu & pesoit vingt-deux livres; ses jambes sembloient fort courtes pour sa grosseur; car elles n'avoient que quatre pouces depuis la jointure du pied jusqu'à la jointure de la cuisse; & depuis la jointure de la cuisse au corps, six pouces. Sa cuisse n'avoit guère moins de quatre pouces de diamètre, & elle étoit à la fois très-muscleuse & très-charnue. Sa serre avoit deux pouces & demi de long; elle n'étoit pas très-pointue, mais elle étoit extrêmement forte. Son bec avoit trois pouces un quart de long & un pouce trois quarts de large à la racine. Une touffe de poils faisant une fourche sortoit sous la gorge du creux de sa mâchoire inférieure. Son œil étoit très-petit proportionnement à sa taille, car il n'avoit pas plus d'un quart de pouce d'ouverture. Le haut de sa tête & tout le dessus jusqu'au bec étoit absolument dépourvu de plumes.

Cet oiseau superbe ne fut point pris à la chasse, ni on n'eut besoin d'aucun stratagème pour l'attirer. Tandis que j'étois sur le sommet
de

de la haute montagne du Lamalmon, que mes gens se reposoient de la fatigue qu'ils avoient eue à l'escalader, & qu'ils commençoient à jouir des douceurs d'un climat plus tempéré, mangeant tranquillement en plein air un diner composé de plusieurs plats de viande de chevreau bouillie, cet ennemi, car ils le prirent pour tel, se présenta tout-à-coup devant eux. Il ne fondit point du haut des airs avec rapidité: mais volant avec lenteur & rasant presque la terre, il vint se poser tout près de la viande, au milieu de mes compagnons étonnés. Un cri d'alarme me rappela bientôt vers eux, & je vis l'aigle, qui paroissoit lui-même un peu étonné, pendant que mes gens couroient s'armer de leurs lances & de leurs boucliers. Je profitai de l'instant où toute son attention se portoit sur la viande, pour m'approcher de lui le plus qu'il me fut possible. Il posa d'abord sa griffe sur un gros morceau de viande qui étoit dans une casserole d'eau bouillante: mais sentant une douleur à laquelle il ne s'étoit pas attendu, il lâcha promptement ce qu'il tenoit.

Il y avoit dans un plat de bois une épaule & une cuisse de chevreau, que l'aigle prit avec

la griffe & emporta , en regardant pourtant toujours le morceau qui étoit dans l'eau bouillante. Il s'en alla sans s'élever plus haut qu'il n'avoit fait en venant; & le côté du roc d'où les Abyssiniens précipitent les coupables le déroba à notre vue. Les Mahométans qui conduisoient les ânes , & qui, comme je l'ai dit dans la relation de mon voyage , avoient tant à se plaindre des hyènes , m'assurèrent que l'aigle ne tarderoit pas à revenir. Mais d'un autre côté , mes domestiques jugeant qu'il avoit eu une assez bonne part de leur dîner , ne se foucioient pas qu'il en vînt prendre davantage.

Pour moi , je désirois de le mieux connoître , & ayant chargé un fusil à balle , je m'assis à côté de la gamelle où étoit la viande. Je n'eus pas attendu quelques minutes , que je le vis paroître ; & aussitôt mes domestiques se mirent à crier avec tant de force : le voilà qui vient ! le voilà qui vient ! que si l'animal n'avoit pas été excessivement courageux , certainement il se seroit enfui. Soit qu'il fût moins affamé que la première fois , soit que ma présence l'inquiétât , il tourna en planant autour de notre troupe , & alla se poser à dix pas de moi. La casserole & la viande bouillie étoient

entre lui & moi. Comme rien ne m'empêchoit de tirer où il étoit, & que je craignois qu'il ne s'avancât du côté de quelqu'un de mes gens, & qu'il ne prît la viande & s'en allât, je lui lâchai mon coup, & je l'atteignis deux pouces au-dessous de l'aile; de sorte qu'il tomba roide.

Quand j'allai ramasser ce monstrueux oiseau, je ne fus pas peu surpris de trouver mes mains couvertes d'une poudre jaune. Je le retournai, & je vis que les plumes de son dos rendoient aussi de la poudre brune, c'est-à-dire, de la couleur dont elles étoient. Il y avoit abondamment de cette poudre; & pour peu qu'on secouât les plumes, la poudre voloit comme si on l'avoit jetée avec la houe d'un coëffeur. Les plumes de la gorge & du ventre étoient d'une belle couleur dorée, & ne paroissoient avoir rien d'extraordinaire en elles: mais les grandes plumes de dessus les ailes & du haut du dos étoient formées en petits tubes; de manière que quand on les pressoit, il en sortoit de la poudre, qui se répandoit sur la partie la plus fine de la plume; & cette poudre, ainsi que je l'ai déjà observé, étoit brune. Les grosses plumes des ailes étoient aussi dé-

garnies de penne que si elles avoient été usées; mais je crois plutôt qu'elles se renouvelloient.

Il est impossible de dire avec certitude pourquoi la nature a pourvu cet oiseau d'une si grande quantité de poudre. Tout ce qu'on peut faire, c'est de conjecturer qu'elle la lui a donnée, ainsi qu'aux autres habitans ailés de ces hautes montagnes, comme un moyen nécessaire de résister aux pluies abondantes qui y tombent six mois de l'année. Les pigeons du Lamalmon ne sont point pourvus de cette poussière, & je conclus de-là qu'ils n'y sont que passagers. Mais le grand aigle y est indigène, & on ne le connoît pas dans la basse Ethiopie.

Le même jour que je tuai le nisser, je tuai un héron, de la même espèce que les nôtres, mais un peu plus petit. Il avoit les plumes de la gorge & celles du dos remplies d'une poudre bleue, tout aussi abondante que celle que contenoient les plumes de l'aigle.

L'AIGLE NOIR.

Ce superbe oiseau fut le premier être qui perdit sa liberté, quand le roi d'Abyssinie & toute son armée, jaloux de sauver la leur, traversèrent le Nil d'une manière presque incroyable, échappèrent par une foule de circonstances prodigieuses à tous les pièges que leur avoit tendu Fasil, passèrent triomphans devant lui après la bataille de Limjour, rejoignirent Kefla-Yasous, & campèrent à Dingleber le 28 Mai 1770.

Cet oiseau, regardé avec raison sans doute comme le roi des habitans de l'air, & l'emblème des rois de la terre, parut encore avoir bien plus de rapports avec le roi d'Abyssinie, en tombant par un hasard singulier sous les coups d'une multitude d'autres oiseaux bien moins nobles que lui. J'ai déjà remarqué plusieurs fois qu'une multitude innombrable d'animaux de proie, & surtout d'oiseaux, suivent pas à pas les armées abyssiniennes, depuis le premier jour qu'elles se mettent en marche,

jusqu'à l'instant où elles rentrent dans leurs ailes ; & cette fuite vorace s'accroît à chaque instant de plus en plus. Dès que les armées sont en campagne , elles détruisent tout ce qui se présente devant elles , & le fer & le feu ne font qu'un affreux désert de tous les endroits où elles passent.

Les bêtes sauvages & les oiseaux restant seuls maîtres de ces campagnes , augmentent au point qu'on ne peut le concevoir. L'infâme coutume d'un peuple barbare qui laisse également amis & ennemis sans sépulture sur le champ de bataille , la quantité de bêtes de somme qui périssent par excès de travail & par défaut de soin , les restes du bétail de toute espèce , qu'on tue journellement pour la consommation des soldats , tout enfin empesteroit bientôt l'air & occasionneroit des maladies contagieuses , sans les animaux qui dévorent tout ce qu'on leur abandonne , avant qu'il puisse se putréfier. Leurs entrailles avides font le tombeau des plus braves guerriers , à moins qu'une très - haute naissance ou l'affection extraordinaire d'un ami ne leur procure un peu de terre dans le cimetière de quelque église voisine. Il est peut-être impossible de donner une idée

des oiseaux qui suivent les armées, qu'en les comparant aux sables de la mer. Dès que l'armée est en marche, ils forment un voile épais qui cache le soleil à plusieurs lieues de distance ; & quand elle fait halte, on en voit la terre couverte & les arbres chargés, aussi loin que l'œil puisse atteindre. Il est inutile de dire que ces oiseaux sont tous des oiseaux qui mangent les charognes, tels que le vautour, le milan, le corbeau, espèces à qui la nature a refusé le désir & le pouvoir de se nourrir d'êtres vivans.

Mais par quel hasard le petit aigle, dont on voit ici la figure, & qui n'étoit assurément point de nature à chercher des charognes, vint-il se trouver au milieu de ces autres oiseaux, lâches & immondes. Je l'ignore : mais il éprouva le sort de tous les êtres qui hantent la mauvaise compagnie pour laquelle ils ne sont pas faits. Ils le poursuivirent jusques devant la tente du roi, & l'un d'eux lui donna un coup si violent, qu'il le précipita jusqu'à terre, & que le malheureux aigle eut à peine la force d'entrer dans la tente & de se sauver sous le sofa, où le monarque étoit assis. Les officiers & les pages le saisirent ; & on regarda

bientôt cet accident comme une image de ce qui devoit arriver au roi. On crut qu'il ne tarderoit pas à être détrôné par un de ses sujets, & le nom de Fasil fut aussitôt dans toutes les bouches.

Cependant ce présage étoit trop fâcheux pour qu'on dût s'y arrêter long-temps. Les gens sages qui étoient auprès du roi firent écarter l'aigle, & on me l'envoya avec un récit de ce qui l'avoit fait prendre, l'augure qu'on en avoit tiré, & vingt prophéties qui y avoient rapport & qui le confirmoient. J'avouerai ma foiblesse. Cet événement me fit d'abord une forte impression. Je me rappelai tout de suite ce passage de Shakespéar :

Le superbe faucon , dominateur des airs ,
Est tombé sous les coups d'une vile chouette.

Et le souvenir de ces vers frappa tellement mon esprit, que je demurai un instant muet & les yeux fixés sur la terre. Ce n'étoit pas ma coutume. Je me moquois ordinairement des présages des Abyssiens. Aussi ma contenance en parut d'autant plus frappante au page qui m'avoit apporté l'aigle. On en fit même part au roi. Ce prince ne m'en parla

pas tout de suite : mais quelques jours après , étant prêt à se retirer dans le Tigre , & me voyant venir prendre congé de lui , il me dit que nous nous étions trompés , & que le présage ne regardoit point Waragna-Fafil , mais bien Powussen , gouverneur du Begemder.

Après avoir esquissé mon noble prisonnier vivant , je fus obligé de lui faire donner la mort. Un coup d'aiguille termina ses jours ; & je l'emportai à Gondar , où j'achevai son portrait. Son plumage étoit d'un brun foncé , même presque noir. Il avoit , depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue , deux pieds quatre pouces. Son envergeure étoit de quatre pieds six pouces. Il étoit fort maigre & ne pesoit pas tout-à-fait cinq livres. La quatrième grande plume de ses ailes étoit blanche. Les plumes du dessous des côtés de la queue étoient bleuâtres , tachetées de blanc , & celles de dessus étoient noires & blanches. Ses cuisses & ses jambes étoient couvertes de plumes jusqu'en bas. Il avoit les pieds jaunes & armés de fortes griffes noires. Le dessous des ailes étoit blanc & mélangé de brun. Ses jambes , depuis la jointure du pied jusqu'à celle de la cuisse , avoient trois pouces. Son bec avoit

deux pouces un quart. Sa hupe avoit cinq pouces. Il avoit l'œil noir avec une teinte couleur de feu. L'iris en étoit jaune, & l'ensemble en étoit magnifique. Cet oiseau étoit extrêmement doux, ou plutôt indolent: mais j'ignore si c'étoit l'effet de son naturel ou de son malheur, car il est dans son espèce le seul que j'aie vu.

LE RACHAMAH,

ou

LA POULE DE PHARAON.

LE rachamah se trouve dans quelques cantons du midi de la Syrie & de la Barbarie: mais il n'est nulle part aussi commun qu'en Egypte, surtout aux environs du Caire. Les Européens l'appellent *poule de Pharaon*. C'est un vautour de la plus petite espèce, c'est-à-dire qu'il est tout au plus de la grosseur d'une corneille ou d'un grole; mais l'étendue de ses ailes, & la manière dont il élève sa tête, le font paroître bien plus gros.

Les Egyptiens & les Maures appellent cet oiseau *rachamah*, & on a été jusqu'à présent fort incertain sur son espèce & sur l'origine de son nom. Quelques Arabes ont prétendu que ce nom dériroit du mot *archam*, qui signifie une chose mélangée, ou de différentes couleurs : mais on a répondu que cette étymologie étoit fautive, attendu qu'*archam* veut dire un mélange de plus de deux couleurs, & que le *rachamah* n'a que des plumes toutes blanches & des plumes toutes noires, & que, par conséquent, on ne peut pas dire que sa couleur est mélangée, suivant le sens arabe. Cendant j'observerai que cette réponse, au contraire, n'est pas dans le vrai sens du mot arabe. J'en pourrois citer plusieurs exemples : mais je me bornerai à un seul. On voit dans l'Arabie-Heureuse, & principalement entre Moka & le détroit de Bab-el-Mandeb, une espèce de mouton qui a la tête & le cou noirs, & le reste du corps blanc ; & ce mouton s'appelle en arabe *rachamah*, uniquement par la raison qu'il est marqué de blanc & de noir, comme l'oiseau qui est l'objet de cet article.

Malgré cela, je crois que l'origine du nom de cet oiseau a une étymologie plus ancienne

& plus savante que celle que je viens de citer. Horus Apollo nous apprend, dans l'ouvrage qu'il a composé sur les hiéroglyphes, que la rachma, ou la femelle du vautour, étoit consacrée à Isis; & que ses plumes servoient à orner la statue de la déesse. Il nous dit de plus que cet oiseau étoit un emblème de la tendresse maternelle, & que quand les Egyptiens vouloient croire qu'une mère avoit marqué beaucoup d'affection pour ses enfans, ils peignoient une femelle de vautour. Cet auteur ajoute que la femelle du vautour, après avoir fait éclore ses petits, les garde dans son nid pendant cent vingt jours, & que quand elle ne trouve pas sa proie assez abondante pour eux, elle se déchire les cuisses pour leur donner à manger, & leur fait boire le sang qui coule de sa blessure.

Rachama est un mot hébreu dérivé de rechem, mot qui signifie un amour ou une affection qu'ont les femmes, & que ne peuvent avoir les hommes. Nous trouvons ce mot employé dans ce sens au premier livre des rois (1), dans Isaïe (2), & dans les lamenta-

(1) Chap. 3, vers. 26.

(2) Chap. 49, vers. 15.

tions de Jérémie (1). Il est donc certain que dès les siècles les plus reculés, & long-temps avant Moyse, les Egyptiens se servirent de la femelle du vautour pour en faire un hiéroglyphe qui exprimait leur tendresse pour leurs enfans.

Quant au mâle du rachama, il n'en est point question dans leurs emblèmes, & il ne paroît pas qu'on le distinguât par aucune qualité particulière. Aussi ce silence a donné lieu depuis à une opinion bizarre & fabuleuse; on a prétendu que cette espèce d'oiseau n'avoit point de mâle. Horus Apollo (2) parle d'abord du rachama en le mettant toujours du genre féminin, & il dit ensuite clairement qu'il n'a point de mâle, & que le vent du midi féconde la femelle. Plutarque (3), Ammien (4), & tous les Grecs soutiennent la même chose. Tzetzes (5) fait plus; il raconte d'abord cette fable fort au long; puis il dit qu'il la tient des Egyptiens mêmes; ce qui ne nous laisse aucun doute

(1) Chap. 4, vers. 101.

(2) Hieroglyph. lib. 1, cap. 11.

(3) Plutarch. in quæst. Rom. quæst. 91.

(4) Lib. 17.

(5) Chil. 12, Hist. 439.

sur l'origine & la signification du nom du rachama.

Dans les premiers temps du Christianisme, les pères de l'église se trouvant singulièrement embarrassés par les incrédules, qui nioient la conception miraculeuse de la Vierge-Marie, eurent recours à la fable d'Egypte. Tertullien, (1) Origène (2), Basile (3), & Ambroise (4) furent assez fous pour employer un argument aussi ridicule; & peu s'en fallut que quelques-uns de ces savans pères n'attribuassent ce conte à Moyse, qui probablement le connoissoit comme une erreur antique & populaire, mais qui ne le croyoit sûrement pas. Au contraire, ce législateur s'exprime avec la plus grande clarté & la plus grande précision. Il parle du rachama en le mettant au genre féminin, lorsqu'il s'adresse à son peuple, parce qu'il spécifie les oiseaux dont il défend de manger (5); il y comprend la femelle du vautour, qui sans doute étoit bien connue, puisqu'elle étoit un

(1) In Valent. cap. 10.

(2) Lib. 1. contra Celsum.

(3) In Hemarm. Homil. 8.

(4) In Hexarm. pag. 27.

(5) Deuteron. chap. 14, vers. 13.

objet de superstition & d'idolâtrie. Puis, quand il parle du mâle & des moindres abominations de cette espèce, il les renferme tous dans un seul mot; mais il marque bien précisément leur genre par un pronom relatif. Une autre preuve encore que Moyse n'a inventé ni cru cette fable, c'est que dans l'Exode il parle du mâle seul du vautour, & il l'appelle racham, & non rachama.

Il n'est peut-être pas hors de propos que j'observe ici, que le traducteur Anglois ne rend ni la beauté, ni le sens de l'original hébreu. Il fait dire à Dieu: " Vous avez vu ce que
 „ j'ai fait aux Egyptiens, & comme je vous
 „ ai porté vers moi sur les aîles des aigles (1) „
 — Mais si l'hébreu parloit des aigles, il emploieroit le mot *nifir*, & cela ne signifieroit rien. Mais au lieu d'aigle il y a *vautour*, emblème de l'affection & de la tendresse maternelle; & voici comment on doit rendre ce passage: " Dites aux enfans d'Israël: voyez
 „ comment j'ai puni les Egyptiens, tandis que
 „ je vous portois vers moi sur les aîles du
 „ rachama, c'est-à-dire, avec toute la tendresse

(1) Exod. chap. 19, vers. 4.

„ d'une mère. „ Nous devons sans doute être reconnoissans de ce que les vérités de l'Ecriture-Sainte nous sont conservées bien entières dans les traductions; mais nous devons en même temps regretter de ce qu'une grande partie des beautés de l'original s'y trouve perdue.

Cependant, malgré tout ce que je viens de rapporter, presque tous les interprètes Hébreux, Syriens & Samaritains, se sont trompés sur le rachama. Les Grecs ont imaginé que c'étoit le pélican, la cicogne, le cygne. Bochart, après avoir fait beaucoup de conjectures vagues, finit par avouer son ignorance, & s'excuse sur ce que beaucoup d'autres auteurs n'en ont pas plus su que lui. „ Jusqu'à présent, dit-il, nous „ n'avons pas pu découvrir quel étoit cet oiseau, parce que ceux qui en ont parlé sont „ aussi ignorans en Histoire naturelle qu'hébiles grammairiens. „

Cet oiseau a le bec très-fort & très-pointu, & le bout est noir de la longueur d'environ trois quarts de ponce. Le reste est couvert d'une membrane jaune & charnue, qui l'enveloppe par dessus & par-dessous, ainsi que le devant de la tête & le dessous de la gorge,

&

& qui se termine en pointe très-aigüe au bas du cou. Cette membrane est très-ridée, & le dessous est parsemé de quelques poils. Les narines du rachama sont très-larges, ainsi que l'orifice de l'ouïe, qui n'est recouvert par aucune espèce de plume. Depuis le milieu de la tête, où finit la membrane jaune, jusqu'à la queue, le corps de l'oiseau est parfaitement blanc; mais les grandes plumes des ailes sont noires, & au nombre de six. Après celles-là il y en a trois petites gris-de-fer, & plus claires vers le milieu; & elles sont recouvertes par trois autres encore plus petites & semblables pour la forme, mais dont la couleur est d'un gris rouillé. Les couverts des grandes plumes des ailes ont le bout gris-de-fer de la longueur de cinq quarts de ponce, & le reste est parfaitement blanc.

La queue du rachamah est fort large, & d'abord très-épaisse; mais elle va en diminuant, & elle se termine en pointe, quoiqu'elle ne soit point composée de grandes plumes, & qu'elle ne dépasse pas le bout des ailes de plus d'un demi-pouce. Sa cuisse est couverte d'un duvet très-doux jusqu'à la jointure de la jambe. Ses jambes sont d'un blanc sale & presque couleur de chair, & elles sont couvertes de tuber-

cules charnus & mous. Sa serre est partagée en quatre doigts, l'un desquels est en arrière; & ces doigts sont armés de griffes très-fortes & très-crochues. J'ignore si cet oiseau est muet, mais je n'ai jamais entendu sa voix. Il est ordinairement seul; & il se pose & se promène plus fréquemment à terre qu'il ne se perche sur les arbres. Il cherche sans cesse les charognes les plus puantes; il exhale lui-même une odeur infecte, & dès qu'il est mort, il se putréfie. C'est un crime que de tuer de ces oiseaux auprès du Caire.

Comme l'espèce du rachamah est peu nombreuse en Egypte, & qu'elle est connue sous le même nom dans toute l'Afrique & l'Arabie, il me semble bien étrange que les écrivains hébreux & arabes n'aient pas pu découvrir quel étoit cet oiseau. Il ne pond que deux œufs, & il bâtit toujours son nid dans les endroits les plus déserts & les plus sauvages. J'ai dit tout ce que je savois de ses mœurs: mais je me suis bien gardé de rapporter une foule d'histoires bizarres, que les livres orientaux racontent à son sujet, & qu'un lecteur un peu instruit ne peut regarder que comme des fables.

L' E R K O O M,

o u

LE CORBEAU CORNU.

IL paroît que cet oiseau fait partie d'une tribu considérable, dont la plus grande variété est dans le bec & dans la corne. Les uns ont cette corne sur le bec; les autres l'ont sur la tête, immédiatement au-dessus de la racine du bec; & ces seules parties de l'oiseau ont été gravées dans les collections d'histoire naturelle. J'ai fait présent au cabinet du roi de France du premier de ces oiseaux qui ait été vu entier, & je donne ici la figure & la description que j'en ai faite pendant qu'il étoit en vie. C'est aussi, je crois, la première qu'on ait publiée.

Dans la partie orientale de l'Abyssinie, cet oiseau s'appelle dans la langue du Tigré *abba gumba*; à l'occident du Tacazzé (1), il s'appelle *erkoom*. Le premier de ces noms lui vient

(1) L'ancien fleuve Siris.

sans doute du bruit qu'il fait ; mais le second ne me semble avoir aucune signification dans aucun langage.

Quand je pris à mon retour d'Abyssinie la route du Sennaar, & que je m'arrêtai au Ras-el-Feel, je dessinai la figure qu'on voit ici sur un erkoom qui n'avoit été que légèrement blessé. Cet oiseau est connu au Ras-el-Feel sous le nom de *teir-el-naciba*, c'est-à-dire, l'oiseau de la destinée. Les naturalistes l'appellent la *corneille indienne*, ou le *corbeau indien* : mais j'ignore pourquoi ils le classent ainsi. L'on pourra juger, par la description que je vais en faire, s'il a beaucoup de rapport avec le corbeau. Il faut pourtant convenir qu'il en a un ; c'est qu'il marche, & ne saute point comme beaucoup d'autres oiseaux. Il court même quelquefois très-vite ; & alors, vu de côté, il ressemble beaucoup au coq-d'inde, ou à l'outarde.

La couleur des yeux de l'erkoom est d'un brun foncé, & mêlé d'une teinte rouge, mais plus noir autour de la prunelle. Il a de grands sourcils, & surtout à la paupière d'en-haut. De la pointe de son bec à l'extrémité de sa queue, il y a trois pieds dix pouces. Ses ailes ont

fix pieds d'envergeure, & vingt-deux pouces de long. Son cou a dix pouces de long, & trois pouces & demi d'épaisseur. Son bec, depuis le bout jusqu'à la racine, sept pouces trois huitièmes; & depuis le bout jusqu'au côté de la tête où finit l'ouverture, dix pouces. Il a de front un pouce sept huitièmes de large. La corne qu'il porte sur la tête a trois pouces & demi de long, & quatre pouces en prenant depuis le haut de la tête jusqu'à l'endroit où elle joint le bec. Elle a de front un pouce cinq huitièmes de large, & de hauteur deux pouces.

La longueur de la cuisse est de sept pouces, & celle de la jambe de six pouces cinq huitièmes. L'épaisseur de la jambe, en profil, de sept lignes, & en face de quatre lignes & demie. Il a quatre doigts, dont un est en arrière: mais ils ne sont ni forts, ni ne paroissent faits pour déchirer de la viande. Le doigt qui est en arrière a un pouce six lignes de long; celui de devant, qui est le plus en-dedans, un pouce sept lignes; celui du milieu deux pouces deux lignes, & celui qui est en-dehors deux pouces deux lignes.

L'erkoom est noir , ou plutôt d'un noir mêlé de couleur de suie. Les grandes plumes des ailes sont au nombre de dix , & d'un blanc de lait en-dessus & en-dessous. Le bout de ses ailes atteint presque le bout de sa queue. Son bec & sa tête , mesurés ensemble , ont onze pouces & demi de long , & sa tête a séparément trois pouces un quart. Il a le cou couvert , comme le coq-d'inde , de tubercules charnues qui sont bleuâtres , & deviennent rouges lorsque l'oiseau est irrité , ou que sa femelle couve.

J'ai vu l'erkoom suivi de dix-huit petits. Il court plus volontiers qu'il ne vole : mais quand une fois il s'est élevé , il vole avec force & très-loin. Il a une odeur très-forte , & on dit en Abyssinie qu'il se nourrit de charognes. Cependant je ne l'en ai jamais vu approcher ; & ce qui me convainc qu'il n'en mange pas , c'est que je n'ai jamais vu un seul de ces oiseaux suivre l'armée , que tous les autres oiseaux de proie ne manquoient jamais d'accompagner.

Les lieux que fréquente l'erkoom indiquent assez quelle est sa nourriture , & ces lieux sont les champs de teff , qu'on voit toujours cou-

verts de scarabées verdâtres. Il prend dans son bec la tige du teff, & en la rasant toute entière, il ramasse les scarabées qui y sont attachés. Je n'ai jamais trouvé que de ces sortes d'insectes dans le jabot des erkooms que j'ai ouverts; & j'imagine que ce n'est que par rapport à leur puanteur qu'on a dit que ces oiseaux se nourrissoient de charognes.

L'erkoom fait son nid sur de grands arbres touffus, &, autant qu'il le peut, près des églises. Son nid est couvert comme celui de la pie. Il le place sur le tronc de l'arbre, sans se foucher qu'il soit fort haut; & l'entrée du nid fait toujours face à l'orient.

Il semble que la corneille indienne de Bon-tius soit de la même espèce que l'erkoom. Cependant il est bien difficile de croire que cet oiseau soit destiné par la nature à se nourrir de noix muscades, comme le dit cet auteur; car ni sa structure, ni l'habitude qu'il a de se promener à terre, ne le rendent propre à se procurer une pareille nourriture.

L' A B O U H A N N È S,

o u

L' I B I S.

L'ANCIEN nom de cet oiseau s'est perdu. Celui sous lequel on le connoît aujourd'hui est un sobriquet. Ce nom signifie en notre langue le père Jean ; & on le lui a donné , parce qu'il paroît ordinairement le jour de la St. Jean, qui est précisément celui où l'eau fraîche des pluies du tropique se mêle en Egypte à l'eau du Nil , & la rend plus légère , plus douce , plus facile à s'évaporer & à retomber en rosée. C'est alors le commencement de la saison des pluies ; & tous les oiseaux aquatiques , qui sont aussi oiseaux de passage , se rendent en grand nombre en Ethiopie.

L'abou-hannès a , comme je viens de l'observer , perdu son premier nom ; & , d'un autre côté , dans l'histoire d'Egypte & d'Ethiopie , nous avons perdu un oiseau qui fut jadis très-

remarqué, & dont le nom seul nous reste ; c'est l'*ibis*, auquel on rendoit des honneurs divins, & dont le corps étoit embaumé & conservé avec le même soin que les restes de l'homme. Il y a encore des *ibis* embaumés dans beaucoup d'endroits en Egypte, & on en retrouve aussi dans toutes les collections qui sont entre les mains des curieux. Mais quoique la manière dont ces oiseaux sont préparés, & les ingrédients caustiques dont on s'est servi pour les injecter, aient singulièrement altéré leur forme & la couleur de leur plumage, je suis convaincu, d'après la comparaison que j'en ai faite avec l'*abou-hannès*, que celui-ci n'est autre chose que l'*ibis*.

Plusieurs auteurs, qui ont parlé de cet oiseau, n'ont fait qu'augmenter les ténèbres épaisses où les Egyptiens l'avoient laissé. Ils ont d'abord dit que c'étoit la cigogne ; ensuite l'*hæmatopus*, ou le héron aux pieds rouges ; puis ils ont dit encore que sa couleur étoit d'un noir très-brillant, & qu'il avoit les jambes d'un rouge foncé. Quelques autres savans ont assuré que c'étoit de l'*ibis* que les hommes avoient appris à faire usage des lavemens ; d'autres qu'il pondoit ses œufs par le bec, & que sa chair étoit

très-délicate & rouge comme la chair du fau-
mon. Mais on sent bien que toutes ces cho-
ses-là ne sont que des fables. Plutarque nous
apprend que le plumage de l'ibis est noir &
blanc ; & les restes d'ibis, qu'on trouve dans les
sépulcres des momies, confirment cette vérité.

L'abou-hannès a le bec fait comme le cor-
lieu, c'est-à-dire, qu'il est aux deux tiers droit,
& ensuite recourbé, & qu'il a le dessus verd,
& le dessous noir. Le bec a cinq pouces &
demi de long. La jambe a six pouces de long
depuis la jointure de la cuisse jusqu'à celle du
pied ; l'os en est rond & dur, & c'est une
remarque qu'a faite Cicéron. Depuis la join-
ture de la jambe jusqu'au corps la cuisse a cinq
pouces & demi. Quand l'oiseau se tient debout,
il a, depuis le bas du pied jusqu'au milieu du
dos, dix-neuf pouces. Son œil a un pouce d'ou-
verture. Ses jambes & ses pieds sont noirs. Il
a les pieds divisés en quatre doigts, dont trois
en avant & un en arrière. Les trois de devant
sont armés d'ongles très-droits & très-forts. Sa
tête est brune, & la même couleur s'étend jus-
qu'au dos, c'est-à-dire, sur tout le dessus du
cou : mais la gorge, l'estomac, les cuisses &
le dos sont blancs. Il est d'un noir foncé sur

les grandes plumes des ailes jusqu'à treize pouces de la queue; ainsi que depuis l'extrémité de la queue jusqu'à six pouces sur le dos.

Les proportions du bec, du tibia, de l'os de la cuisse, & du crâne, comparés avec les restes les plus parfaits des ibis, qu'on a trouvés dans les tombeaux des momies, sont absolument les mêmes. La longueur du bec, qu'on voit dans la gravure, semble excéder celle d'un ibis embaumé; mais c'est un défaut qui n'est point dans mon dessin. Quoique les plumes des ibis embaumés soient brûlées, il est aisé d'en discerner la couleur, & surtout le noir des ailes & de la queue. Mais, je le répète, l'accord des proportions ne laisse aucun doute.

L'on dit que l'ibis n'étoit en si grande vénération en Egypte que parce qu'il faisoit continuellement la guerre aux serpens, & qu'il en diminuoit beaucoup le nombre. Mais, pour moi, j'avoue que je n'ai pas vu beaucoup de serpens en Egypte, & il y a même tant de raisons pour qu'il y en ait en petit nombre, que je ne puis m'assurer qu'ils y aient jamais été assez abondans pour faire distinguer l'oiseau qui étoit leur ennemi. L'Egypte propre, c'est-

à-dire , la partie de l'Egypte qu'on cultive & qu'on habite , est inondée par le Nil pendant cinq mois de l'année. Ainsi il est impossible que des vipères y abondent.

La vipère change de peau au mois de Mai , & se trouve alors rajeunie & pleine de vigueur. Si elle étoit en Egypte , elle seroit condamnée pendant tout ce temps-là à vivre sous l'eau , ou à se cacher dans quelque trou. Or , c'est précisément le temps où l'ibis vient en Egypte ; & si le but de son voyage étoit de chercher des serpens ou des vipères , il seroit bien inutile , puisqu'il ne pourroit pas y en voir. Les vipères habitent les déserts de la Lybie , que le ciel n'humecte jamais de la moindre rosée , & où les sables , enflammés par les ardeurs du soleil & par le souffle des vents brûlans , sont aussi continuellement agités. Mais l'ibis ne peut pas vivre dans ces déserts. Les hommes n'y demeurent pas : ainsi les vipères ne peuvent leur nuire. Nous savons en outre que les vipères de la Lybie sont un objet de commerce pour l'Egypte. On s'en sert dans la composition de la thériaque à Venise & à Rome , & leurs propriétés médicinales les font répandre dans toutes les parties du monde.

L'ibis ne peut donc pas habiter le même pays que les vipères, & s'il le pouvoit, le mal qu'il leur feroit ne feroit pas à présent avantageux à l'homme. Cependant, comme plusieurs historiens dignes de foi rapportent que les ibis étoient en grand nombre en Egypte, & que les vipères y abondoient aussi, du moins en quelques endroits, & y étoient même très-nuisibles; & que, d'un autre côté, nous savons bien certainement qu'à présent les vipères n'y sont point communes, & qu'on n'y trouve point l'ibis, nous devons en attribuer la cause aux grands changemens qui ont eu lieu dans le pays.

Jadis l'Egypte étoit habitée jusqu'aux bords des déserts de la Lybie, où même en quelques endroits du désert. Les premiers rois d'Egypte avoient fait creuser de grands lacs, qu'ils remplissoient dans le temps des débordemens du Nil; & ces immenses réservoirs servoient à entretenir la fraîcheur & l'abondance dans des déserts que la main de l'homme avoit changés en champs fertiles & en jardins délicieux. Il n'avoit fallu pour cela qu'y porter de l'eau; & le Nil lui en versoit tous les ans de la plus limpide & de la meilleure qualité possible. Mais il n'est

pas douteux que les vipères ne fussent abondantes & nuisibles dans le voisinage des plantations de la Lybie. Indigènes dans ces contrées, elles ne devoient pas les abandonner aisément; & les déserts voisins étoient toujours à portée d'en perpétuer l'espèce dans le terrain que l'Egyptien leur disputoit. Les grands lacs devoient en même temps attirer l'ibis & le placer à côté de son ennemi; & dès que l'homme eut distingué l'utilité de cet oiseau, il lui marqua une éclatante reconnaissance.

Mais quand les immenses lacs de la Lybie, & les canaux qui y portoient les eaux du Nil, furent négligés & tombés en ruine; quand les champs fertilisés redevinrent un désert; quand la guerre, la tyrannie, tous les vices du gouvernement, obligèrent les habitans à abandonner ces contrées long-temps si florissantes, l'ibis n'y trouvant plus de l'eau ne put plus les fréquenter, & les vipères cessèrent d'y être dangereuses pour l'homme. L'oiseau, si révérend des Egyptiens, se retira dans la basse Ethiopie, son pays natal, où la chaleur du climat, & des lacs intarissables, favorisent sans cesse ses goûts & ses habitudes. C'est là qu'il réside, & c'est là que je l'ai trouvé.

Il est probable que l'ibis avoit beaucoup grossi en Egypte, dans le temps que ce pays lui convenoit ; mais qu'ensuite n'ayant plus la même nourriture, il diminua, & redevint en Ethiopie dans le même état où il étoit auparavant & où il est encore. Sa grosseur, ainsi que son émigration en Egypte, étoient purement accidentelles ; & c'est vraisemblablement la raison pour laquelle on ne le distingue plus. Mais je suis bien aise de rendre cet oiseau à l'Histoire naturelle, en observant pourquoi on le méconnoît dans les mêmes contrées où il fut jadis adoré comme un Dieu. Sa figure se voit dans les hiéroglyphes qui couvrent les obélisques, & l'examen que j'en ai fait, sert à confirmer mes conjectures.

M. de Buffon a publié la figure d'un oiseau qu'il appelle l'ibis blanc d'Egypte (1). La moitié de la tête est cramoisi, & le bec d'un jaune doré, comme celui du toucan. Il a le cou gros & les jambes longues, minces & couleur de pourpre. Enfin cette figure ne ressemble en rien à l'oiseau qu'elle est destinée à représenter, & l'on peut être assuré qu'il n'y a point en

(1) Buffon, planche enlum. 389.

Egypte d'ibis semblable à celui-là. Tous ceux qu'on a tirés des catacombes sont blancs & noirs, comme les historiens les ont décrits (1). Celui de M. de Buffon est tellement déguisé dans sa forme & dans sa couleur, qu'il est impossible de le reconnoître; ou bien c'est un oiseau qui sort de quelqu'autre pays que l'Egypte.

LE MOROC.

DANS l'introduction à l'histoire des oiseaux, j'ai observé que parmi ceux qui se nourrissent d'insectes, il y en a qui s'attachent particulièrement aux mouches en général, & d'autres qui ne vivent que d'abeilles. De cette dernière espèce est l'oiseau que je vais décrire. Je ne l'ai jamais vu dans les plaines où domine la mouche, ni dans aucun autre pays que ceux dont le revenu est en miel, tels que la province des Agows, le canton de Goutto & le Belessen.

Le moroc semble poursuivre les abeilles autant par vengeance ou par plaisir, que pour

(1) Plutarch. de l'inde.

en faire sa pâture; car il en couvre souvent la terre, & les tue sans les manger; & ce passe-temps dure toute la journée. Les Abyssiniens ne cherchent pas même à l'empêcher, car ils n'observent pas les choses assez bien pour voir que le dégât que commet cet oiseau peut faire une différence dans leurs revenus.

Le nom de cet oiseau est moroc ou maroc, car j'imagine qu'il vient de *mar*, miel, quoi-que je n'aie jamais entendu dire qu'il ait d'autres rapports avec le miel que celui de détruire les abeilles. Il a la forme & la grosseur d'un coucou: mais il en diffère à tout autre égard. Je l'ai représenté ici de grandeur naturelle, & j'en ai soigné le dessein de manière que je ne crois pas qu'il y manque une seule plume.

L'ouverture de sa bouche est très-grande, car elle atteint presque jusques sous ses yeux; il a le dedans de la bouche & la gorge jaunes; la langue très-flexible & très-pointue; & il peut la tirer presque à moitié hors de la bouche. Le plumage qui couvre la tête & le cou est brun sans aucun mélange. La racine de son bec est entourée de beaucoup de petits poils très-fins; son bec est pointu & un peu cro-

chu. Il a des sourcils noirs, ainsi que la prunelle, & l'iris d'un rouge brun. Le devant du cou est jaune, & plus foncé sur les côtés que dans le milieu, dont la teinte est blanche. Le jaune de chaque côté du cou s'étend jusques sur la rondeur des ailes. Toute la gorge & le ventre jusques sous la queue sont d'un blanc sale. Le bout des plumes de la queue est agréablement peint en blanc, ainsi que le bout des couverts des ailes : mais ce blanc est plus clair sur les ailes, & s'étend à mesure que les plumes sont plus longues. Les grandes plumes des ailes sont au nombre de huit, & les secondes au nombre de six. La queue est garnie de douze longues plumes, dont les plus longues sont dans le milieu & placées tout près les unes des autres, de manière que la queue a partout la même longueur. Les cuisses sont couvertes de plumes de la même couleur que le ventre. Les jambes & les pieds sont noirs, & couverts d'une membrane qui forme des espèces d'écailles. Le pied n'a que trois doigts, deux en avant & un en arrière, & ces doigts sont armés d'ongles durs & crochus.

Je n'ai jamais vu le nid de cet oiseau, je

n'ai même jamais entendu sa voix, j'ignore s'il en a une. Soit qu'il vole ou qu'il se repose, il ressemble parfaitement au coucou. Il fait beaucoup de bruit avec son bec en écrasant les abeilles.

Le jésuite Jérôme Lobo décrit cet oiseau & lui attribue un instinct particulier pour découvrir le miel. Il dit que quand il a fait cette découverte, il s'en va sur le grand chemin, où, sitôt qu'il paroît un voyageur, il bat des ailes, il chante, & par toutes sortes de mouvemens, l'invite à le suivre; puis volant d'arbre en arbre, il le conduit jusqu'à la ruche, auprès de laquelle il fait entendre les sons les plus mélodieux.

L'ingénieux docteur Sparrman ne pouvoit manquer de bâtir une histoire sur un si beau sujet. En conséquence, il s'étend beaucoup sur un coucou, qui a, dit-il, la forme & la grosseur d'un moineau, & dont il donne une longue description latine, d'après laquelle on ne trouve pas du tout qu'il ressemble à un moineau. Le docteur l'appelle *cuculus indicator* (1);

(1) Voyage de Sparrman, vol. 2, pag. 192.

& il paroît que cet oiseau à un double traité avec le renard, association qui n'est pas commune.

L'oiseau avertit donc de ses découvertes ses deux associés par ses cris de tcherr tcher, que le docteur croit signifier du miel dans la langue hottentote des oiseaux : mais celui-ci ne chante pas, à ce qu'il semble, aussi harmonieusement que celui du jésuite Lobo. Pour moi, je l'avoue, je ne puis concevoir comment, dans un pays où il y a tant de milliers de ruches à miel, on ait besoin d'un oiseau pour découvrir du miel ; je conçois moins encore pourquoi la nature a donné à cet oiseau un instinct particulier dont il n'a pas le pouvoir de profiter, car l'homme semble en cette occasion être fait pour le service du moroc, ce qui est contraire à l'ordre ordinaire des choses. Certes l'homme n'a pas besoin de lui, puisque tous les arbres, tous les endroits un peu élevés lui offrent des ruches d'abeilles. Aussi je crois, avec tout le respect qu'on doit avoir pour les deux philosophes qui rapportent cette histoire, que ce n'est qu'une fiction invraisemblable ; & je puis assurer que je n'ai entendu dire à personne en Abyssinie, que le moroc ni aucun autre oiseau

fit ce que racontent les deux voyageurs que je viens de citer. M. Sparrman dit, à la vérité, que ce fait n'étoit pas plus connu des habitans du Cap que des Abyssiniens. C'étoit donc un secret que la nature n'a voulu révéler qu'à ces deux grands hommes : ainsi je le laisse volontiers sur la liste de leurs illustres découvertes.

Il faut pourtant que j'ajoute ici que, quoique le docteur Sparrman & les savans qui, comme lui, cherchent à recueillir tout ce que les autres laissent tomber, aient pu avancer mal-à-propos que le moroc étoit un coucou, j'espère qu'ils voudront bien ne pas insister pour combattre mon assertion, comme le docteur l'a fait dans l'article du fennec, & qu'ils ne chercheront pas à y ajouter encore quelque fable ridicule, pour pouvoir continuer à nommer le moroc cuculus indicator.

LE SHEREGRIG.

CET oiseau est de l'espèce de ceux que les François appellent rolliers & auxquels les Anglois ont donné le même nom, sans que l'une ni l'autre nation sacht ce que ce nom signifie. En France les rolliers ont tous été aussi mal dessinés que décrits, parce que ceux qui les dessinent & qui les décrivent ne les connoissent presque pas ; en latin ce même oiseau se nomme merops : mais le nom qu'il porte dans son pays natal est sheregrig ; & c'est sous ce nom qu'il est connu en Syrie, en Arabie, dans la basse Ethiopie & sur les frontières du Senaar, où il y a beaucoup de prairies remplies de grandes herbes & ombragées d'arbres touffus.

En Syrie on voit deux espèces de sheregrigs, dont la couleur diffère de celle des autres pays. Le brun du dos de l'un est plus foncé ainsi que le bleu des ailes de l'autre. Le premier a aussi le derrière de la tête brun, avec une teinte de bleu pâle sur le corps, & il n'a pas les deux longues plumes qui ornent

ordinairement la queue de ces oiseaux. Le rol-
lier attrape les mouches & mange les abeilles ,
& ces deux longues plumes en font la preuve.

Le docteur Shaw , & les autres auteurs qui
ont décrit le sheregrig , disent qu'il est de la
grosseur d'un geai , & véritablement le shere-
grig de Syrie en approche. Mais celui qu'on
voit ici gravé est le plus petit de son espèce ,
& ne pèse qu'une demi once de plus qu'un
merle. Il a , comme l'observe le docteur Shaw ,
le bec plus petit que n'a le geai , parce que
l'oiseau est aussi plus petit. Quant aux jambes
elles sont très-proportionnées à son corps. Le
docteur Shaw dit aussi que cet oiseau se nomme
shagarag , nom qu'il imagine avoir souffert une
transmutation de lettres , & être le même que
sharakrak , mot employé dans le Talmud , &
shakarak , qu'on trouve dans les auteurs Arabes ,
& qui dérivent de *sharak* , qui signifie crier.

Mais toute cette érudition est fort déplacée ;
car le sheregrig doit son nom à l'éclat de son
plumage , & il dérive d'un mot qui signifie bril-
ler. Le dessous du ventre & des ailes est d'un
bleu magnifique. Le haut du corps , & une
partie du dessus des ailes , est d'un bleu foncé.

Le milieu des ailes est varié par une raie transversale d'un bleu très-clair, & l'extrémité des ailes & les grandes plumes sont d'un bleu noir. Les deux plumes de la queue sont d'un bleu clair; mais les longues plumes pointues sont d'un bleu tout aussi foncé que les grandes plumes des ailes. Son bec est très-fort & très-bien fait, & garni de chaque côté d'un petit bouquet de poil en forme de moustache. Il a un cercle de plumes blanches tout autour du bec. Ses yeux sont noirs & bien proportionnés, & l'iris est couleur de feu. Le dos est d'un brun très-clair tirant sur la couleur isabelle, & ayant une légère teinte rouge. Les pieds sont couleur de chair & écaillés, & ils ont trois doigts en avant & un en arrière, tous armés d'ongles très-pointus.

Malgré l'étymologie que le docteur Shaw donne au nom de cet oiseau, je ne l'ai jamais entendu crier, ni faire le moindre bruit. Il n'a non plus aucune des habitudes du geai ni de la pie. Burtos a rendu le mot de sheregrig par celui de merops, mangeur d'abeilles; & il a raison d'attribuer cette qualité à cet oiseau: mais il se trompe ensuite quand il le confond avec un autre oiseau, appelé *firens*, mangeur

de mouches très-commun dans le levant, & qui fait toujours beaucoup de bruit pendant la plus grande chaleur du jour. J'ai vu plusieurs espèces de ce dernier oiseau, dont quelques-unes étoient très-belles : mais les firens vont par bandes, & les sheregrigs sont ordinairement seuls. Les firens poursuivent également & les mouches & les abeilles qu'ils trouvent dans les bois, sur les arbres, ou dans les trous de la terre, & parmi les grandes herbes. Enfin il y en a considérablement & de plusieurs espèces dans la Basse-Ethiopie.

M. de Buffon a publié deux figures du sheregrig, l'une (1) d'après un de ces oiseaux, dont je lui fis présent à mon retour d'Abyssinie, & l'autre d'après un autre oiseau empaillé qu'il avoit reçu du Sénégal (2); de sorte que nous savons que cet oiseau habite d'une extrémité à l'autre de l'Afrique, à-peu-près sous le même parallèle. Qu'il me soit permis d'observer que quand je donnai le sheregrig au naturaliste François, je ne croyois pas qu'il le publieroit avec la collection du cabinet du roi; j'ima-

(1) Buffon, planche enlum. 626.

(2) Ibid. planche enlum. 326.

ginois du moins qu'il attendroit auparavant que je lui en donnasse une autre idée que celle qu'une seule de ses plumes pouvoit lui fournir. Quand je vis la gravure de cet oiseau, elle me rappela le poëte Martial, à qui un homme avoit dérobé des vers qu'il lisoit si mal, que le poëte lui-même ne put pas les comprendre assez bien pour connoître qu'ils lui appartenoient.

Sed malè dum recitas incipit esse tuum.

Le sheregrig est si mal représenté dans les planches de l'Histoire naturelle de M. de Buffon, qu'il peut aisément passer pour être d'une espèce différente. Le corps est trop court & trop gros, ainsi que le cou. Les jambes, l'iris, la prunelle ne sont pas de leur vraie couleur. La queue est trop élargie, & tous ces défauts sont l'effet ordinaire des dessins faits sur la nature morte. On a fait encore, dans la gravure enluminée, le dessus du dos trop noir, & le bleu, du côté de la tête, trop clair & trop blanchâtre. Mais ces défauts n'appartiennent qu'au coloriste. En comparant la gravure qui est ici avec celle de M. Martinet, qui est dans l'ouvrage de M. de Buffon, le lecteur pourra voir

quelle idée il doit se former de tous les autres oiseaux, s'ils ne sont pas mieux rendus que celui-ci. M. de Sève seul étoit en état de bien peindre cette collection célèbre.

LE WAALIA.

CE pigeon fréquente le pays bas de l'Abyssinie, où il se perche sur les grands arbres, & s'y tient tranquillement durant la chaleur du jour, de sorte qu'il est très-difficile de le découvrir, à moins qu'on ne le voie se poser. Les waalias volent très-haut, & vont ordinairement par troupes. Ils recherchent une espèce de hêtre, dont la graine sert à les nourrir. On ne les voit sur les montagnes que quand ils les traversent pour se rendre dans le sud & le sud-ouest de l'Afrique; ce qui a lieu au commencement de la saison des pluies. Alors on les voit passer en grand nombre. On croit que le climat des hauteurs de l'Abyssinie est trop froid pour eux, même dans la saison du beau temps; & l'habitude qu'ils ont de passer sur la côte de l'Océan-Atlantique, où il fait chaud, & où il tombe beaucoup moins de pluie que dans le Kollà, rend la chose assez vraisemblable.

Quand les waalias sont perchés au haut des grands arbres, les Abyffiniens ne peuvent leur faire aucun mal : mais ils se juchent ordinairement si près les uns des autres, que j'en ai tué six, & même davantage, d'un coup de fusil. Dès qu'on les tire ainsi, toute la bande plonge vers le chasseur, & vient presque jusqu'à le toucher, parce qu'elle ignore d'où part le coup. Alors, si on est bon tireur, on peut encore les atteindre, parce qu'ils s'élèvent aussitôt au haut des airs; mais ils ne tardent pas à s'écarter, & à moins qu'ils ne soient blessés, ils vont toujours se poser hors de la portée de la vue. Les waalias sont excessivement gras, &, sans contredit, les meilleurs de tous les pigeons. Quand on les tue, & qu'ils tombent sur le dos, leur estomac est quelquefois fendu par le contre-coup, & la graisse qui couvre le croupion se brise comme la pulpe d'une orange.

Quoique le waalia soit bien certainement un pigeon, les Abyffiniens ne le mangent pas, parce qu'ils le croient immonde; & quand il est mort, ils n'osent pas plus y toucher qu'à un cheval mort, de peur de se souiller. Le waalia tient le milieu pour la grosseur entre le pigeon bleu ordinaire & la tourterelle. Il a tout

le dos & une partie des couvertures des ailes d'un beau vert , plus clair que le vert d'olive , mais sans lustre. Sa tête & son corps sont d'un vert plus sombre ; & son bec , sur lequel sont des narines très-ouvertes , est d'un bleu blanchâtre. Il a la prunelle noire , & l'iris couleur d'orange. Le haut des ailes est d'une belle couleur pompadour. Les grandes plumes des ailes sont noires , & l'extrémité en est marquée de blanc. La queue est d'un bleu sale par-dessus , & tachetée de brun & de blanc par-dessous. La cuisse est également couverte d'un plumage blanc tacheté de brun. Le ventre est jaune ; & les jambes & les pieds sont d'un jaune brun. Cet oiseau a les pieds plus grands & plus forts que ne les ont ordinairement les autres pigeons. Je ne l'ai jamais entendu roucouler ni faire le moindre bruit. Celui qu'on voit ici fut tué , avec beaucoup d'autres , sur la route de Tcherkin.

J'ai vu dans la collection de M. de Buffon un oiseau à-peu près pareil à celui-ci , & venant de l'ouest de l'Afrique. Mais je le répète encore , les oiseaux de M. de Buffon sont en général si mal dessinés & si mal enlumés , qu'on ne peut pas compter sur la ressemblance.

LE TSALTSALYA,**ou****LA MOUCHE.**

L'INSECTE dont je donne ici la gravure prouve combien on doit peu juger des êtres trop légèrement. Si l'on ne considère que la petitesse de sa taille, sa foiblesse apparente, son peu de beauté, on croira certainement qu'il n'y a rien de plus insignifiant & de plus méprisable dans la nature : mais si l'on examine ensuite son histoire & les effets terribles de sa puissance, on est obligé d'avouer qu'on l'avoit d'abord bien mal apprécié. Il faut l'avouer, les monstres énormes des forêts, l'éléphant, le rhinocéros qui habitent les mêmes contrées que la mouche, lui sont bien inférieurs ; & la vue de ce petit insecte, que dis-je ! son seul bourdonnement répand plus de terreur & de désordre parmi les hommes & les animaux, que tous les monstres de ces contrées ne

pourroient en causer quand ils feroient le double plus nombreux qu'ils ne sont.

Pour ne pas manquer de clarté dans la narration de mon voyage, j'ai été forcé d'anticiper sur les principales particularités concernant cet insecte. Ses effets ont des rapports trop directs avec l'histoire d'Abyssinie pour que je pusse les rejeter entièrement à la fin de mon ouvrage. L'on trouvera donc la description de ses mœurs (1) dans l'histoire des Pasteurs, & l'on verra aussi beaucoup d'autres choses qui y ont rapport dans différentes parties de cet ouvrage.

La Providence semble avoir à jamais consacré la demeure de cette mouche dans un sol noir, gras & excessivement fertile; & cet insecte, tout petit qu'il est, a, dès le commencement, donné des lois à tous les habitans de ces vastes contrées, & réglé l'ordre de leurs établissemens. Il leur interdit absolument le séjour de la terre grasse, qu'on appelle le Mazaga; il les relégua dans les cavernes des montagnes, & leur ôta le secours de toutes

(1) Vol. premier, liv. 2.

les bêtes de somme. Il fit plus encore, il les priva des animaux qui pouvoient les nourrir de leur chair & de leur lait; & il donna par-là occasion à un peuple, qui étoit en tout le contraire du premier, de venir s'établir dans ces contrées. Ce peuple est celui des Pasteurs, qui mènent sans cesse une vie errante, & qui conservent leurs immenses troupeaux en les conduisant tous les ans dans les sables, pour les dérober aux fureurs de la mouche, & en les ramenant ensuite dans la terre noire, quand le danger est passé.

Quand nous lisons l'histoire des plaies dont Dieu frappa Pharaon par les mains de Moïse, il est impossible de ne pas nous arrêter un moment, pour considérer une singularité très-remarquable, qui accompagna la plaie de la mouche. Ce ne fut qu'alors, & par le moyen de cet insecte, que Dieu dit qu'il sépareroit son peuple des Egyptiens; & il paroît qu'il leur donna en même temps une loi qui fixa les limites de leur habitation. On fait bien, comme je l'ai déjà répété plusieurs fois, que la terre de Goshen, ou Geshen, possédée par les Israélites, étoit couverte de pâturages, mais non pas cultivée, parce que les inondations

les
rrit
nna
out
blir
des
nte,
aux
es,
ne,
re,
ont
se,
un
ès-
la
en
oit
n'il
xa
n,
ue
ar
-
la-
ns

Ho
ino
de
qu
dit
per
roi
can
for
des
po
Ila
da
les
un
ser
ex
gé

Inf
ser
Je
qu
ser
tie
plu

lions du Nil ne la fertilisoient point. La terre inondée par le Nil étoit donc la terre noire de la vallée d'Egypte ; & c'est dans ce sol que Dieu fixa la demeure de la mouche. Dieu dit que pour montrer qu'il favorisoit son peuple , jamais une seule mouche n'approcheroit des pâturages sablonneux , tel qu'étoit le canton de Geshen ; & dès ce moment ces fortes de terrains ont toujours été le refuge des troupeaux qui s'éloignent de la terre noire pour gagner le bas de l'Atbara. Cependant Isaïe a dit que les mouches se répandroient dans tous les déserts , & conséquemment dans les sables ; mais il a prophétisé ce fléau comme un moyen dont la Providence vouloit se servir pour punir l'Egypte , & comme une exception particulière & momentanée aux lois générales qu'elle a établies.

Tout ce que j'ai dit des mœurs de cet insecte me dispense de le décrire ici , car ce seroit abuser de la patience de mes lecteurs. Je me bornerai donc à en donner la figure , qui est on ne peut pas plus exacte , & j'observerai que pour en rendre les diverses parties plus distinctes , je l'ai dessinée deux fois plus grosse qu'elle n'est réellement. Elle n'a

point d'aiguillon ; & cependant elle me semble beaucoup tenir de l'espèce de l'abeille. Elle est en même temps beaucoup plus vive , plus prompte que l'abeille , & elle ressemble en cela au taon. Son bourdonnement a quelque chose de très-particulier ; c'est un mélange de bruit sourd & éclatant qui forme une discorde , & qui me fait croire que ce bruit est en partie produit par la vibration des trois poils que la mouche a sur sa trompe.

La version chaldéenne de la Bible appelle simplement cet insecte Zebud , mot qui signifie en général la mouche. La version arabe l'appelle Zimb , qui a la même signification. Mais la version éthiopienne l'appelle Tsaltsalya , qui est le nom particulier de cette espèce de mouche en geez ainsi qu'en hébreu.

Les Grecs ont nommé cette mouche Cynomia , ce qui veut dire la mouche du chien ; & je crois que c'est pour cela qu'après le retour de Fumentius les pères de l'église d'Alexandrie , qui corrigèrent la version grecque de la Bible sur celle des Septante , appelèrent cette mouche Tsaltsalya Kelb ; pour répondre au mot Cynomia , la mouche du

éthien. Mais ce n'est pourtant qu'une corruption qui ne peut provenir que de quelqu'étranger, qui ne savoit pas bien la langue éthiopienne. C'est tout comme si nous voulions nous servir des deux nominatifs *canis* & *musca*, pour traduire Cynomia. *Canis* veut bien dire un chien & *musca* une mouche : mais ces deux mots écrits de cette manière ne pourroient pas signifier la mouche du chien. Il en est de même dans la langue éthiopienne, dans laquelle Tsaltsalya signifie la mouche du chien, sans avoir besoin d'employer aucun autre mot. On ignore quelle est son étymologie ; mais il est certain qu'il y a plusieurs mots en éthiopien & en hébreu, d'où il semble que celui-là dérive.

Salal en hébreu veut dire bourdonner, & conséquemment a rapport au bruit que fait l'animal quand il répand la terreur parmi les animaux. Or Tsaltsalya semble dériver de ce mot, & pour le faire, il n'a fallu que doubler la racine. En Amharic t'Tsalalou veut dire percer avec violence : de-là vient le mot tsalatie, dont on se sert pour désigner une javeline, dont la pointe aiguë est faite pour entrer dans les anneaux d'une cotte de maille, où ne peut

pénétrer la lance ou la javeline ordinaire. Dans le livre de Job (1), le même mot signifie un trident ou un harpon; & les traducteurs anglois l'ont vaguement rendu par celui de corcelet.

Je ne crois pas que la mouche, qui est le sujet de cet article, & qui est si remarquable à tant d'égards, ait encore été ni représentée, ni décrite.

(1) Chap. 41 , vers. 26.

E L A D D A.

PARMI les divers genres de quadrupèdes que j'ai vus en Orient, celui des lézards est sans contredit le plus nombreux & le plus varié. La partie orientale du désert de Syrie qui borde l'Arabie déserte, & qui conserve une certaine humidité, contient une quantité innombrable de ces animaux; & je puis dire, sans exagération, en avoir vu un jour plusieurs milliers réunis dans la cour du grand temple du Soleil à Baalbec. La terre, les murailles, toutes les pierres des ruines de cet édifice en étoient couvertes. Ils dormoient ou s'étendoient au soleil, & la variété de leurs couleurs, que les rayons du jour rendoient plus brillantes, offroit un spectacle non moins magnifique qu'extraordinaire. Cependant l'admiration que me caufoient les ruines du temple même, ne me permettoit pas de m'amuser à dessiner des lézards; & je me contentai d'en attraper un certain nombre pour les emporter. J'en ai perdu plusieurs dans mon voyage : mais j'en ai conservé quelques-uns qui sont de la plus grande beauté.

A mesure que je m'avançai vers l'orient, à travers le désert, je trouvai moins de ces animaux; ce qui étoit sans doute occasionné par la rareté de l'eau. A Palmyre, par exemple, où il y a autant d'édifices en ruine, & autant de solitude qu'à Baalbec, on trouve très peu de lézards; & ceux qu'on y voit, sont de la couleur du sol, sans beauté, sans variété, & semblent être dégénérés même pour la grosseur.

Les médecins & les naturalistes arabes ont mieux connu les différentes espèces de cet animal que les philosophes qui sont venus après eux, & que sans doute jamais aucun étranger ne pourra les connoître. Ils vivoient au milieu d'eux, & ils étoient conséquemment à même d'observer leurs mœurs, leurs habitudes & tout ce qui pouvoit avoir rapport à leur manière d'existence. Heureux si en succédant aux Grecs dans l'étude de la nature, les Arabes n'avoient pas trop souvent négligé la vérité pour s'occuper de la fable!

Le pays qu'habitent ces diverses espèces de lézards est très-étendu. Il comprend l'Asie, l'Afrique, c'est-à-dire, une très-grande partie de l'Ancien-Monde; partie qui, par plusieurs cau-

ses, est à présent plus inaccessible qu'elle ne l'étoit immédiatement après la conquête des Arabes. C'est donc dans les livres des Arabes que nous devons étudier avec attention les descriptions des animaux de leur pays. Mais on rencontre beaucoup de difficultés dans le cours de ces recherches. Les animaux sont encore là, ainsi que les livres qui les ont décrits : mais malheureusement l'hébreu, le syriaque, l'arabe, sont des langues remplies d'ambiguïtés & d'équivoques, & leurs expressions rendent les objets avec trop peu d'exactitude & de précision, surtout pour les couleurs. En outre, cette liberté illimitée de transposer les lettres & les syllabes d'un mot ; liberté dont les écrivains ont abusé, d'après leurs idées particulières d'élégance, exige non-seulement beaucoup d'attention & d'intelligence de la part du lecteur, mais encore un jugement très-sain qui l'empêche de se livrer à des conjectures capricieuses, & l'engage à bien apprécier le caractère de celui qui écrit, l'idiôme dont il se sert, les moyens qu'il a employés pour connoître le sujet qu'il traite, les avantages qu'il peut avoir eus sur les autres auteurs qui les ont aussi traités, & les faits sur lesquels il diffère d'eux.

Le petit lézard, dont je vais donner la description, est né dans l'Atbara, hors des limites des pluies du tropique, & dans la partie où j'ai démontré qu'étoit jadis la cité de Méroë. Cet animal est bien connu des nègres qui viennent de l'occident de l'Afrique, par la grande caravane qui traverse le désert au nord du Niger, & qu'on appelle *la caravane de Sudan*. J'ai déjà souvent parlé de ces nègres, parce que ce sont les seuls des barbares habitans de ces contrées qui semblent faire quelque attention aux objets d'Histoire naturelle. Ils portent au Caire & à la Mecque des multitudes de perroquets verts, de singes, de belettes, de rats, de lézards, de serpens, & tous ces animaux servent à l'amusement des riches arabes, des beys & de leurs femmes.

Ce lézard s'appelle *el-adda*. Il se terre dans le sable, & il creuse son trou avec tant de promptitude, qu'il disparoit en un instant, & qu'on croit qu'il a trouvé un trou plutôt qu'il n'a eu le temps de le faire. Cependant il sort souvent pendant le jour. Il aime à s'étendre au soleil, & s'il n'est pas très-effrayé, quand il voit quelqu'un, au lieu de rentrer dans la terre, il se réfugie derrière les pierres ou sous les racines

calcinées des absynthes , qui sont à-peu-près de la même couleur que lui.

Les auteurs arabes prétendent que presque toutes les espèces de lézard sont venimeuses : mais l'expérience a prouvé qu'il y en avoit beaucoup qui ne l'étoient pas. La même idée a engagé les Arabes à attribuer à tous ces animaux des vertus médicinales dans la même proportion , & je pense que c'est avec aussi peu de raison. Ce qu'il y a de certain , du moins , c'est que quoique les livres où ils indiquent ces remèdes soient dans toutes les mains , les remèdes ne sont point employés dans le pays où les livres ont été écrits ; & c'est une forte preuve qu'ils n'ont jamais guéri personne.

L'el-adda est du petit nombre des lézards que les Arabes ont toujours cru exempts de venin ; & cependant , ils lui ont attribué toutes les vertus médicinales qu'ils se sont plu à prodiguer aux espèces les plus venimeuses. On a cru qu'il pouvoit guérir la plus terrible de toutes les maladies , l'éléphantiasis. Cependant je n'ai jamais vu cette maladie dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique , où ce lézard habite ; & je l'ai vue au contraire exclusivement là où l'on ne le trouve point , c'est-

à-dire, dans les hauteurs de l'Abyssinie. On croit aussi que l'el-adda peut rendre la peau plus fine & guérir toutes les maladies cutanées, que les habitans de cette partie de l'Afrique redoutent beaucoup plus que la peste. On l'emploie également pour dissiper la cataracte & tous les maux d'yeux. Je n'ai jamais fait l'expérience de ces vertus : mais je les rapporte historiquement, d'après le témoignage des auteurs arabes.

Je l'ai dessiné ici de grandeur naturelle. Il a six pouces deux lignes. Il a les jambes assez longues : mais malgré cela, quand il marche, il a l'air de ramper, & son ventre touche presque à terre. Il court pourtant très-vite. Il a près de deux pouces de long, depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité de la bouche. Son corps est rond, ainsi que sa queue ; car ni son ventre, ni le dessous de sa queue n'ont pas le moindre aplatissement. Sa queue est très-pointue & se rompt facilement : mais elle se renouvelle ; & j'en ai vu plusieurs à qui elle avoit repoussé, sans qu'on pût presque distinguer l'endroit où elle avoit été cassée. Depuis la jambe de derrière jusqu'au bout de la queue, il a deux pouces six lignes, comme depuis la jambe de

devant à l'extrémité de la bouche. Le devant de la tête est plat, & la bouche forme un cône, non pointu, mais arrondi par le bout. Il a la tête d'un brun plus foncé que le corps, & l'occiput plus brun encore que le reste de la tête. Sa tête est barriolée de lignes noires, très-fines, qui se croisent à l'angle droit comme les mailles d'un filet. Ses yeux sont petits & défendus par des cils fort durs. La mâchoire supérieure est beaucoup plus allongée que celle d'en-bas; & elles sont garnies, l'une & l'autre, de dents courtes, fines & très-foibles. Je l'ai souvent tenu dans la main; il faisoit beaucoup d'efforts pour s'échapper; mais jamais il n'a essayé de me mordre.

Ce petit animal paroît avoir de la peine à tourner la tête. Ses oreilles sont grandes, ouvertes, & presque rondes. Son corps est d'un jaune clair, presque couleur de paille, & coupé par huit bandes noires & transversales, toutes à égale distance, excepté les deux qui sont plus près de la queue. Ces huit bandes sont moins larges & moins longues en partant du milieu de l'animal, & allant vers chaque extrémité. Les écailles de son dos sont grandes & très-ferrées, quoiqu'on les distingue aisément; leur

surface est très-polie, & semble être couverte d'un beau vernis. La jambe de devant a, depuis l'épaule jusqu'au doigt du milieu, un pouce trois quarts ou environ. Les pieds sont composés de cinq doigts, tous armés d'ongles bruns & assez foibles, dont l'extrémité est noire.

J'ai quelquefois entendu des gens du peuple appeler ce lézard *dahab*. Mais c'étoit par pure ignorance; car le *dahab* est une autre espèce de lézard très-connue, très-différente de celle-ci, & qu'on trouve fréquemment dans les déserts qui environnent le Caire.

LE CERASTE,

OU

LA VIPÈRE CORNUE.

L'HISTOIRE naturelle ne renferme aucun objet sur lequel les anciens se soient autant exercés que sur la vipère. Elle a occupé à la fois les physiciens, les historiens & les poètes ; & tous ont exagéré la grosseur, les couleurs, les propriétés de cet animal, & malgré cela, on connoît encore fort peu son histoire. Presque tous les écrivains qui en parlent ont mêlé à quelques vérités, fondées sur l'expérience, une foule de mensonges si bien attestés, qu'ils ont occasionné plus de doute, que les vérités n'ont pu répandre de lumières sur ce sujet.

En peignant la marche que fit Caton pour chercher Juba à travers les déserts du Cyrenaïque, Lucain nous offre une liste de ces animaux venimeux, & les décrit de manière que nous ne devons pas être étonnés qu'il nous

donne à entendre qu'une grande partie de l'armée romaine périt de leurs morsures. Je ne prétends pourtant pas citer ceci comme un fait; je sais bien que ce n'est qu'une fiction du poëte. J'ai traversé en tout sens le désert du Cyrenaïque, & je n'y ai rencontré qu'une seule espèce de vipères, qui est le céraсте, ou vipère cornue, dont je donne ici la gravure; je n'ai même jamais vu nulle part aucune espèce de serpent qu'on pût prendre pour une vipère. Je pense que le serpent ne peut pas subsister sans eau; au lieu que le céraсте n'en a pas besoin, du moins si l'on en juge par les lieux qu'il habite. Certes les animaux dont parle Lucain devoient n'être que des vipères; car il ne cite aucun de leurs noms sans l'accompagner du récit de la mort d'un homme.

Il n'y a point de serpens dans la haute Abyssinie; & parmi ceux qu'on a trouvé dans le pays-bas, il n'y a de remarquable que le grand serpent appelé le *Boa*, qui a plus de vingt pieds de longueur, & dont le corps est aussi gros que la cuisse d'un homme. Le *boa* se nourrit ordinairement d'antelopes & d'autres bêtes fauves. Il n'a point de dents canines, & conséquemment point de venin: mais il brise

tous les os de l'animal qu'il faisoit, & l'allonge singulièrement, après quoi il l'avale. Ce serpent se tient ordinairement dans les herbes qui sont auprès des grands étangs que forment les rivières dans le Kolla.

Je le répète, il n'y a point de serpens dans les hauteurs de l'Abyssinie, & il n'y en a que peu dans le bas : mais cela n'a pas empêché le moine Grégoire de raconter à M. Ludolf que les serpens étoient si communs dans ces contrées, que chaque Abyssinien portoit toujours un bâton courbé d'une manière particulière, afin de pouvoir plus commodément tuer les serpens; & M. Ludolf nous cite cela comme une découverte certaine. Le jésuite Jérôme Lobo, parmi les diverses fables qu'il a débitées, n'a pas oublié les serpens. Mais un pays froid & pluvieux ne peut convenir aux vipères. Nous voyons au contraire qu'elles cherchent les déserts arides & les fables brûlans, où l'on ne voit jamais ni la moindre verdure, ni la moindre humidité.

Le savant & crédule Prosper Alpinus dit que plusieurs personnes l'ont assuré que, près des lacs contigus aux sources du Nil, il y a

beaucoup de basilics, de la longueur de la main & de la grosseur du doigt, qu'ils ont deux grandes écailles qui leur servent d'ailes, & que leur front porte une crête, ce qui leur fait donner le nom de *Bafilisci* ou *Reguli*, c'est-à-dire, couronnés ou serpens royaux : & enfin il ajoute qu'on ne peut approcher de ces lacs sans rester victime de la morsure de ces serpens couronnés.

Avec tout le respect que je dois à ce naturaliste, j'observerai qu'il n'a pas pu entendre la description de ces lacs de la bouche d'un grand nombre de voyageurs, s'il est vrai que les basilics faisoient périr tous ceux qui en approchoient. Je dirai ensuite que j'ai bien examiné le lac de Gooderoo, celui de Court-Ohha, & le grand lac Tzana, les seuls qui soient auprès des sources du Nil; mais je puis assurer que je n'y ai jamais vu un seul serpent, ni couronné, ni sans couronne, je n'en ai même jamais entendu parler dans le pays. Ainsi ce récit de Prosper Alpinus est tout aussi fabuleux que celui de l'Acontia & de tous les autres animaux dont il parle dans le même chapitre (1).

(1) Prosp. Alp. lib. 4, cap. 4.

Le basilic est une espèce de serpent dont l'Ecriture fait souvent mention ; mais tout ce qu'elle en dit, c'est qu'il est impossible qu'on le charme pour l'empêcher de faire du mal, ni qu'on le rende sensible au pouvoir de la musique. Mais on voit souvent d'autres serpens apprivoisés de cette manière ; & tous les voyageurs qui ont été en Egypte le savent bien. Voici les paroles de l'Ecriture : " — Car, écoutez, j'enverrai des basilics qui ne pourront être charmés, & ils vous mordront, dit le Seigneur (1) „. " — Tu fouleras (2) aux pieds le lion & le basilic (3) „.

Le céraсте porte encore un nom que je cite-

(1) Jérém. chap. 18. vers. 17.

(2) Ps. 9. vers. 13.

(3) Il faut observer ici que le texte grec appelle cet animal *basilic* ; mais l'hébreu l'appelle la plupart du temps *tsepha* ; or le *tsepha* est une espèce de serpent bien connu. La traduction angloise rend ce mot par celui de cockatrice (*basilic*), qui est le nom d'un animal fabuleux. J'observerai encore que le basilic est désigné dans l'Ecriture comme un serpent, & non comme une vipère ; car il est souvent parlé de ses œufs, comme par exemple dans Isaïe, chap. 59. vers. 5 ; & l'on fait qu'un des caractères de la vipère est d'être vivipare, c'est-à-dire de porter ses petits.

rai, parce que ce nom est équivoque, & a été mal entendu dans l'Ecriture; c'est celui de tseboa, que l'hébreu lui a donné à cause de la variété de ses couleurs. Les Grecs (1) sont aussi partis de-là pour l'appeler hyène, attendu que le céraсте est rougeâtre & tacheté comme l'hyène, & l'on a débité le même conte sur l'hyène-serpent & sur l'hyène-quadrupède, en disant qu'ils changeoient de sexe tous les ans.

Quelques philosophes à systêmes ont jugé, d'après la disposition des écailles du céraсте, que cet animal étoit de l'espèce des couleuvres; & d'autres, en voyant l'arrangement des écailles de sa queue, l'ont classé dans le genre du boa. Je ne disputerai point contr'eux; mais, autant que sa taille a pu me le permettre, le céraсте est ici représenté avec la plus scrupuleuse exactitude; & j'observerai qu'à moins que le nom de boa ne signifie toute autre chose que ce que je crois, il est mal choisi quand on l'applique à un animal venimeux; car jusqu'à présent ce nom n'a servi qu'à désigner le grand serpent dont j'ai parlé plus haut, qui est ovipare, & n'a aucun venin.

(1) Helian, Hist. lib. 1. cap. 25. — Horia Hieroglyph: lib. 2. cap. 65.

Plinè & Gallien prétendent que les jeunes vipères sont naturellement si cruelles, qu'elles tuent leur mère dès qu'elle les met au jour; mais c'est sûrement une histoire imaginaire. Lucain, parlant du céraсте, le désigne sous le même nom. Mais sans garantir l'existence d'aucun des autres animaux dont parle ce poète, je pourrois démontrer que dans ses descriptions le céraсте est cité sous des noms divers, & toujours comme un animal différent. Le thébanus ophites, l'ammodytes, le torrida dipsas & le prester (1), ne sont tous que la vipère, ainsi que le prouvent leur forme & leurs couleurs. Caton devoit sûrement s'être mis en marche la nuit, quand il trouva cette armée de serpens. Le céraсте se cache le jour dans le sable, où il vit dans des trous contigus à ceux du jerboa; & j'ai déjà observé que je ne n'avois jamais trouvé aucun animal dans le corps des cérastes que j'avois ouverts, à l'exception d'un seul jerboa, qu'avoit avalé une femelle de céraсте qui étoit pleine.

J'ai gardé deux cérastes dans un grand flacon de verre pendant deux ans, sans leur rien

(1) Lucan. lib. 9.

donner à manger. Il me parut qu'ils ne dorment jamais en hiver; & dans les derniers jours d'Avril, ils changeoient de peau.

Le céraſte eſt exceſſivement agile, & il va avec la même rapidité en avant, en arrière, par côté; enfin, dans tous les ſens. Quand il veut ſurprendre quelqu'un, très-loin de lui, il rampe de côté, & en détournant la tête juſqu'à ce qu'il ſe croie aſſez près; puis ſe retourne; ſe relève & court extrêmement vite. Il n'eſt pas vrai, comme on le dit, que le céraſte ne peut pas ſe dreſſer. J'en ai vu un au Caire dans la maiſon de MM. Julien & Roſa, ramper ſur le côté d'une caſſe où il y en avoit pluſieurs. Il ſe couchoit & ſembloit chercher à ſe cacher. Mais un des hommes qui avoient porté ces animaux s'étant approché de lui, le céraſte, quoique défavantageuſement placé, s'élança perpendiculairement à trois pieds de haut, & ſaiſit l'homme entre le doigt & le pouce, de manière que le ſang coula bientôt. L'homme ne parut éprouver ni douleur, ni crainte; & nous le gardâmes quatre heures auprès de nous, ſans qu'il mît aucun remède ſur ſa bleſſure, ni qu'il parût diſpoſé à y en appliquer.

Voulant m'assurer que le céraсте étoit dans son état ordinaire, j'engageai l'homme à le prendre par le cou & à le forcer d'ouvrir la bouche. Puis je lui fis déchirer la cuisse d'un pélican que j'avois apprivoisé, & qui étoit pour le moins aussi gros qu'un cygne. L'oiseau parut souffrir beaucoup de la morsure du céraсте avant cinquante secondes, & il mourut au bout de treize minutes. Le céraсте avoit pourtant mordu l'homme quelques minutes auparavant, & conséquemment, il s'étoit déjà défait d'une grande partie de son venin. En outre, il n'avoit déchiré la peau du pélican que parce qu'on l'y forçoit & sans paroître irrité.

Le céraсте se trouve dans presque tout l'Orient. Il habite surtout les sables des déserts, en Syrie, dans les trois Arabies, en Afrique. Je n'en ai jamais beaucoup vu dans le Cyrénaïque, où en revanche on trouve beaucoup de jerboas. Le céraсте aime excessivement la chaleur; & les jours où le soleil avoit été le plus chaud, fitôt que la nuit venoit & que nous faisions un trou dans le sable pour allumer du feu & cuire notre manger sur la braise, il étoit rare qu'une demi-douzaine au moins

de ces animaux ne s'approchât pas du brazier, au point de se brûler.

J'imagine que cet animal est le même que l'aspic dont se servit Cléopâtre pour se donner la mort. Alexandrie, abondamment pourvue d'eau, avoit alors toute sorte de fruits dans ses jardins. C'est donc-là qu'on recueilloit les paniers de figues qu'on porta à la reine d'Egypte; & l'aspic ou le céraсте qui y étoit caché sortoit du désert voisin, où il y a encore beaucoup d'animaux de la même espèce. Mais dans l'occident de l'Egypte qu'inonde le Nil, je n'ai jamais vu aucune espèce de serpent; & je le répète, il n'y a pas dans la partie de l'Afrique qui joint l'Egypte un seul animal dont la piqure soit mortelle, si ce n'est le céraсте.

Il semble assez naturel qu'une femme ou quelqu'autre personne foible & inaccoutumée à manier les armes, quand le malheur l'a réduite à la nécessité de mettre un terme à son existence, cherche les moyens les plus doux de s'affranchir du poids d'une vie qui lui est devenue insupportable. Cependant ce n'est pas ce que nous voyons chez les anciens. Ardie se poignarda courageusement pour apprendre

à Petus son époux comment il devoit mourir, & on n'oubliera jamais les paroles admirables qu'elle lui dit en même temps : "Petus, il ne fait point de mal (1)". Porcie, femme de Burrhus, se donna la mort par un moyen extraordinaire & barbare. Elle avala du feu, & la violente agitation de son ame l'emporta sur l'excès de sa douleur. Certes, on ne doit pas douter qu'une femme aussi fière, aussi courageuse que Cléopâtre, ne dédaignât également une douleur momentanée : mais si le moyen qu'elle employa pour mourir n'avoit pas été un moyen connu & usité, il n'y a pas apparence qu'elle eût cherché à l'inventer. Nous devons donc croire qu'en mourant par la morsure du céraсте, cette reine ne fit que suivre un usage qu'elle avoit vu souvent employé par ceux qui vouloient mourir sans douleur.

Gallien, en parlant de l'aspic, dit qu'il a vu dans la ville d'Alexandrie combien la mort, occasionnée par cet animal, étoit prompte. Toutes les fois qu'une personne étoit condamnée à mourir, & vouloit mourir sans souffrir,

(1) *Pete, non dolet.*

elle mettoit un aspic dans son sein, & l'y laissant réchauffer, elle étoit sûre de périr à l'instant.

Pausanias parle d'une espèce particulière de serpens qu'on trouve en Arabie, sous les arbres du baume. L'on me porta plusieurs de ces serpens, les uns morts, les autres en vie, avec l'arbre de Beder-Hunein; & ils étoient précisément de la même espèce que le céraсте. A la vérité, quelques-uns d'entr'eux n'étoient point connus, soit par rapport à leur sexe, soit par rapport à leur rage; mais malgré cela, on ne pouvoit pas s'y méprendre.

Ibn-Sina, que les Européens appellent *Avicenne*, a très-exactement connu cet animal. Il dit qu'il est très-commun en Egypte, ainsi qu'en Shem, c'est-à-dire, dans le désert, au sud de Damas. Il caractérise d'abord assez bien ses mœurs, & il observe qu'il ne va pas droit devant lui, mais qu'il rampe tortueusement. Mais vers la fin de sa description, il semble n'avoir pas connu le serpent dont il parle, car il dit qu'on se guérit de sa morsure de la même manière que de celle de la vipère ou du céraсте; d'où l'on peut inférer que l'animal qu'il décrit

n'est point un céraсте, & que le céraсте n'est point une vipère; ce qui est également faux.

La longueur ordinaire du céraсте est de 13 à 14 pouces, à prendre depuis l'extrémité de la bouche jusqu'à l'extrémité de la queue. Il a la tête triangulaire, très-plate, mais se relevant un peu sur le devant & à la jonction du cou. La tête a dix lignes de long & neuf lignes de large. Il y a trois lignes d'une corne à l'autre. L'ouverture de sa bouche est de douze ligne. Ses dents canines ont un peu plus de deux lignes & demi de long. Le cou a auprès de la tête quatre lignes de diamètre; le corps, dans l'endroit où il est le plus gros, dix lignes. La queue, à son origine, deux lignes & demi, & vers le bout, une ligne. La longueur de la queue est d'un pouce trois lignes. L'ouverture de l'œil a deux lignes : mais ceci varie, suivant les différentes impressions de la lumière.

Le céraсте a seize petites dents immobiles, & en outre, sa mâchoire supérieure est armée de deux canines, creuses, courbées en-dedans, d'un extrême poli & d'un blanc tirant sur le bleu. Environ un quart de la dent est solidement fixé dans la mâchoire; la pointe, repliée

en-dedans, s'ouvre comme un couteau à ressort ; & la plus grande partie de la dent est recouverte d'une membrane verte & plissée. En dehors de la dent est une petite fente qui va presque jusqu'où la dent se recourbe en-dedans. J'imagine que l'animal lance son venin par cette petite fente, & non par la pointe de la dent, où le microscope n'a jamais pu me faire découvrir la moindre ouverture. La dent n'est donc point un tube, mais elle est seulement creuse jusques dans l'endroit où elle se plie. La pointe sert à faire l'incision, & pressant en même temps le venin qui est dans le réservoir, elle le fait remonter le long de la fente & pénétrer dans la blessure.

La dent canine étant donc couchée sur la mâchoire & recouverte par une membrane verte, le céraсте peut manger sans aucun danger, parce que le sac où est renfermé le venin ne se trouve pressé & ne peut jaillir que quand la dent se relève, & que d'ailleurs la dent ne peut faire alors aucune blessure propre à recevoir ce venin. De plus, on croit que l'animal mange très-rarement, ou plutôt qu'il ne mange que dans le temps de sa gestation.

La vipère n'a qu'un seul rang de dents, & de ces dents il n'y a de dangereuses que les deux canines. Le venin est très-abondant, vu la petitesse de l'animal; car chaque poche en contient une goutte aussi considérable qu'une goutte de laudanum versée par une main sure. A travers le microscope ce venin ne paroît pas fort transparent. J'imagine que l'animal a d'autres réservoirs que la poche qui est sous la dent; car j'ai obligé une vipère à mordre dix-huit pigeons de suite sur la cuisse, & ils sont tous morts aussitôt les uns que les autres, c'est-à-dire, dans le même intervalle de temps qui s'est écoulé depuis la blessure. J'avoue que le danger auquel m'exposoit la dissection de cet animal m'empêcha de l'observer assez bien pour en rien dire de plus certain.

Quelques personnes ont douté que la liqueur jaune qui est sous la dent de la vipère fût le venin de cet animal; & ils ont donné pour raison, que des animaux auxquels on avoit fait avaler de cette liqueur n'en étoient pas morts. Mais la physique moderne n'admet point de pareilles raisons. Nous savons qu'on a fait avaler également à des animaux la bave d'un chien enragé, sans qu'ils en aient été malades, &

un médecin allemand a eu le courage de prendre du pus dans la plaie d'un homme attaqué de la peste & de l'avalier, sans qu'il lui en arrivât aucun mal. Ainsi il est donc clair que le venin n'a aucun effet s'il n'est pas introduit dans la circulation par quelque incision. De plus, la dent même fait très-peu d'effet quand elle dégagée de son venin. Les vipères auxquelles on arrache les canines, ce qui est très-aisé, mordent avec les autres dents, sans que leur morsure ait jamais des suites fâcheuses; & il y a plusieurs exemples de chiens enragés qui ont mordu des gens vêtus d'étoffe de laine assez épaisse pour qu'en passant au travers les dents y laissassent tout leur venin, & par ce moyen n'occasionassent pas la moindre inflammation à la personne qu'ils mordaient.

Je crains de fatiguer mes lecteurs en m'étendant trop sur ce sujet. Il me reste à parler du pouvoir de charmer les serpens, pouvoir dont on ne peut guère douter. L'Ecriture en est remplie, & tous les voyageurs qui ont été en Egypte ont pû en avoir autant de preuves qu'ils ont voulu. Quelques écrivains ont soupçonné que ce n'étoit qu'un escamotage; que les serpens que l'on manioit ainsi avoient été

dressés, & qu'en outre on leur avoit ôté les moyens de faire du mal; & contens de cette découverte, ils en sont demeurés là, sans chercher à fonder sur l'expérience le démenti qu'ils donnoient à toute l'antiquité.

Pour moi, je ne crains point d'affirmer que j'ai vu au Caire une chose qui peut paroître étrange, mais qu'on peut cependant y voir tous les jours sans peine & sans dépense. J'ai vu un homme qui venoit d'au-delà des catacombes, où sont enterrés les ibis. Il prit un céraсте, avec sa main toute nue, au fond d'un grand flacon où il y avoit plusieurs de ces animaux. Il le mit sur sa tête toute nue; il le couvrit de son bonnet rouge; ensuite il l'ôta, le mit dans son sein, & puis le passa autour de son cou comme un collier, sans que cet animal lui fit le moindre mal. Après cela le même céraсте fut approché d'une poule qu'il mordit, & qui mourut au bout de quelques minutes. Enfin, pour compléter l'expérience, l'homme reprit le céraсте par le cou, & commençant par la queue, il le mangea tout entier aussi facilement & avec aussi peu de répugnance qu'un autre auroit mangé une carotte ou un pied de céleri.

L'histoire nous apprend que dans tous les pays infestés de serpens, les hommes ont appris le secret de dompter ces animaux. Les anciens Psyllyiens & les Marmarides avoient sans doute cet art de se préserver de la morsure des serpens.

Ad quorum cantus mites jacuere cerasæ (1)

Mais laissons l'histoire ancienne, & ne parlons que de ce que nous avons vu nous-même. Je puis attester que tous les noirs habitans du royaume de Sennaar, tant les Funges que les Nubas, sont parfaitement armés contre la piqure des scorpions & la morsure des vipères. Ils prennent à chaque instant les cérastes dans leurs mains; ils les mettent dans leur sein; ils se les jettent l'un à l'autre, comme s'ils jouoient à la balle, sans que jamais ces animaux les mordent. Les Arabes n'ont point naturellement le même secret: mais dès leur jeunesse, ils se garantissent du danger qui suit ordinairement la morsure de ces animaux, en mâchant certaine racine, & en se baignant dans de l'eau où l'on a fait infuser certaines plantes.

Un jour que j'étois avec Kittou, frère du

(1) Sil. Ital. lib. 3.

sheik Adelan, premier ministre de Sennaar, nous vîmes un de ses esclaves qui jouoit familièrement avec un céraсте qu'il venoit de saisir à l'instant dans un trou. Je dis à cet esclave que je croyois que l'animal n'avoit point ses dents canines : mais il m'assura le contraire, ainsi que Kittou, qui prit alors le céraсте, l'entoura autour de son bras, & ensuite me le fit porter chez moi par son esclave, ainsi que je l'en avois prié.

Quand je fus chez moi; je pris un poulet par le cou, & le secouai en présence du céraсте, qui oubliant l'indifférence apparente où il avoit été jusqu'alors, le mordit avec fureur. Le poulet mourut à l'instant. Je viens de dire l'indifférence apparente du céraсте, car j'ai constamment observé que les vipères, naturellement si vives & si agiles, n'étoient pas plutôt saisies par les barbares habitans de ces contrées, qu'elles paroissent foibles & malades, fermoient souvent les yeux, & ne tournoient jamais la bouche du côté de la main qui les tenoit. Je demandai à Kittou comment lui & ses compatriotes pouvoient se mettre à l'abri d'être mordus par ces animaux? Il me répondit qu'ils étoient nés ainsi; & les personnages les plus

respectables d'entre eux m'en ont dit de même. Plusieurs gens du peuple prétendoient qu'ils avoient un charme consistant dans quelques paroles, & dans quelq^u arrangement de lettres. Mais le fait est qu'ils s'avoient tous le secret de garantir une personne des morsures des serpens, en la baignant avec des décoctions d'herbes & de racines.

J'ai vu plusieurs de ceux qui avoient été ainsi baignés & préparés pour une saison, faire à-peu-près les mêmes choses que les gens qui étoient naturellement invulnérables. On me donna les drogues nécessaires. Je me préparai plusieurs fois dans le dessein d'en faire l'expérience; mais au moment de la tenter le cœur me manquoit. Je songeois qu'ils disoient toujours que le charme ne réussiroit point sur moi, parce que j'étois chrétien; & comme ils pouvoient profiter de ce prétexte pour me faire mordre, je ne crus pas devoir m'y exposer. J'ai encore un peu de cette racine : mais heureusement je n'ai plus occasion d'en faire usage.

Il est important qu'on observe bien les cornes qui sont au-dessus des yeux du céralte qu'on voit ici. Ces cornes sont cannelées &

ême
u'ils
ques
tres.
crel
fer-
her-

imbi
peu-
ent
les
eurs
cel
ian-
que
rce
ent
re,
pre
ent

of
ste
&
se

le
d'e
les
po
pe
po
qu
qu

le
le
le

L
en
la
rit
ma
tic
qu
pe
les
do
ou
rin
fan
vil

se divisent en quatre. Les dents méritent aussi d'être remarquées. Je les ai dessinées telles qu'on les voit à travers le microscope. Il faut supposer que le noir représente la palette d'un peintre, & il a fallu que cela fût ainsi pour pouvoir représenter la blancheur de la dent, qui sans cela n'eût jamais été facile à distinguer sur le papier.

L E B I N N Y.

LES poissons qu'on trouve dans l'Orient sont en général plus remarquables par la beauté & la variété de leurs couleurs & par la singularité de leurs formes, qu'ils ne sont bons à manger : mais celui dont je donne la description est une exception à cette règle, quoiqu'il soit pourtant encore assez singulier. Il peut, sans contredit, le disputer aux poissons les plus délicats qu'on pêche dans les rivières dont les eaux vont grossir la Méditerranée ou l'Océan. J'ignore s'il est le Latus ou l'Oxyrinchus de l'antiquité, poissons du Nil, si fameux & si estimés l'un & l'autre, que des villes, des nomes entiers, placés sur les bords

de ce fleuve, leur rendirent des honneurs divins. Mais quoiqu'il en soit, on le voit ici dessiné & gravé avec beaucoup d'exactitude.

La longueur excessive de sa mâchoire feroit croire que le Binny se nourrit d'autres poissons : mais l'appât dont on se sert pour le prendre semble prouver le contraire. Le poisson qui a servi de modèle à mon dessin ne pesoit que 22 livres, poids d'Angleterre : mais on en prend souvent de la même espèce qui pèsent 70 livres & davantage, à ce que m'ont assuré des pêcheurs ; car pour moi, je n'en ai jamais vu de plus gros que celui-ci. On prend les plus gros aux environs de Rosette & à l'embouchure du Nil : mais on en trouve en bien plus grand nombre en remontant le fleuve & jusques à Syené & à la première cataracte. Celui-ci fut attrapé à Achmim, qui est l'ancienne Panapolis. La manière dont on pêche ces poissons est non moins ingénieuse que singulière ; & quoique je ne l'aie vu essayer que rarement, je juge qu'elle réussit très-bien.

Les pêcheurs mêlent ensemble de l'huile, du miel, de la farine, de l'argile, de la paille & quelqu'autre drogue, & ils foulent bien

tou
pâ
qu
bo
pât
à-
hire
esp
le b
bien
chan
bou
à ca
cour
le p
pâte
ham
dérar
ficell
il va
où il

Dè
soin
chacu

(1)

tout cela avec leurs pieds pour en faire une
 pâte. Ensuite ils prennent quelques dattes ,
 qu'ils coupent en morceaux gros comme le
 bout du doigt , & qu'ils disperfent dans leur
 pâte qui a acquis de la confistance , & a
 à-peu-près la forme d'un fromage de Ches-
 hire (1). Ils fourrent dans le cœur de cette
 espèce de gâteau sept ou huit hameçons dont
 le bout est garni de dattes , & qui font tous
 bien attachés à une bonne ficelle. Le pêcheur
 charge alors son gâteau sur une peau de
 bouc , remplie de vent , sur laquelle il se met
 à califourchon , & il s'abandonne ainsi au
 courant du fleuve. Quand il est dans l'endroit
 le plus profond , il laisse couler dans l'eau sa
 pâte , tout doucement , & de manière que les
 hameçons , ni les dattes ne puissent pas se
 déranger ; puis il regagne le rivage avec les
 ficelles qui sont attachées aux hameçons , &
 il va se mettre un peu au-deffous de l'endroit
 où il a déposé l'appât.

Dès qu'il est arrivé à terre , il démêle avec
 soin les bouts de ses lignes & les attache ,
 chacune séparément , à une branche de pal-

(1) A-peu-près comme un fromage d'Auvergne.

mier , planté sur le rivage ; & chaque branche de palmier porte au bout une petite clochette. Le pêcheur s'en va alors faire paître ses troupeaux , creuser ses canaux d'arrosage , ou dormir s'il en a envie. L'huile résiste quelque temps à l'eau : mais enfin la pâte commence à se dissoudre , les dattes , trempées dans le miel , se détachent & flottent au courant de l'eau ; les gros poissons les gobent à mesure qu'elles passent ; ils remontent même vers l'endroit d'où elles viennent , & bientôt ils se rassemblent en grand nombre autour du gâteau , où , cherchant avec voracité les morceaux de dattes qu'ils sentent , ils avalent chacun un hameçon. Ils veulent aussitôt se dégager , & leurs efforts ébranlent la branche du palmier & font sonner la clochette qui y est attachée.

Le pêcheur accourt , & saisissant soudain la ligne que lui indique la cloche , il tire son prisonnier. Il ne le tue point , il ne le met point sur le rivage ; il se contente de lui passer un anneau de fer à la mâchoire supérieure , qui est beaucoup plus avancée que l'autre , & y attachant une longue ficelle qui est fixée à terre , il le remet au large. Il en fait de même à tous les autres. Rarement un hameçon

se trouve vuide. Les habitans de Girgé ou d'Achmim qui veulent du poisson, se rendent sur les bords du Nil, & en trouvent toujours à choisir, qu'ils achètent tout vivant; car le poisson mort se corrompt tout de suite en Egypte. Quand je remontai le Nil, nous en achetâmes deux qui suffirent pour donner à diner à tout l'équipage de notre Canja. Le pêcheur en avoit alors dix ou douze attachés à terre; & il les tira tous pour nous les faire voir.

Je pense qu'anciennement cette manière de pêcher étoit encore plus usitée, & peut-être plus parfaite; car j'ai vu dans plusieurs villes des bords du Nil un arbre gravé, auquel étoit attaché un poisson avec un anneau passé dans la narine; & on y voyoit en outre une cloche. Je soupçonne aussi que le poisson que M. Norden vit pêcher par les Kennoufs à Syené, & qu'il appelle une *carpe*, n'étoit autre chose qu'un Binny. Les eaux qui ont beaucoup de courant ne sont point propres aux poissons qui ont la bouche couverte d'une espèce de cuir, & qui sucent comme la carpe; elles ne conviennent qu'à ceux qui sont puissamment armés, & qui ont de fortes nageoires

pour couper le courant dans tous les sens. Je crois en outre que la carpe ne se trouve guère que dans les climats froids ou tempérés. Je n'en ai jamais vu en Egypte. Il n'y en a certainement point en Ethiopie, où le Nil prend sa source. Son nom de *Cyprinus* semble indiquer qu'elle vit en Grèce. On la trouve dans l'isle de Chypre : mais j'ignore s'il y en a dans les autres isles de l'Archipel.

Le binny a deux nageoires sur le dos. La première a une arrête très-courte en avant, & sept autres plus longues. Toutes sont très-pointues, mais assez foibles ; & l'ensemble de la nageoire a l'air d'une de ces voiles que les marins appellent *voiles latines*. La nageoire de derrière est composée de onze petites arrêtes, foibles, pliantes & non pointues. Le ventre & le côté des oreilles ont également deux nageoires pliantes, dont les arrêtes ne sont ni faillantes, ni offensives. La queue est fourchue & très-mince, & la pointe d'en bas est beaucoup plus courte que l'autre. Ce poisson a, par dessous la gorge, quelques arrêtes pendantes, qui ont l'air d'une barbe, & qui vont en allongeant à mesure qu'elles approchent du ventre.

Le binny a le corps couvert d'écailles blanches, qui ressemblent à des paillettes d'argent, & qui sont très adhérentes. Il est partout d'une couleur égale, excepté sur le bout de son museau, gras & charnu, où il a une teinte rougeâtre. Il a l'œil grand, la prunelle noire, & l'iris blanc & mêlé de jaune. Sa bouche est garnie de petites dents tranchantes & rapprochées. J'ai déjà dit qu'il avoit plusieurs nageoires; j'ajouterai que la nature les lui a sans doute données pour qu'il puisse se dérober plus aisément à la voracité du crocodile, que par sa grosseur il semble destiné à nourrir.

CARET,

TORTUE DE MER.

PARMI les productions de la mer Rouge, qui ont été jadis, ou qui sont à présent un objet de commerce, il est une espèce de tortue, qu'on appelle le *Caret*, & dont je vais parler dans cet article. Cette tortue est bien moins grande que les tortues qu'on pêche dans les mers d'Amérique. La plus grande longueur de l'écaïlle de celle qui est ici représentée n'avoit que trois pieds sept pouces, & on la regardoit comme une des plus belles. Quelqu'aisée que soit la tortue à dessiner, je n'en ai encore vu aucune bonne gravure : mais on peut être sûr de la précision de celle-ci. Je n'en donnerai point la description; elle a déjà été faite assez souvent.

Elle a, comme les autres tortues, le dos couvert d'une substance osseuse; & cette tub-

tance est recouverte par des lames ou des écailles minces transparentes, & bariolées de raies brunes & noires, qui forment sur chaque écaille autant de rayons aboutissans à un même centre. Les grandes écailles des derniers rangs, c'est-à-dire celles qui sont le plus en dehors, forment des pentagones irréguliers. Le rang du milieu a des écailles hexagones; & tout autour de la tortue les grandes écailles sont contenues par un bord quadrangulaire & très-solide. Les plus grandes écailles sont celles qui approchent le plus de la queue. Les plus basses de toutes sont celles du milieu, ainsi qu'on le voit dans la gravure, & elles semblent être incrustées. Leur centre répond à une ligne qui est tirée depuis la tête de l'animal, & qui partage l'ovale par le milieu.

Cette tortue pond une grande quantité d'œufs. Quelques personnes ont prétendu qu'elle dépo-
 soit ces œufs entre les pierres, contre l'ordinaire des autres tortues qui les font dans le sable. Pour moi, je n'ai vu que rarement de ces œufs : mais je les ai vus dans le sable & jamais entre les pierres. Cette tortue a la chair très-sèche & très-coriace, bien différente en cela de ces tortues si délicates, qui viennent

des Indes occidentales, si toutefois l'art des cuisiniers ne contribue pas beaucoup à cette différence. Quand je mangeai de cette tortue, j'allois voir l'embouchure de l'océan Indien, au-delà du détroit de Bab-el-Mandeb; & comme nous avions un vent contraire à notre retour, nous craignions de ne pouvoir pas nous en revenir, ainsi qu'on l'a vu dans la relation de mon voyage. J'observai que cette tortue n'avoit point cette graisse verte, si bien connue de nos modernes épicuriens; elle n'avoit même aucune espèce de graisse. Nous la fîmes rôtir, & je lui trouvai le goût de la viande d'un veau un peu âgé & coriace. On ne pêche ces tortues qu'à l'entrée du golphe, & rarement elles remontent jusqu'à Moka; ou si elles y vont, elles sont toujours en très-petit nombre, probablement malades & ne pouvant supporter l'agitation des vagues du détroit.

Les Egyptiens firent avec les Romains un grand commerce de l'écaille magnifique de ces tortues. Pline nous dit que la manière de tailler cette écaille & de s'en servir pour incruster fut inventée par Carvilios Pollion; ce qui semble devoir nous faire présumer que les Romains ignoroient l'art qu'avoient les Arabes & les

Egyptiens, de séparer les lames ou les écailles, en mettant du feu dans le dedans de la coquille, lorsqu'ils en avoient ôté le poisson. Quoique les écailles paroissent très-distinctes, elles n'en sont pas moins adhérentes, & souvent elles cassent dans l'endroit où l'on croit qu'elles vont se détacher.

Martial (1) dit qu'on se servoit de l'écaille de cette tortue pour incruster les lits. Apulée, dans son dixième livre, fait mention, ainsi que Juvenal (2), de ces lits des Indes qui étoient en dehors brillans d'écaille, & gonflés en dedans d'un excellent duvet. On peut juger de la consommation immense que Rome faisoit de cette écaille, par un fait qu'on trouve dans Velleïus Paterculus. Il dit que quand Jules César fit la conquête d'Alexandrie, les magasins de cette grande ville étoient tellement remplis d'écailles, que le général Romain se proposa d'en faire le principal ornement de son triomphe, comme depuis il fit porter à sa suite l'ivoire qu'il avoit pris quand il termina la guerre d'Afrique.

(1) Mart. Epig. lib. 12 & 17.

(2) Juven. Sat. 11.

Dans des temps plus modernes, l'écaille a été un grand objet de commerce avec la Chine; & j'ai toujours été extrêmement étonné que la compagnie des Indes angloise, qui comprend dans sa charte le golfe d'Arabie, n'ait pas encore essayé d'y faire pêcher des perles & des tortues. Les perles, abandonnées depuis si longtemps, doivent être devenues très-abondantes & très-belles. Un petit nombre de pêcheurs embarqués à bord de chacun des vaisseaux qui font le commerce de Jidda, pourroit, avec un canot & une grande chaloupe, être occupés très-avantageusement, tandis que l'on vendroit les autres cargaisons. En même temps, on auroit occasion de bien connoître les côtes de la mer Rouge.

D E S P E R L E S.

LES vaisseaux qui naviguoient anciennement sur la mer Rouge portoient de l'or & de l'argent d'Ophir & de Tarshish, de la myrrhe, de l'encens, de l'ivoire de Saba & diverses sortes d'épiceries qui venoient à travers l'Océan indien. Si nous ne jugeons que par ce qu'ont dit les anciens, des trésors qu'ils avoient près d'eux, au sein de leurs mers, & sur leurs propres rivages, nous trouverons sans doute qu'ils en faisoient peu de cas, même dans le temps où la navigation du golfe d'Arabie étoit à son plus haut point de splendeur. Cependant il ne faut pas croire que la pêche des perles fût totalement négligée. Mais le commerce étranger s'étoit tellement accru, ses produits étoient si immenses, que nous ne devons pas être étonnés que ce qui n'étoit qu'un objet d'ornement & de luxe, qui n'avoit qu'un usage particulier, & qui n'entroit point dans le commerce comme un mobile général, n'ait pas été souvent cité, quoiqu'on sût en tirer parti.

L'Ecriture, qui est la seule histoire de ces premiers âges à laquelle on puisse ajouter foi, l'Ecriture nous apprend qu'on tiroit des pierres précieuses des côtes méridionales de l'Afrique. Mais, quelque important que fût cet article, il n'en est fait mention que très-légèrement, & comme par hasard. Il se trouve confondu dans les grands objets de commerce dont il est en même temps parlé. Nous trouvons aussi dans les livres sacrés plusieurs passages qui contiennent des allusions, des comparaisons relatives à l'excellence & à la beauté des perles, & qui, quoique très-rapides, montrent suffisamment que ces productions valoient un prix très-considérable.

Les perles se trouvent dans les quatre parties du monde : mais les seules qui soient très-belles se pêchent à l'orient de l'Afrique & en Asie. Il y en a dans toutes les parties de la mer Rouge. Il y en a dans l'Océan indien, dans cette partie de la côte appelée *le Baherein*, qui est jointe au golfe Persique. Il y a aussi des lacs où l'on en trouve aux environs de Gombroon, dans l'est de ce golfe, ou sur la côte basse. On a aussi pêché beaucoup de perles d'un très-grand prix, dans les mers qui bai-

gnent l'isle de Ceylan. Mais un endroit où elles abondent autant que dans le Baherein, c'est entre la côte de l'Arabie Heureuse & l'isle d'Ormus. C'est-là principalement qu'on les pêche; puis on les envoie à Alep, d'où elles passent à Livourne, & ensuite elles circulent dans toute l'Europe.

L'on croit communément que l'huitre est le coquillage dans lequel se trouvent les perles. Plein de cette idée, je me donnai beaucoup de peine pour me procurer des huitres dans la mer Rouge, désespérant toujours de voir une perle jusqu'à ce que je pusse trouver une huitre. Cependant je fus ensuite qu'il n'y avoit point d'huitres dans cette mer; & quoique mes succès dans la pêche des perles n'aient pas été bien considérables, je m'en suis procuré un assez grand nombre par les habitans de cette côte, & j'ai eu assez de renseignemens, pour montrer de la manière la plus certaine à quel poisson appartient cette magnifique & singulière production.

Les perles ne se trouvent que dans des coquillages bivalves, c'est-à-dire qui ont deux coquilles qui se ferment par une charnière à-

peu-près comme l'huitre. Les pêcheurs de la mer Rouge disent que tous les coquillages bivalves qui sont dans cette mer contiennent des perles d'une ou d'autre espèce. Mais c'est une exagération mensongère; car quoiqu'il soit vrai qu'il y ait quelque excroissance ou quelque sécrétion de la nature des perles dans le Biffer & dans les autres coquillages dont le golfe d'Arabie est rempli, tous les gens bien instruits savent pourtant que beaucoup de coquillages à perle, que je ne veux pas appeler des huitres, parce qu'ils ne le sont pas, se trouvent souvent sans perles & sans rien qui y ressemble. J'imagine qu'alors ces poissons ne sont pas arrivés à l'âge qu'ils doivent avoir pour que l'extravasement de la matière qui, forme la perle ait lieu.

Il y a dans la mer Rouge trois sortes de coquillages dans lesquels on trouve régulièrement des perles. Le premier est une espèce de moule, & il est le plus rare. On ignore s'il a diminué, ou si dès les premiers temps il étoit également peu commun. Ce coquillage se trouve à l'extrémité nord du golfe, & sur la côte égyptienne. Je n'en ai vu qu'aux environs de Cosséir; & au nord de cette ville, où il faut observer qu'étoit

qu'étoit jadis un port appelé *Myos Hormos*, nom que les commentateurs ont traduit par le port de la Souris, tandis qu'ils auroient dû le rendre par le port du Moule. Ce coquillage renferme souvent des perles d'une grande beauté, pour l'éclat & pour la forme; mais rarement d'une belle eau.

La seconde espèce de coquillage qui produit des perles s'appelle le *pinna*. Il est grand & demi circulaire à l'extrémité de ses coquilles, & il se rétrécit & vient en pointe vers la charnière. Ce poisson a quelquefois jusqu'à trois pieds de long. Ses coquilles sont fragiles, & elles ont la surface inégale, mais d'une belle couleur de pourpre. Le dedans de la coquille est bordé d'une superbe nacre blanche, & embellie d'une légère teinte de rouge. La perle qui se trouve dans ce poisson est de la même couleur; ce qui semble confirmer l'opinion de M. de Réaumur sur la formation des perles. Ce naturaliste croit que la perle provient de ce même fluide glutineux, qui a servi à former le coquillage, & qu'en conséquence sa couleur lui est communiquée par le contact immédiat de la partie de la coquille où elle se trouve. Cela se voit effectivement dans le *pinna* : le

côté de la perle , qui est tourné vers le bord , est toujours plus coloré , parce que les coquilles sont plus rouges de ce côté-là.

D'après l'examen le plus mûr , je ne doute pas que la perle que produit ce coquillage ne soit celle dont l'écriture fait souvent mention , & qu'elle appelle *te penim* , ou plutôt *le peninim* ; car elle n'en parle qu'au pluriel. Le nom de cette perle prouve que sa couleur étoit rouge ; & on a follement imaginé que le mot de *pinna* dériveroit de *penna* , c'est-à-dire , parce que ce coquillage est , comme je l'ai déjà observé , large & arrondi par ses extrémités , & qu'il vient finir en pointe à la charnière. La traduction angloise de la bible , inexacte & erronée sur des points bien plus importants , rend ce mot de *peninim* par celui de *rubis* (1) , par la seule raison que ces deux objets sont rouges , comme le sont aussi les briques , les tuiles , & une foule de choses très-communes.

Les Grecs ont traduit littéralement le mot

(1) Proverb. ch. 31. vers. 10. — Dans Job , où il est fait mention de toutes les pierres précieuses , le Traducteur est forcé de rendre le mot *peninim* par *perles* , comme il auroit dû le faire partout ailleurs. — Job , ch. 38 , vers. 18.

de *peninim* par celui de *pina* ou de *pinnia*. Ils appellent le coquillage *pinnicus* ; & on trouve dans plusieurs passages de Strabon , d'Élien , de Ptolémée , de Théophraste , que ce coquillage étoit fameux pour ses perles. Certes , ce n'est que parce que cette espèce de perle étoit la plus estimée & la mieux connue en Judée ; que Salomon l'appelle *la plus précieuse de toutes les productions*. Pline nous dit que plus les perles sont blanches , plus elles sont belles : mais nous savons pourtant que les perles qui ont un coup d'œil jaune sont encore à présent les plus estimées dans l'Inde , comme les pénnims ou les perles rouges l'étoient en Judée du temps de Salomon.

Le troisième coquillage qui produit des perles est , je crois , celui qu'on a appelé *une huitre* ; car les deux autres dont je viens de parler n'ont assurément aucun rapport avec l'huitre. Quoique celui-ci en approche davantage , on ne peut pas non plus dire qu'il lui ressemble ; & mes lecteurs peuvent s'en convaincre en jetant les yeux sur la gravure , qui le rend de la manière la plus frappante.

Bochart dit que les perles que produisent

ces derniers coquillages sont appelées, dans l'Arabie, *darra* ou *dora* : mais ce mot est le nom générique que l'écrivain emploie pour désigner toutes les perles; car le mot de *peninim* ne s'applique qu'à une espèce particulière. Dans la mer Rouge, où la perle que Bochart appelle *darra* tient le premier rang, on la nomme *lule* tout simplement, ou *lulu* (1) *el Berber*, c'est-à-dire, la perle de Berber, du Barabra ou du Beja, qui est la contrée des pasteurs, dont nous avons déjà parlé, & qui s'étend au sud depuis le tropique du cancer jusques au pays des Shangallas ou Troglodytes. Androsthènes dit que le premier nom qu'on donna aux perles étoit *berberis*, qu'il croit être un mot indien, parce qu'il entendoit par le mot d'*Inde*, comme tous les anciens, ce même Barabra, situé entre les deux tropiques.

Ce qui caractérise cette perle, c'est son extrême blancheur. Cependant, Pline observe avec raison qu'il y a en elles des teintes inégales ou diverses nuances. J'ajouterai, en continuant à me servir des expressions de cet

(1) Bocharta in lala, parce qu'il a pris la voyelle u pour un a. Le mot de lala n'est point arabe.

auteur, que les plus claires se pêchent dans la mer Rouge ; mais que celles des Indes ont la couleur des flocons de neige ou des morceaux du lapis specularis. Les plus parfaites sont celles qui ressemblent à un morceau d'alun, qui sont extrêmement pures & ont la blancheur du lait, avec une teinte presque imperceptible de couleur de feu. Théophraste dit que ces perles sont transparentes ; & son assertion semble d'abord être d'accord avec la description de Pline. Mais cela n'est point ; car si les perles sont transparentes, elles ressemblent trop à du verre, & dès-lors elles perdent leur prix & leur beauté.

L'on a faussement raconté que les coquillages qui produisent les perles croissoient sur les rochers & qu'on les draguoit. C'est même une contradiction ; car personne ne pourroit se servir d'un filet pour prendre des poissons qui seroient dans les rochers. Mais le fait est que tous les coquillages à perle se trouvent dans les eaux les plus profondes & les plus paisibles, & sur les fonds les plus vaseux. La plupart de ces coquillages sont trop délicats ou trop fragiles pour pouvoir résister à l'agitation des vagues entre les rochers. Leur his-

toire naturelle est peu connue : mais autant que j'ai pu l'observer, ils sont tous attachés au fond de la mer par une de leurs extrémités, & ils se tiennent droits. Le mussel est fixé à la vase par un de ses bouts ; le pinna par la pointe où est sa charnière, & le berbéry ou le lule par un côté de sa charnière quarrée.

Dans des endroits où la mer étoit fort claire & avoit peu de profondeur, j'ai observé quelquefois sur le sable qui étoit au fond des traces qui indiquoient que le mussel avoit changé de place, & par le moyen desquelles on pouvoit aisément le suivre. Ces traces n'étoient point en ligne directe, mais en zig-zag, comme la course d'un vaisseau qui louvoie contre le vent ; probablement qu'en se promenant ainsi, le mussel cherche ce qui lui sert à se nourrir. L'on croit pourtant en général que le mussel reste toujours attaché dans le même endroit, & ne peut en sortir : mais, je le répète, c'est une erreur ; c'est un de ces faits qu'on adopte sur parole, & qu'on ne vérifie point ; parce qu'on ne veut pas en prendre la peine ou qu'on n'en a pas l'occasion. Toutefois d'autres personnes ayant reconnu que le mussel avoit la faculté de changer de place, ont donné

dans une erreur tout-à-fait contraire à la première ; & ils ont attribué à ce coquillage une facilité de se mouvoir, une agilité, qu'assurément il n'a pas. Plin & Solinus prétendent que les mussels ont des conducteurs & vont par troupes. Ils ajoutent que le conducteur est très-rufé & très-habile à mettre son troupeau hors de la portée des pêcheurs ; mais que si par hasard il se laisse prendre lui-même, tout le troupeau est bientôt pris. J'imagine bien qu'on ne regardera ceci que comme une fable. Quelques observateurs attentifs ont vu les émigrations des mussels, qui sont vraiment étonnantes ; ils ont cru voir aussi qu'ils étoient parlits, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait de même ; & il n'en a pas fallu davantage pour bâtir le conte que je viens de rapporter.

L'on a remarqué que les perles de la mer Rouge étoient toujours plus belles dans les parties de cette mer qui reçoivent les plus grands tributs d'eau pure. Ainsi les plus estimées sont celles qu'on pêche depuis Suakem, en allant du côté du sud ; c'est-à-dire, dans cette partie qui correspond au pays anciennement appelé *Berberia* & *Azémia*. Viennent ensuite celles qui sont prises sur la côte d'Ara-

bie, près de l'isle de Caraman, où il y a beaucoup d'eau pure ; & celles de l'isle de Foosht, que j'ai dessinées sur ma carte. J'achetai dans cette isle une perle que j'eus le plaisir de voir tirer de sa coquille.

C'est par erreur qu'on a dit que le poisson des coquillages où se trouvent les perles étoit bon à manger. Ce sont au contraire les seuls coquillages de la mer Rouge dont le poisson ne m'a pas paru mangeable. Je n'ai jamais vu un coquillage à perle sur l'une ni l'autre côte parallèle à Moka & à l'Arabie-Heureuse. Comme ces coquillages aiment beaucoup les eaux tranquilles, ils s'éloignent de cette partie du golfe où la-mer est toujours agitée par le voisinage de l'Océan-Indien & par les vents variables.

Dans la partie de mon voyage où je raconte mon retour à travers le désert de Nubie, je parle des mûssels qu'on trouve dans les sources salées, qui abondent en différens endroits du désert. Ces mûssels voyagent aussi quelquefois loin de leurs sources natales ; & à la cessation des pluies, ils se trouvent à une trop grande distance de ces sources pour pouvoir les regagner. J'ai trouvé dans plusieurs de ces

coquillages une forte d'excroissance qu'on pourroit appeler *une perle*, mais qui, quoiqu'ayant la même consistance que les autres, & étant placée dans la même partie du poisson, est toujours mal formée, sale & d'une mauvaise couleur. Le mussel du désert est aussi très-ressemblant à celui qu'on trouve dans la mer. Il est même un peu plus grand, & la couleur extérieure de ses coquilles est très-verte. Quand on enlève ce dessus vert, qui est l'épiderme de la coquille, le reste est couleur de rose, sans lustre & d'une substance calcaire; ensuite vient la nacre qui tapisse le dedans de la coquille & qui est d'un blanc terne & bleuâtre, avec une légère teinte de rouge. C'est cette nacre qui fait toute la différence entre le mussel du désert & celui de la mer Rouge. Je le répète, j'ai toujours trouvé ce mussel dans des eaux dormantes, sur des fonds vaseux & loin des rocs. Ni le mussel de la mer Rouge, ni le mussel du désert n'ont la moindre apparence d'être ce que l'on a prétendu.

J'ai dit que le Baherein étoit regardé comme l'endroit où l'on pêchoit le plus de perles. Mais il est bon d'observer que je voulois dire seulement que c'étoit le lieu qui, dès la plus

haute antiquité jusqu'à présent, avoit la réputation d'en fournir le plus régulièrement. Améric Vespuce dit, dans la relation de son second voyage, qu'il trouva sur le continent auquel il a donné son nom un peuple inconnu qui lui vendit cinquante - quatre livres pesant de perles pour quarante ducats (1). Pierre le Martyr raconte que Tunacca, l'un des rois ou chefs Américains, voyant combien les Espagnols faisoient cas des perles, en envoya pêcher par quelques-uns de ses gens, qui revinrent quatre jours après, & portèrent 12 livres de perles, dont chacune pesoit 8 onces. Si ces faits sont vrais, l'Amérique doit être bien plus riche en perles que l'Afrique & l'Asie.

Le prix des perles dépend de leur grosseur, de la beauté de leur forme, qui ne doit pas être tout-à-fait ronde, de leur poids, de leur poli, de leur couleur & des teintes différentes de cette couleur. Suétone rapporte que César donna à Servilie, mère de Brutus, une perle

(1) Les Espagnols n'ont point de ducats d'or : ainsi ces ducats devoient être monnoie d'argent, & valoient à-peu-près six livres tournois chacun, & en tout 10 liv. sterling.

qui valoit une somme égale à cinquante mille livres sterling. Cléopâtre, après s'être vantée à Marc-Antoine qu'elle lui donneroit une perle bien plus belle que celle de César, détacha l'une de celles qui pendoient à ses oreilles, & qui coûtoient chacune l'équivalent de deux cent-cinquante mille livres sterling; & l'ayant fait dissoudre, elle l'avalâ. L'autre fut, dit-on, portée à Rome par Octave, qui la fit scier en deux & attacher aux oreilles de la Vénus Génitrix.

Le prix des perles a toujours varié. Pline semble les apprécier beaucoup au-dessus de leur valeur réelle, quand il dit que ce sont les plus précieuses & les plus parfaites de toutes les pierres. Il avoit sans doute alors en vue les trois perles dont je viens de parler; car les perles en général ne peuvent être comparées aux diamans, aux améthystes, aux rubis, aux saphirs.

Les pêcheurs, que j'ai questionnés en Orient, m'ont dit que quand le coquillage qu'ils prenoient étoit uni & régulier dans sa forme, ils n'espéroient pas y trouver de perles: mais qu'ils étoient au contraire sûrs qu'il y en avoit

dans les coquillages défigurés. Il semble qu'on doit inférer de-là, qu'à mesure que le poisson devient vieux, les vaisseaux qui contiennent les suc destinés à former & à entretenir les coquilles, s'affoiblissent & se brisent; qu'alors ces suc s'accumulant dans le corps du poisson, forment la perle, tandis que les coquilles manquant des suc nourriciers, se défigurent. C'est-là précisément, ainsi que je l'ai déjà observé, la manière dont M. de Réaumur croit que les perles se forment.

Dans toutes les rivières qui sortent des lacs de l'Ecosse, surtout dans le nord, on trouve des mussels qui produisent des perles d'une qualité supérieure, mais rarement grosses. J'en ai acheté plusieurs centaines, avant l'époque récente où les vraies perles étant revenues à la mode, celles d'Ecosse ont excessivement renchéri, & se sont vendues souvent dans l'Orient au-dessus des perles orientales. D'après cela, on les a recherchées à Londres, & elles y sont montées & vendues comme les perles d'Orient. Malgré cela, il y a apparence que la supériorité avec laquelle on travaille les verroteries & les pâtes, & l'on fait des bijoux arti-

ficiels , restreindra le débit & le prix des bijoux naturels. Car maintenant une femme peut , pour douze sols , mettre à ses oreilles des perles d'une plus belle couleur , d'une forme plus élégante , plus légères , plus faciles à porter , & cependant non moins grosses que les fameuses perles de Cléopâtre & de Servilie. J'observerai encore qu'on a fait les mêmes remarques sur les mussels d'Ecosse que sur ceux de la mer Rouge. Ceux dont la forme est régulière , ont rarement des perles : mais ceux dont les coquilles sont difformes , en ont presque toujours.

J'ignore si les anciens ont connu l'art élégant d'incruster avec la nacre de perle , art connu dans toute l'Europe , & qu'on a porté à Jérusalem à la plus haute perfection. La nacre du péninim est la plus belle sans doute : mais elle est trop mince & trop fragile pour pouvoir être employée dans les grands ouvrages ; de sorte qu'on ne se sert presque que de la nacre du Lulu-el-Berberi , que nous appelons *l'huître abyssinienne*. On pêche dans la mer Rouge une immense quantité de ces coquillages pour les porter à Jérusalem ; & c'est-là qu'on en fait ces crucifix , ces boîtes , ces grains de collier

& de chapelet, & une quantité d'autres ouvrages qu'on envoie dans l'Amérique Espagnole, & qui produisent des retours plus considérables que tout autre genre de manufacture.

Fin du treizième & dernier Volume.

5 AP 66

IN
Pl
Ba
Sa
Er
Er
En
Ko
Ra
Gir
Ka
Gu
Wa
Ta
Ku
Wa
Vo
Cus
Teff
Qua

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le treizième Volume.

<i>INTRODUCTION à la partie d'Histoire Naturelle,</i>	page 5
<i>Plantes, arbres & arbrustes. Papyrus.</i>	19
<i>Baleſſan, beaume ou baſam.</i>	41
<i>Saſſa, myrrhe & opocalpaſum.</i>	58
<i>Ergett y'dimmo.</i>	68
<i>Ergett el krone.</i>	69
<i>Enſeté.</i>	71
<i>Kol-Quall.</i>	78
<i>Rack.</i>	83
<i>Gir-Gir, ou Geſhe el Aube.</i>	86
<i>Kantuffa.</i>	88
<i>Guaguedi.</i>	92
<i>Wanzeſy.</i>	94
<i>Tarek, ou Bauhinia Acuminata.</i>	98
<i>Kuara.</i>	100
<i>Walkuffa.</i>	112
<i>Vooginoos ou Brucea Antidysenterica.</i>	113
<i>Cuſſo, ou Bankesia Abyſſinica.</i>	120
<i>Teff.</i>	124
<i>Quadrupèdes.</i>	131

<i>Rhinocéros.</i>	page 138
<i>Hyene.</i>	171
<i>Jerboa.</i>	191
<i>Le Fennec.</i>	202
<i>L'Ashkoko.</i>	217
<i>Le Linx botté.</i>	228
<i>Des Oiseaux.</i>	231
<i>Le Niger ou l'Aigle d'or.</i>	239
<i>L'Aigle noir.</i>	245
<i>Le Rachamah , ou la poule de Pharaon.</i>	250
<i>L'Ercoom ou le corbeau cornu.</i>	259
<i>L'Abou Hannès , ou l'Ibis.</i>	264
<i>Le Maroc.</i>	272
<i>Le Sheregrig.</i>	278
<i>Le Waalia.</i>	283
<i>Le Tsalsalya , ou la mouche.</i>	286
<i>El Adda.</i>	293
<i>Le Cérasse , ou la vipère cornue.</i>	301
<i>Le Binny.</i>	321
<i>Caret , ou tortue de mer.</i>	328
<i>Des perles.</i>	333

Fin de la Table.